


Selina Mills.



ŒUVRES
CHOISIES
DE
Mme DE GRAFIGNY.

TOME I.

ŒUVRES
CHOISIES
DE
Mme DE GRAFIGNY,
AUGMENTÉES
DES LETTRES D'AZA.

TOME PREMIER.

A PARIS,
Chez Caille et Ravier, libraires, rue
Pavée-St.-André-des-Arcs, nº 17.

IMPRIMERIE DE CHAIGNIEAU FILS.
1819.

VIE

DE

Mme DE GRAFIGNY,

DE L'ACADÉMIE

DE FLORENCE,

TIRÉE DE QUELQUES OUVRAGES PÉRIODIQUES.

MADAME DE GRAFIGNY était née en Lorraine, et est morte à Paris, le 12 décembre 1758, dans la soixante-quatrième année de son âge. Elle se nommait *Françoise d'Apponcourt*. Elle était fille unique de François Henri d'Issembourg, seigneur d'Happoncourt, de Greux et autres

lieux, lieutenant des chevau-légers, major des gardes de son altesse royale Léopold Ier, duc de Lorraine, et gouverneur de Boulay et de la Sarre. Sa mère se nommait Marguerite de Seaureau, fille d'Antoine de Seaureau, baron de Houdemon et de Vaudœuvre, premier maître-d'hôtel du même duc Léopold. Le père de madame de Grafigny, sorti de l'ancienne et illustre maison d'Issembourg en Allemagne, servit en France dans sa jeunesse. Il fut aide-de-camp du maréchal de Bouflers au siège de Namur. Louis XIV, content de ses services, le reconnut gentilhomme en France, comme il l'était en Allemagne, et confirma tous ses titres. Il s'attacha depuis à la cour de Lorraine.

Sa fille fut mariée à M. François Hu-

guet de Grafigny, exempt des gardes-du-corps, et chambellan du duc de Lorraine. Elle eut beaucoup à souffrir de son mari. Après bien des années d'une patience héroïque, elle en fut séparée juridiquement. Elle en avait eu quelques enfans, morts en bas âge avant leur père.

Madame de Grafigny était née sérieuse, et sa conversation n'annonçait pas tout l'esprit qu'elle avait reçu de la nature. Un jugement solide, un cœur sensible et bienfaisant, un commerce doux, égal et sûr, lui avaient fait des amis longtemps avant qu'elle pensât à se faire des lecteurs.

Mademoiselle de Guise, venant à Paris épouser M. le duc de Richelieu, amena

avec elle madame de Grafigny; peut-être sans cette circonstance n'y serait-elle jamais venue : du moins l'état de sa fortune ne lui permettait guères d'y songer; et d'ailleurs, elle ne prévoyait pas plus que les autres la réputation qui l'attendait dans cette capitale. Plusieurs gens d'esprit réunis dans une société où elle avait été admise, la forcèrent de fournir quelque chose pour le *Recueil de ces Messieurs*, volume in-12, qui parut en 1745. Le morceau qu'elle donna est le plus considérable du Recueil; il est intitulé : *Nouvelle Espagnole; le mauvais exemple produit autant de vertus que de vices*. Le titre même, comme on voit, est une maxime, et tout le roman en est rempli. Cette bagatelle ne fut pas goûtée par quelques-uns des associés. Madame de Grafigny fut piquée des

plaisanteries de ces messieurs sur sa *Nouvelle Espagnole* ; et, sans rien dire à la société, elle composa les *Lettres d'une Péruvienne*, qui eurent le plus grand succès. Peu de temps après elle donna au Théâtre-Français, avec des applaudissemens qui ne se sont point démentis, *Cénie*, en cinq actes en prose. C'est une des meilleures pièces que nous ayons dans le genre attendrissant.

La Fille d'Aristide, autre comédie en prose, n'eut point, à la représentation, le même succès que *Cénie*. Elle a paru imprimée après la mort de madame de Grafigny. On dit que l'auteur, le jour même de sa mort, en avait corrigé la dernière épreuve. On assure aussi que le peu de succès de cette pièce au théâtre n'a pas peu contribué à la maladie dont

elle est morte. Madame de Grafigny avait cet amour-propre louable, père de tous les talens; une critique, une épigramme lui causaient un véritable chagrin, et elle l'avouait de bonne foi.

Outre ces deux drames imprimés, madame de Grafigny a laissé un petit acte de féerie intitulé *Azor*, qui a été joué chez elle, et qu'on la détourna de donner aux comédiens. Elle a de plus composé trois ou quatre pièces en un acte, qui ont été représentées à Vienne par les enfans de l'empereur. Ce sont des sujets simples et moraux, à la portée de l'auguste jeunesse qu'elle voulait instruire.

Leurs majestés l'empereur et l'impératrice reine de Hongrie et de Bohême l'honoraient d'une estime particulière,

et lui faisaient souvent des présens (1), ainsi que leurs altesses royales le prince Charles et la princesse Charlotte de Lorraine, avec lesquels elle avait même la distinction d'être en commerce de lettres. Elle a légué ses livres à feu M. Guymond de la Touche, auteur de la moderne tragédie d'Iphigénie en Tauride et de l'Epître à l'Amitié. Il n'a joui qu'un an de ce don, étant mort lui-même au mois de février de cette année 1760. Elle a laissé tous ses papiers à un homme de lettres, son ami depuis trente années, avec la liberté d'en disposer comme il le jugerait à propos.

On peut juger de l'esprit de madame

(1) L'empereur (François Ier) a donné une pension considérable à madame de Grafigny. *Année Littéraire*, 1756, *tom. I*, *pag.* 112.

de Grafigny par ses ouvrages; ils sont entre les mains de tout le monde : on peut juger de son âme par ses amis; elle n'en a eu que d'estimables : leurs regrets font son éloge. Le fond de son caractère était une sensibilité et une bonté de cœur sans exemple. Elle faisait tout le bien qu'elle pouvait faire. On ne sait presque aucune particularité de sa vie, parce qu'elle était simple et modeste, et ne parlait jamais d'elle. Seulement on sait que sa vie n'a été qu'un tissu de malheurs; et c'est dans ces malheurs qu'elle aura puisé en partie cette douce et sublime philosophie du cœur, qui caractérise ses ouvrages, et les fera passer à la postérité.

AVERTISSEMENT.

Si la vérité qui s'écarte du vraisemblable perd ordinairement son crédit aux yeux de la raison, ce n'est pas sans retour ; mais, pour peu qu'elle contrarie le préjugé, rarement elle trouve grâce devant son tribunal.

Que ne doit donc pas craindre l'éditeur de cet ouvrage, en présentant au public les Lettres d'une jeune Péruvienne, dont le style et les pensées ont si peu de rapport à l'idée médiocrement avantageuse qu'un injuste préjugé nous a fait prendre de sa nation.

Enrichis par les précieuses dépouilles du Pérou, nous devions au moins regarder les habitans de cette partie du monde, comme un peuple magnifique, et le

sentiment du respect ne s'éloigne guères de l'idée de la magnificence.

Mais, toujours prévenus en notre faveur, nous n'accordons du mérite aux autres nations, qu'autant que leurs mœurs imitent les nôtres, que leur langue se rapproche de notre idiôme : *Comment peut-on être Persan* (1)?

Nous méprisons les Indiens; à peine accordons-nous une âme pensante à ces peuples malheureux : cependant leur histoire est entre les mains de tout le monde, nous y trouvons partout des monumens de la sagacité de leur esprit, et de la solidité de leur philosophie.

Un de nos plus grands poètes (2) a crayonné les mœurs indiennes dans un poème dramatique qui a dû contribuer à les faire connaître.

Avec tant de lumières répandues sur le caractère de ces peuples, il semble

(1) Lettres Persannes.

(2) M. de Voltaire, dans Alzire.

qu'on ne devrait pas craindre de voir passer pour une fiction des Lettres originales, qui ne font que développer ce que nous connaissons déjà de l'esprit vif et naturel des Indiens; mais, le préjugé a-t-il des yeux? Rien ne rassure contre son jugement, et l'on se serait bien gardé d'y soumettre cet ouvrage, si son empire était sans bornes.

Il semble inutile d'avertir que les premières Lettres de Zilia ont été traduites par elle-même : on devinera aisément qu'étant composées dans une langue, et tracées d'une manière qui nous sont également inconnues, le recueil n'en serait pas parvenu jusqu'à nous, si la même main ne les eût écrites dans notre langue.

Nous devons cette traduction au loisir de Zilia dans sa retraite, à la complaisance qu'elle eut de la communiquer au chevalier Déterville, et à la permission qu'il obtint de la garder.

On connaîtra facilement aux fautes de grammaire et aux négligences du style,

combien on a été scrupuleux de ne rien dérober à l'esprit d'ingénuité qui règne dans cet ouvrage. On s'est contenté de supprimer un grand nombre de figures hors d'usage dans notre style; on n'en a laissé que ce qu'il en fallait pour faire sentir combien il était nécessaire d'en retrancher.

On a cru aussi pouvoir, sans rien changer au fond de la pensée, donner une tournure plus intelligible à de certains traits métaphysiques, qui auraient pu paraître obscurs. C'est la seule part que l'on ait à ce singulier ouvrage.

INTRODUCTION
HISTORIQUE
AUX LETTRES PÉRUVIENNES.

Il n'y a point de peuple dont les connaissances sur son origine et son antiquité soient aussi bornées que celles des Péruviens. Leurs annales renferment à peine l'histoire de quatre siècles.

Mancocapac, selon la tradition de ces peuples, fut leur législateur et leur premier Inca. Le Soleil, disait-il, qu'ils appelaient leur père, et qu'ils regardaient comme leur dieu, touché de la barbarie dans laquelle ils vivaient depuis long-temps, leur envoya du ciel deux de ses enfans, un fils et une fille, pour leur donner des lois, et les engager, en formant des villes et en cultivant la terre, à devenir des hommes raisonnables.

C'est donc à *Mancocapac*, et à sa femme *Coya-Mama-Oello-Huaco*, que les Péruviens doivent les principes, les mœurs et les arts qui en avaient fait un peuple heureux, lorsque l'avarice, du sein d'un monde dont ils ne soupçonnaient pas même l'existence, jeta sur leurs terres des tyrans dont la barbarie fit la honte de l'humanité et le crime de leur siècle.

Les circonstances où se trouvaient les Péruviens, lors de la descente des Espagnols, ne pouvaient être plus favorables à ces derniers. On parlait, depuis quelque temps, d'un ancien oracle qui annonçait qu'*après un certain nombre de rois, il arriverait dans leur pays des hommes extraordinaires, tels qu'on n'en avait jamais vus, qui envahiraient leur royaume et détruiraient leur religion.*

Quoique l'astronomie fût une des principales connaissances des Péruviens, ils s'effrayaient des prodiges, ainsi que bien d'autres peuples. Trois cercles qu'on avait aperçus autour de la lune, et surtout quelques comètes, avaient répandu la terreur parmi eux; un aigle poursuivi par d'autres

oiseaux, la mer sortie de ses bornes, tout enfin rendait l'oracle aussi infaillible que funeste.

Le fils aîné du septième des Incas, dont le nom annonçait dans la langue péruvienne la fatalité de son époque (1), avait vu autrefois une figure toute différente de celle des Péruviens. Une barbe longue, une robe qui couvrait le spectre jusqu'aux pieds, un animal inconnu qu'il menait en lesse, tout cela avait effrayé le jeune prince, à qui le fantôme avait dit qu'il était fils du Soleil, frère de *Mancocapac*, et qu'il s'appelait *Viracocha*. Cette fable ridicule s'était malheureusement conservée parmi les Péruviens: et, dès qu'ils virent les Espagnols avec de grandes barbes, les jambes couvertes, et montés sur des animaux dont ils n'avaient jamais connu l'espèce, ils crurent voir en eux les fils de ce Viracocha, qui s'était dit fils du Soleil, et c'est de là que l'usurpateur se fit donner, par les ambassadeurs qu'il leur envoya, le titre de descendant du dieu qu'ils adoraient.

(1) Il s'appelait *Yahuarhuocac*; ce qui signifiait littéralement, *Pleure-Sang*.

Tout fléchit devant eux : le peuple est partout le même. Les Espagnols furent reconnus presque généralement pour des dieux, dont on ne parvint point à calmer les fureurs par les dons les plus considérables et par les hommages les plus humilians.

Les Péruviens s'étant aperçus que les chevaux des Espagnols mâchaient leurs freins, s'imaginèrent que ces montres domptés, qui partageaient leur respect, et peut-être leur culte, se nourrissaient de métaux ; ils allaient leur chercher tout l'or et l'argent qu'ils possédaient, et les entouraient chaque jour de ces offrandes. On se borne à ce trait pour peindre la crédulité des habitans du Pérou, et la facilité que trouvèrent les Espagnols à les séduire.

Quelqu'hommage que les Péruviens eussent rendu à leurs tyrans, ils avaient trop laissé voir leurs immenses richesses pour obtenir des ménagemens de leur part.

Un peuple entier, soumis et demandant grâce, fut passé au fil de l'épée. Tous les droits de l'humanité violés laissèrent les Espagnols les maîtres absolus des trésors

d'une des plus belles parties du monde. *Mécaniques victoires*, s'écrie Montaigne (1) en se rappelant le vil objet de ces conquêtes! *jamais l'ambition*, ajoute-t-il, *jamais les inimitiés publiques ne poussèrent les hommes les uns contre les autres à si horribles hostilités ou calamités si misérables*.

C'est ainsi que les Péruviens furent les tristes victimes d'un peuple avare, qui ne leur témoigna d'abord que de la bonne foi et même de l'amitié. L'ignorance de nos vices, et la naïveté de leurs mœurs les jetèrent dans les bras de leurs lâches ennemis. En vain des espaces infinis avaient séparé les villes du Soleil de notre monde; elles en devinrent la proie et le domaine le plus précieux.

Quel spectacle pour les Espagnols, que les jardins du temple du Soleil, où les arbres, les fruits et les fleurs étaient d'or, travaillés avec un art inconnu en Europe! Les murs du temple revêtus du même métal, un nombre infini de statues couvertes de pierres précieuses, et quantité d'autres

(1) Tom. V. Chap. VI, des Coches.

richesses inconnues jusqu'alors éblouirent les conquérans de ce peuple infortuné. En donnant un libre cours à leurs cruautés, ils oublièrent que les Péruviens étaient des hommes.

Une analyse aussi courte des mœurs de ces peuples malheureux que celle qu'on vient de faire de leurs infortunes, terminera l'introduction qu'on a crue nécessaire aux Lettres qui vont suivre.

Ces peuples étaient en général francs et humains; l'attachement qu'ils avaient pour leur religion les rendait observateurs rigides des lois qu'ils regardaient comme l'ouvrage de *Mancocapac*, fils du Soleil qu'ils adoraient.

Quoique cet astre fût le seul dieu auquel ils eussent érigé des temples, ils reconnaissaient au-dessus de lui un Dieu créateur, qu'ils appelaient *Pachacamac*; c'était pour eux le *grand nom*. Le mot de *Pachacamac* ne se prononçait que rarement, et avec des signes de l'admiration la plus grande. Ils avaient aussi beaucoup de vénération pour la Lune, qu'ils traitaient de femme et de sœur du Soleil. Ils la regar-

daient comme la mère de toutes choses; mais ils croyaient, comme tous les Indiens, qu'elle causerait la destruction du monde, en se laissant tomber sur la terre, qu'elle anéantirait par sa chute. Le tonnerre, qu'ils appelaient *Yalpor*, les éclairs et la foudre passaient parmi eux pour les ministres de la justice du Soleil, et cette idée ne contribua pas peu au saint respect que leur inspirèrent les premiers Espagnols, dont ils prirent les armes à feu pour des instrumens du tonnerre.

L'opinion de l'immortalité de l'âme était établie chez les Péruviens; ils croyaient, comme la plus grande partie des Indiens, que l'âme allait dans des lieux inconnus pour y être récompensée ou punie selon son mérite.

L'or et tout ce qu'ils avaient de plus précieux composaient les offrandes qu'ils faisaient au Soleil. Le *Raymi* était la principale fête de ce dieu, auquel on présentait, dans une coupe, du *mays*, espèce de liqueur forte que les Péruviens savaient extraire d'une de leurs plantes, et dont ils buvaient jusqu'à l'ivresse après les sacrifices.

Il y avait cent portes dans le temple superbe du Soleil. L'Inca régnant, qu'on appelait le Capa-Inca, avait seul droit de les faire ouvrir; c'était à lui seul aussi qu'appartenait le droit de pénétrer dans l'intérieur de ce temple.

Les vierges consacrées au Soleil y étaient élevées presque en naissant, et y gardaient une perpétuelle virginité, sous la conduite de leurs *Mamas*, ou gouvernantes, à moins que les lois ne les destinassent à épouser des Incas, qui devaient toujours s'unir à leurs sœurs, ou, à leur défaut, à la première princesse du sang, qui était vierge du Soleil. Une des principales occupations de ces vierges était de travailler aux diadêmes des Incas, dont une espèce de frange faisait toute la richesse.

Le temple était orné des différentes idoles des peuples qu'avaient soumis les Incas, après leur avoir fait accepter le culte du Soleil. La richesse des métaux et des pierres précieuses dont il était embelli, le rendait d'une magnificence et d'un éclat dignes du dieu qu'on y servait.

L'obéissance et le respect des Péruviens

pour leurs rois étaient fondés sur l'opinion qu'ils avaient que le Soleil était le père de ces rois. Mais l'attachement et l'amour qu'ils avaient pour eux étaient le fruit de leurs propres vertus et de l'équité des Incas.

On élevait la jeunesse avec tous les soins qu'exigeait l'heureuse simplicité de leur morale. La subordination n'effrayait point les esprits, parce qu'on en montrait la nécessité de très-bonne heure, et que la tyrannie et l'orgueil n'y avaient aucune part. La modestie et les égards mutuels étaient les premiers fondemens de l'éducation des enfans. Attentifs à corriger leurs premiers défauts, ceux qui étaient chargés de les instruire arrêtaient les progrès d'une passion naissante (1), ou les faisaient tourner au bien de la société. Il est des vertus qui en supposent beaucoup d'autres. Pour donner une idée de celles des Péruviens, il suffit de dire qu'avant la descente des Espa-

(1) *Voyez* les Cérémonies et Coutumes religieuses. Dissertations sur les peuples de l'Amérique, chap. 14.

gnols, il passait pour constant qu'un Péruvien n'avait jamais menti.

Les *Amautas*, philosophes de cette nation, enseignaient à la jeunesse les découvertes qu'on avait faites dans les sciences. La nation était encore dans l'enfance à cet égard; mais elle était dans la force de son bonheur.

Les Péruviens avaient moins de lumières, moins de connaissances, moins d'arts que nous, et cependant ils en avaient assez pour ne manquer d'aucune chose nécessaire. Les *Quapas* ou les *Quipos* (1) leur tenaient lieu de notre art d'écrire. Des cordons de coton ou de boyau, auxquels d'autres cordons de différentes couleurs étaient attachés, leur rappelaient, par des nœuds placés de distance en distance, les choses dont ils voulaient se ressouvenir. Ils leur servaient d'annales, de code, de rituels, etc. Ils avaient des officiers publics appelés *Quipocamaios*, à la garde desquels les

(1) Les *Quipos* du Pérou étaient aussi en usage parmi plusieurs peuples de l'Amérique méridionale.

Quipos étaient confiés. Les finances, les comptes, les tributs, toutes les affaires, toutes les combinaisons étaient aussi aisément traités avec les *Quipos* qu'ils auraient pu l'être par l'usage de l'écriture.

Le sage législateur du Pérou, Mancocapac, avait rendu sacrée la culture des terres; elle s'y faisait en commun, et les jours de ce travail étaient des jours de réjouissance. Des canaux d'une étendue prodigieuse distribuaient partout la fraîcheur et la fertilité : mais, ce qui peut à peine se concevoir, c'est que, sans aucun instrument de fer ni d'acier, et à force de bras seulement, les Péruviens avaient pu renverser des rochers, percer les montagnes les plus hautes pour conduire leurs superbes aqueducs, ou les routes qu'ils pratiquaient dans tout leur pays.

On savait au Pérou autant de géométrie qu'il en fallait pour la mesure et le partage des terres. La médecine y était une science ignorée, quoiqu'on y eût l'usage de quelques secrets pour certains accidens particuliers. *Garcilasso* dit qu'ils avaient une sorte de musique, et même quelque genre de

poésie. Leurs poètes, qu'ils appelaient *Hasavec*, composaient des espèces de tragédies et des comédies, que les fils des *Caciques* (1), ou des *Curacas* (2) représentaient pendant les fêtes devant les Incas, et toute la cour.

La morale et la science des lois utiles au bien de la société étaient donc les seules choses que les Péruviens eussent apprises avec quelque succès. *Il faut avouer* (dit un historien (3) *qu'ils ont fait de si grandes choses, et établi une si bonne police, qu'il se trouvera peu de nations qui puissent se vanter de l'avoir emporté sur eux en ce point.*

(1) Caciques, espèce de gouverneurs de province.

(2) Souverains d'une petite contrée. Ils ne se présentaient jamais devant les Incas et les reines, sans leur offrir un tribut des curiosités que produisait la province où ils commandaient.

(3) Puffendorff, Introd. à l'Hist.

LETTRES
D'UNE
PÉRUVIENNE.

LETTRE PREMIÈRE.

Les Espagnols entrent avec violence dans le temple du Soleil, en arrachent Zilia, qui conserve heureusement ses Quipos, *avec lesquels elle exprime ses infortunes et sa tendresse pour Aza.*

Aza! mon cher Aza! les cris de ta tendre Zilia, tels qu'une vapeur du matin, s'exhalent et sont dissipés avant d'arriver jusqu'à toi, en vain je t'appelle à mon secours, en vain j'attends que tu viennes briser les chaînes de mon esclavage: hélas! peut-

être les malheurs que j'ignore sont-ils les plus affreux! peut-être tes maux surpassent-ils les miens!

La ville du Soleil, livrée à la fureur d'une nation barbare, devrait faire couler mes larmes, et ma douleur, mes craintes, mon désespoir ne sont que pour toi.

Qu'as-tu fait dans ce tumulte affreux, cher âme de ma vie? Ton courage t'a-t-il été funeste ou inutile? Cruelle alternative! mortelle inquiétude! ô mon cher Aza! que tes jours soient sauvés, et que je succombe, s'il le faut, sous les maux qui m'accablent.

Depuis le moment terrible (qui aurait dû être arraché de la chaîne du temps, et replongé dans les idées éternelles), depuis le moment d'horreur ou ces sauvages impies m'ont enlevée au culte du Soleil, à moi-même, à ton amour, retenue dans une étroite captivité, privée de toute communication avec nos citoyens, ignorant la langue de ces hommes féroces dont je porte les fers, je n'éprouve que les effets du malheur, sans pouvoir en découvrir la cause. Plongée dans un abîme d'obscurité,

mes jours sont semblables aux nuits les plus effrayantes.

Loin d'être touchés de mes plaintes, mes ravisseurs ne le sont pas même de mes larmes; sourds à mon langage, ils n'entendent pas mieux les cris de mon désespoir.

Quel est le peuple assez féroce pour n'être point ému aux signes de la douleur? Quel désert aride a vu naitre des humains insensibles à la voix de la nature gémissante? Les barbares! maîtres du Yalpor (1), fiers de la puissance d'exterminer, la cruauté est le seul guide de leurs actions. Aza! comment échapperas-tu à leur fureur? où es-tu? que fais-tu? si ma vie t'est chère, instruis-moi de ta destinée.

Hélas! que la mienne est changée! comment se peut-il que des jours, si semblables entr'eux, aient, par rapport à nous, de si funestes différences? Le temps s'écoule, les ténèbres succèdent à la lumière, aucun dérangement ne s'aperçoit dans la

(1) Nom du tonnerre.

nature; et moi, du suprême bonheur, je suis tombée dans l'horreur du désespoir, sans qu'aucun intervalle m'ait préparée à cet affreux passage.

Tu le sais, ô délices de mon cœur! ce jour horrible, ce jour à jamais épouvantable, devait éclairer le triomphe de notre union. A peine commençait-il à paraître, qu'impatiente d'exécuter un projet que ma tendresse m'avait inspiré pendant la nuit, je courus à mes Quipos (1); et, profitant du silence qui régnait encore dans le temple, je me hâtai de les nouer, dans l'espérance qu'avec leur secours je rendrais immortelle l'histoire de notre amour et de notre bonheur.

A mesure que je travaillais, l'entreprise me paraissait moins difficile; de moment

(1) Un grand nombre de petits cordons de différentes couleurs dont les Indiens se servaient, au défaut de l'écriture, pour faire le paiement des troupes et le dénombrement du peuple. Quelques auteurs prétendent qu'ils s'en servaient aussi pour transmettre à la postérité les actions mémorables de leurs Incas.

en moment cet amas innombrable de cordons devenait sous mes doigts une peinture fidèle de nos actions et de nos sentimens, comme il était autrefois l'interprète de nos pensées, pendant les longs intervalles que nous passions sans nous voir.

Toute entière à mon occupation, j'oubliais le temps, lorsqu'un bruit confus réveilla mes esprits, et fit tressaillir mon cœur.

Je crus que le moment heureux était arrivé, et que les cent portes (1) s'ouvraient pour laisser un libre passage au soleil de mes jours; je cachai précipitamment mes Quipos sous un pan de ma robe, et je courus au-devant de tes pas.

Mais quel horrible spectacle s'offrit à mes yeux! jamais son souvenir affreux ne s'effacera de ma mémoire.

Les pavés du temple ensanglantés, l'image du Soleil foulée aux pieds, des

(1) Dans le temple du Soleil il y avait cent portes; l'Inca seul avait le pouvoir de les faire ouvrir.

soldats furieux poursuivant nos vierges éperdues, et massacrant tout ce qui s'opposait à leur passage : nos Mamas (1) expirantes sous leurs coups, et dont les habits brûlaient encore du feu de leur tonnerre, les gémissemens de l'épouvante, les cris de la fureur répandant de toute part l'horreur et l'effroi, m'ôtèrent jusqu'au sentiment.

Revenue à moi-même, je me trouvai, par un mouvement naturel et presqu'involontaire, rangée derrière l'autel que je tenais embrassé. Là, immobile de saisissement, je voyais passer ces barbares ; la crainte d'être aperçue arrêtait jusqu'à ma respiration.

Cependant je remarquai qu'ils ralentissaient les effets de leur cruauté à la vue des ornemens précieux répandus dans le temple ; qu'ils se saisissaient de ceux dont l'éclat les frappait davantage, et qu'ils arrachaient jusqu'aux lames d'or dont les murs étaient revêtus. Je jugeai que le larcin

(1) Espèce de gouvernantes des vierges du Soleil.

était le motif de leur barbarie, et que, ne m'y opposant point, je pourrais échapper à leurs coups. Je formai le dessein de sortir du temple, de me faire conduire à ton palais, de demander au Capa-Inca (1) du secours, et un asile pour mes compagnes et pour moi : mais, aux premiers mouvemens que je fis pour m'éloigner, je me sentis arrêter. O mon cher Aza, j'en frémis encore! ces impies osèrent porter leurs mains sacriléges sur la fille du Soleil.

Arrachée de la demeure sacrée, traînée ignominieusement hors du temple, j'ai vu, pour la première fois, le seuil de la porte céleste que je ne devais passer qu'avec les ornemens de la royauté (2). Au lieu des fleurs que l'on aurait semé sous mes pas, j'ai vu les chemins couverts de sang et de mourans; au lieu des honneurs du trône que je devais partager avec toi, esclave de la tyrannie, enfermée dans une

(1) Nom générique des Incas régnans.

(2) Les vierges consacrées au Soleil entraient dans le temple presque en naissant, et n'en sortaient que le jour de leur mariage.

obscure prison, la place que j'occupe dans l'univers est bornée à l'étendue de mon être. Une natte, baignée de mes pleurs, reçoit mon corps fatigué par les tourmens de mon âme; mais, cher soutien de ma vie, que tant de maux me seront légers, si j'apprends que tu respires!

Au milieu de cet horrible bouleversement, je ne sais par quel heureux hasard j'ai conservé mes Quipos. Je les possède, mon cher Aza! C'est aujourd'hui le seul trésor de mon cœur, puisqu'il servira d'interprète à ton amour comme au mien; les mêmes nœuds qui t'apprendront mon existence, en changeant de forme entre tes mains, m'instruiront de ton sort. Hélas! par quel voie pourrais-je les faire passer jusqu'à toi? Par quelle adresse pourront-ils m'être rendus? Je l'ignore encore; mais le même sentiment qui nous fit inventer leur usage, nous suggérera les moyens de tromper nos tyrans. Quel que soit le Chaqui (1) fidèle qui te portera ce précieux dépôt, je ne cesserai d'envier son bonheur.

(1) Messager.

Il te verra, mon cher Aza! Je donnerais tous les jours que le Soleil me destine pour jouir un seul moment de ta présence. Il te verra, mon cher Aza! Le son de ta voix frappera son âme de respect et de crainte. Il porterait dans la mienne la joie et le bonheur. Il te verra certain de ta vie, il la bénira en ta présence; tandis qu'abandonnée à l'incertitude, l'impatience de son retour desséchera mon sang dans mes veines. O mon cher Aza! tous les tourmens des âmes tendres sont rassemblés dans mon cœur : un moment de ta vue les dissiperait; je donnerais ma vie pour en jouir.

LETTRE DEUXIÈME.

Zilia rappelle à Aza le jour où il s'est offert la première fois à sa vue, et où il lui apprit qu'elle deviendrait son épouse.

Que l'arbre de la vertu, mon cher Aza, répande à jamais son ombre sur la famille du pieux citoyen qui a reçu sous ma fenêtre le mystérieux tissu de mes pensées, et qui l'a remis dans tes mains. Que Pachacamac (1) prolonge ses années, en récompense de son adresse à faire passer jusqu'à moi les plaisirs divins avec ta réponse.

Les trésors de l'amour me sont ouverts; j'y puise une joie délicieuse dont mon âme s'enivre. En dénouant les secrets de ton cœur, le mien se baigne dans une mer

(1) Le Dieu créateur, plus puissant que le Soleil.

parfumée. Tu vis, et les chaînes qui devaient nous unir, ne sont pas rompues. Tant de bonheur était l'objet de mes désirs, et non celui de mes espérances.

Dans l'abandon de moi-même, je ne craignais que pour tes jours; ils sont en sûreté, je ne vois plus le malheur. Tu m'aimes; le plaisir anéanti renaît dans mon cœur. Je goûte avec transport la délicieuse confiance de plaire à ce que j'aime, mais elle ne me fait point oublier que je te dois tout ce que tu daignes approuver en moi. Ainsi que la rose tire sa brillante couleur des rayons du soleil, de même les charmes que tu trouves dans mon esprit et dans mes sentimens ne sont que les bienfaits de ton génie lumineux; rien n'est à moi que ma tendresse.

Si tu étais un homme ordinaire, je serais restée dans l'ignorance à laquelle mon sexe est condamné; mais ton âme, supérieure aux coutumes, ne les a regardées que comme des abus; tu en as franchi les barrières pour m'élever jusqu'à toi. Tu n'as pu souffrir qu'un être semblable au tien fût borné à l'humiliant avantage de donner la

vie à ta postérité. Tu as voulu que nos divins Amautas (1) ornassent mon entendement de leurs sublimes connaissances. Mais, ô lumière de ma vie, sans le désir de te plaire, aurais-je pu me résoudre à abandonner ma tranquille ignorance, pour la pénible occupation de l'étude? Sans le désir de mériter ton estime, ta confiance, ton respect, par des vertus qui fortifient l'amour, et que l'amour rend voluptueuses, je ne serais que l'objet de tes yeux; l'absence m'aurait déjà effacée de ton souvenir.

Hélas! si tu m'aimes encore, pourquoi suis-je dans l'esclavage? En jetant mes regards sur les murs de ma prison, ma joie disparaît, l'horreur me saisit, et mes craintes se renouvellent. On ne t'a point ravi la liberté; tu ne viens pas à mon secours! tu es instruit de mon sort, il n'est pas changé! Non, mon cher Aza, ces peuples féroces que tu nommes Espagnols, ne te laissent pas aussi libre que tu crois l'être. Je vois autant de signes d'esclavage

(1) Philosophe indien.

dans les honneurs qu'ils te rendent, que dans la captivité où ils me retiennent.

Ta bonté te séduit ; tu crois sincères les promesses que ces barbares te font faire par leur interprète, parce que tes paroles sont inviolables ; mais moi qui n'entends pas leur langage, moi qu'ils ne trouvent pas digne d'être trompée, je vois leurs actions.

Tes sujets les prennent pour des dieux ; ils se rangent de leur parti : ô mon cher Aza, malheur au peuple que la crainte détermine ! Sauve-toi de cette erreur, défie-toi de la fausse bonté de ces étrangers. Abandonne ton empire, puisque Viracocha en a prédit la destruction. Achète ta vie et ta liberté au prix de ta puissance, de ta grandeur, de tes trésors ; il ne te restera que les dons de la nature. Nos jours seront en sûreté.

Riches de la possession de nos cœurs ; grands par nos vertus, puissans par notre modération, nous irons dans une cabane jouir du ciel, de la terre et de notre tendresse. Tu seras plus roi en régnant sur mon âme, qu'en doutant de l'affection

d'un peuple innombrable : ma soumission à tes volontés te fera jouir sans tyrannie du beau droit de commander. En t'obéissant je ferai retentir ton empire de mes chants d'allégresse ; ton diadême (1) sera toujours l'ouvrage de mes mains ; tu ne perdras de ta royauté que les soins et les fatigues.

Combien de fois, cher âme de ma vie, t'es-tu plaint des devoirs de ton rang ! Combien les cérémonies, dont tes visites étaient accompagnées, t'ont-elles fait envier le sort de tes sujets ! Tu n'aurais voulu vivre que pour moi ; craindrais-tu à présent de perdre tant de contraintes ? Ne suis-je plus cette Zilia que tu aurais préférée à ton empire? Non, je ne puis le croire : mon cœur n'est point changé ; pourquoi le tien le serait-il ?

J'aime, je vois toujours le même Aza, qui régna dans mon âme au premier moment de sa vue ; je me rappelle ce jour fortuné, où ton père, mon souverain seigneur, te fit partager, pour la première fois, le

(1) Le diadême des Incas était une espèce de frange. C'était l'ouvrage des vierges du Soleil.

pouvoir réservé à lui seul, d'entrer dans l'intérieur du temple (1); je me représente le spectacle agréable de nos vierges rassemblées, dont la beauté recevait un nouveau lustre par l'ordre charmant dans lequel elles étaient rangées, telles que dans un jardin les plus brillantes fleurs tirent un nouvel éclat de la symétrie de leurs compartimens.

Tu parus au milieu de nous comme un soleil levant, dont la tendre lumière prépare la sérénité d'un beau jour; le feu de tes yeux répandait sur nos joues le coloris de la modestie; un embarras ingénu tenait nos regards captifs; une joie brillante éclatait dans les tiens; tu n'avais jamais rencontré tant de beautés ensemble. Nous n'avions jamais vu que le Capa-Inca : l'étonnement et le silence régnaient de toutes parts. Je ne sais quelles étaient les pensées de mes compagnes; mais de quels sentimens mon cœur ne fut-il pas assailli! Pour la première fois j'éprouvai du trouble, de

(1) L'Inca régnant avait seul le droit d'entrer dans le temple du Soleil.

l'inquiétude, et cependant du plaisir. Confuse des agitations de mon âme, j'allais me dérober à ta vue; mais tu tournas tes pas vers moi : le respect me retint.

O mon cher Aza! le souvenir de ce premier moment de mon bonheur me sera toujours cher. Le son de ta voix, ainsi que le chant mélodieux de nos hymnes, porta dans mes veines le doux frémissement et le saint respect que nous inspire la présence de la divinité.

Tremblante, interdite, la timidité m'avait ravi jusqu'à l'usage de la voix; enhardie enfin par la douceur de tes paroles, j'osai élever mes regards jusqu'à toi; je rencontrai les tiens. Non, la mort même n'effacera pas de ma mémoire les tendres mouvemens de nos âmes qui se rencontrèrent et se confondirent dans un instant.

Si nous pouvions douter de notre origine, mon cher Aza, ce trait de lumière confondrait notre incertitude. Quel autre que le principe du feu aurait pu nous transmettre cette vive intelligence des cœurs, communiquée, répandue et sentie avec une rapidité inexplicable?

J'étais trop ignorante sur les effets de l'amour pour ne pas m'y tromper. L'imagination remplie de la sublime théologie de nos Cucipatas (1), je pris le feu qui m'animait pour une agitation divine ; je crus que le Soleil me manifestait sa volonté par ton organe, qu'il me choisissait pour son épouse d'élite (2) : j'en soupirai : mais, après ton départ, j'examinai mon cœur, et je n'y trouvai que ton image.

Quel changement, mon cher Aza, ta présence a fait sur moi ! tous les objets me parurent nouveaux ; je crus voir mes compagnes pour la première fois. Qu'elles me parurent belles ! je ne pus soutenir leur présence. Retirée à l'écart, je me livrais au trouble de mon âme, lorsqu'une d'entr'elles vint me tirer de ma rêverie, en me donnant de nouveaux sujets de m'y livrer. Elle m'apprit qu'étant ta plus proche parente, j'étais destinée à être ton épouse, dès que mon âge permettrait cette union.

(1) Prêtres du Soleil.

(2) Il y avait une vierge choisie pour le Soleil, qui ne devait jamais être mariée.

J'ignore les lois de ton empire (1) : mais depuis que je t'avais vu, mon cœur était trop éclairé pour ne pas saisir l'idée du bonheur d'être à toi. Cependant, loin d'en connaître toute l'étendue, accoutumée au nom sacré d'épouse du Soleil, je bornais mon espérance à te voir tous les jours, à t'adorer, à t'offrir des vœux comme à lui.

C'est toi, mon cher Aza, c'est toi qui dans la suite comblas mon âme de délices, en m'apprenant que l'auguste rang de ton épouse m'associerait à ton cœur, à ton trône, à ta gloire, à tes vertus; que je jouirais sans cesse de ces entretiens si rares et si courts au gré de nos désirs, de ces entretiens qui ornaient mon esprit des perfections de ton âme, et qui ajoutaient à mon bonheur la délicieuse espérance de faire un jour le tien.

O mon cher Aza, combien ton impa-

(1) Les lois des Indiens obligeaient les Incas d'épouser leurs sœurs; et quand ils n'en avaient point, de prendre pour femme la première princesse du sang des Incas, qui était vierge du Soleil.

tience contre mon extrême jeunesse, qui retardait notre union, était flatteuse pour mon cœur! Combien les deux années qui se sont écoulées t'ont paru longues, et cependant que leur durée a été courte! Hélas! le moment fortuné était arrivé. Quelle fatalité l'a rendu si funeste? Quel Dieu poursuit ainsi l'innocence et la vertu, ou quelle puissance infernale nous a séparés de nous-mêmes? L'horreur me saisit, mon cœur se déchire, mes larmes inondent mon ouvrage. Aza! mon cher Aza!...

LETTRE TROISIÈME.

Les Espagnols transportent pendant la nuit Zilia dans un vaisseau. Prise du vaisseau espagnol par les Français. Surprise de Zilia à la vue des nouveaux objets qui l'environnent.

C'est toi, chère lumière de mes jours, c'est toi qui me rappelles à la vie. Voudrais-je la conserver, si je n'étais assurée que la mort aurait moissonné d'un seul coup tes jours et les miens? Je touchais au moment où l'étincelle du feu divin, dont le Soleil anime notre être, allait s'éteindre : la nature laborieuse se préparait déjà à donner une autre forme à la portion de matière qui lui appartient en moi; je mourais; tu perdais pour jamais la moitié de toi-même, lorsque mon amour m'a rendu la vie, et je t'en fais un sacrifice. Mais comment pourrais-je t'instruire des choses surprenantes

qui me sont arrivées? Comment me rappeler des idées déjà confuses au moment où je les ai reçues, et que le temps qui s'est écoulé depuis rend encore moins intelligibles?

A peine, mon cher Aza, avais-je confié à notre fidèle Chaqui le dernier tissu de mes pensées, que j'entendis un grand mouvement dans notre habitation : vers le milieu de la nuit, deux de mes ravisseurs vinrent m'enlever de ma sombre retraite, avec autant de violence qu'ils en avaient employée à m'arracher du temple du Soleil.

Je ne sais par quel chemin on me conduisit; on ne marchait que la nuit, et le jour on s'arrêtait dans des déserts arides, sans chercher aucune retraite. Bientôt succombant à la fatigue, on me fit porter par je ne sais quel hamac (1), dont le mouvement me fatiguait presque autant que si j'eusse marché moi-même. Enfin, arrivés apparemment où l'on voulait aller, une

(1) Espèce de lit suspendu dont les Indiens ont coutume de se servir pour se faire porter d'un endroit à l'autre.

nuit ces barbares me portèrent sur leurs bras dans une maison dont les approches, malgré l'obscurité, me parurent extrêmement difficiles. Je fus placée dans un lieu plus étroit et plus incommode que n'avait jamais été ma première prison. Mais, mon cher Aza! pourrais-je te persuader ce que je ne comprends pas moi-même, si tu n'étais assuré que le mensonge n'a jamais souillé les lèvres d'un enfant du Soleil (1)! Cette maison, que j'ai jugé être fort grande, par la quantité de monde qu'elle contenait, cette maison, comme suspendue, et ne tenant point à la terre, était dans un balancement continuel.

Il faudrait, ô lumière de mon esprit! que Ticaiviracocha eût comblé mon âme, comme la tienne, de sa divine science, pour pouvoir comprendre ce prodige. Toute la connaissance que j'en ai, est que cette demeure n'a pas été construite par un être ami des hommes : car, quelques momens après que j'y fus entrée, son mouvement

(1) Il passait pour constant qu'un Péruvien n'avait jamais menti.

continuel, joint à une odeur malfaisante, me causèrent un mal si violent, que je suis étonnée de n'y avoir pas succombé : ce n'était que le commencement de mes peines.

Un temps assez long s'était écoulé ; je ne souffrais presque plus, lorsqu'un matin je fus arrachée au sommeil par un bruit plus affreux que celui du Yalpor : notre habitation en recevait des ébranlemens tels que la terre en éprouvera, lorsque la lune, en tombant, réduira l'univers en poussière (1). Des cris qui se joignirent à ce fracas le rendaient encore plus épouvantable ; mes sens, saisis d'une horreur secrète, ne portaient à mon âme que l'idée de la destruction de la nature entière. Je croyais le péril universel, je tremblais pour tes jours : ma frayeur s'accrut enfin jusqu'au dernier excès, à la vue d'une troupe d'hommes en fureur, le visage et les habits ensanglantés, qui se jetèrent en tumulte dans ma chambre.

(1) Les Indiens croyaient que la fin du monde arriverait par la lune, qui se laisserait tomber sur la terre.

Je ne soutins pas cet horrible spectacle ; la force et la connaissance m'abandonnèrent : j'ignore encore la suite de ce terrible évènement. Revenue à moi-même, je me trouvai dans un lit assez propre, entourée de plusieurs sauvages, qui n'étaient plus les cruels Espagnols, mais qui ne m'étaient pas moins inconnus.

Peux-tu te représenter ma surprise, en me trouvant dans une demeure nouvelle, parmi des hommes nouveaux, sans pouvoir comprendre comment ce changement avait pu se faire? Je refermai promptement les yeux, afin que, plus recueillie en moi-même, je pusse m'assurer si je vivais, ou si mon âme n'avait point abandonné mon corps pour passer dans les régions inconnues (1).

Te l'avouerai-je, chère idole de mon cœur? fatiguée d'une vie odieuse, rebutée de souffrir des tourmens de toute espèce, accablée sous le poids de mon horrible des-

(1) Les Indiens croyaient qu'après la mort, l'âme allait dans des lieux inconnus, pour y être récompensée ou punie selon son mérite.

tinée, je regardai avec indifférence la fin de ma vie que je sentais approcher : je refusai constamment tous les secours que l'on m'offrait; en peu de jours je touchai au terme fatal, et j'y touchai sans regret.

L'épuisement des forces anéantit le sentiment; déjà mon imagination affaiblie ne recevait plus d'images, que comme un léger dessin tracé par une main tremblante; déjà les objets qui m'avaient le plus affectée, n'excitaient en moi que cette sensation vague que nous éprouvons en nous laissant aller à une rêverie indéterminée; je n'étais presque plus. Cet état, mon cher Aza, n'est pas si fâcheux que l'on croit : de loin il nous effraie, parce que nous y pensons de toutes nos forces; quand il est arrivé, affaiblis par les gradations des douleurs qui nous y conduisent, le moment décisif ne paraît que celui du repos. Cependant j'éprouvai que le penchant naturel qui nous porte durant la vie à pénétrer dans l'avenir, et même dans celui qui ne sera plus pour nous, semble reprendre de nouvelles forces au moment de la perdre. On cesse de vivre

pour soi ; on veut savoir comment on vivra dans ce qu'on aime.

Ce fut dans un de ces délires de mon âme que je me crus transportée dans l'intérieur de ton palais ; j'y arrivais dans le moment où l'on venait de t'apprendre ma mort. Mon imagination me peignit si vivement ce qui devait se passer, que la vérité même n'aurait pas eu plus de pouvoir : je te vis, mon cher Aza, pâle, défiguré, privé de sentiment, tel qu'un lis desséché par la brûlante ardeur du midi. L'amour est-il donc quelquefois barbare ? Je jouissais de ta douleur, je l'excitais par de tristes adieux ; je trouvais de la douceur, peut-être du plaisir, à répandre sur tes jours le poison des regrets ; et ce même amour, qui me rendait féroce, déchirait mon cœur par l'horreur de tes peines. Enfin, réveillée comme d'un profond sommeil, pénétrée de ta propre douleur, tremblante pour ta vie, je demandai des secours, je revis la lumière.

Te reverrai-je, toi, cher arbitre de mon existence ? Hélas ! qui pourra m'en assurer ? Je ne sais plus où je suis ; peut-

être est-ce loin de toi. Mais, dussions-nous être séparés par les espaces immenses qu'habitent les enfans du Soleil, le nuage léger de mes pensées volera sans cesse autour de toi.

LETTRE QUATRIÈME.

Abattement et maladie de Zilia ; amour et soins de Déterville.

QUEL que soit l'amour de la vie, mon cher Aza, les peines le diminuent, le désespoir l'éteint. Le mépris que la nature semble faire de notre être, en l'abandonnant à la douleur, nous révolte d'abord ; ensuite l'impossibilité de nous en délivrer nous prouve une insuffisance si humiliante, qu'elle nous conduit jusqu'au dégoût de nous-mêmes.

Je ne vis plus en moi ni pour moi ; chaque instant où je respire est un sacrifice

que je fais à ton amour, et de jour en jour il devient plus pénible. Si le temps apporte quelque soulagement à la violence du mal qui me dévore, il redouble les souffrances de mon esprit. Loin d'éclaircir mon sort, il semble le rendre encore plus obscur. Tout ce qui m'environne m'est inconnu, tout m'est nouveau, tout intéresse ma curiosité, et rien ne peut la satisfaire. En vain j'emploie mon attention et mes efforts pour entendre ou pour être entendue; l'un et l'autre me sont également impossibles. Fatiguée de tant de peines inutiles, je crus en tarir la source en dérobant à mes yeux l'impression qu'ils recevaient des objets : je m'obstinai quelque temps à les tenir fermés; efforts infructueux! les ténèbres volontaires auxquelles je m'étais condamnée, ne soulageaient que ma modestie toujours blessée de la vue de ces hommes, dont les services et les secours sont autant de supplices; mais mon âme n'en était pas moins agitée. Renfermée en moi-même, mes inquiétudes n'en étaient que plus vives, et le désir de les exprimer plus violent. L'impossibilité de me faire entendre répand encore jusques

sur mes organes un tourment non moins insupportable que des douleurs qui auraient une réalité plus apparente. Que cette situation est cruelle !

Hélas ! je croyais déjà entendre quelques mots des sauvages espagnols ; j'y trouvais des rapports avec notre auguste langage ; je me flattais qu'en peu de temps je pourrais m'expliquer avec eux. Loin de trouver le même avantage avec mes nouveaux tyrans, ils s'expriment avec tant de rapidité, que je ne distingue pas même les inflexions de leur voix. Tout me fait juger qu'ils ne sont pas de la même nation ; et à la différence de leurs manières et de leur caractère apparent, on devine sans peine que Pachacamac leur a distribué dans une grande disproportion des élémens dont il a formé les humains. L'air grave et farouche des premiers fait voir qu'ils sont composés de la matière des plus durs métaux : ceux-ci semblent s'être échappés des mains du créateur au moment où il n'avait encore assemblé pour leur formation que l'air et le feu. Les yeux fiers, la mine sombre et tranquille de ceux-là

montraient assez qu'ils étaient cruels de sang-froid ; l'inhumanité de leurs actions ne l'a que trop prouvé : le visage riant de ceux-ci, la douceur de leurs regards, un certain empressement répandu sur leurs actions, et qui paraît être de la bienveillance, prévient en leur faveur ; mais je remarque des contradictions dans leur conduite, qui suspendent mon jugement.

Deux de ces sauvages ne quittèrent presque pas le chevet de mon lit : l'un que j'ai jugé être le Cacique (1), à son air de grandeur, me rend, je crois, à sa façon, beaucoup de respects : l'autre me donne une partie des secours qu'exige ma maladie ; mais sa bonté est dure, ses secours sont cruels, et sa familiarité impérieuse.

Dès le premier moment où, revenue de ma faiblesse, je me trouvai en leur puissance, celui-ci, car je l'ai bien remarqué, plus hardi que les autres, voulut prendre ma main, que je retirai avec une confu-

(1) Cacique est une espèce de gouverneur de province.

sion inexprimable ; il parut surpris de ma résistance, et, sans aucun égard pour la modestie, il la reprit à l'instant : faible, mourante, et ne prononçant que des paroles qui n'étaient point étendues, pouvais-je, l'en empêcher ? Il la garda, mon cher Aza, tout autant qu'il voulut, et, depuis ce temps, il faut que je la lui donne moi-même plusieurs fois par jour, si je veux éviter des débats qui tournent toujours à mon désavantage.

Cette espèce de cérémonie (1) me paraît une superstition de ces peuples : j'ai cru remarquer que l'on y trouvait des rapports avec mon mal : mais il faut apparemment être de leur nation pour en sentir les effets ; car je n'en éprouve que très-peu : je souffre toujours d'un feu intérieur qui me consume ; à peine me reste-t-il assez de force pour nouer mes Quipos. J'emploie à cette occasion autant de temps que ma faiblesse peut me le permettre : ces nœuds qui frappent mes sens, semblent donner plus

(1) Les Indiens n'avaient aucune connaissance de la médecine.

de réalité à mes pensées; la sorte de ressemblance que je m'imagine qu'ils ont avec les paroles, me fait une illusion qui trompe ma douleur : je crois te parler, te dire que je t'aime, t'assurer de mes vœux, de ma tendresse; cette douce erreur est mon bien et ma vie. Si l'excès d'accablement m'oblige d'interrompre mon ouvrage, je gémis de ton absence; ainsi toute entière à ma tendresse, il n'y a pas un de mes momens qui ne t'appartienne.

Hélas! quel autre usage pourrais-je en faire? O mon cher Aza! quand tu ne serais pas le maître de mon âme, quand les chaînes de l'amour ne m'attacheraient pas inséparablement à toi, plongée dans un abîme d'obscurités, pourrais-je détourner mes pensées de la lumière de ma vie? Tu es le Soleil de mes jours, tu les éclaires, tu les prolonges, ils sont à toi. Tu me chéris; je consens à vivre. Que feras-tu pour moi! Tu m'aimeras, je suis récompensée.

LETTRE CINQUIÈME.

Idées confuses de Zilia sur les secours qu'on lui donne, et sur les marques de tendresse de Déterville.

Que j'ai souffert, mon cher Aza, depuis les derniers nœuds que je t'ai consacrés! La privation de mes Quipos manquait au comble de mes peines; dès que mes officieux persécuteurs se sont aperçus que ce travail augmentait mon accablement, ils m'en ont ôté l'usage.

On m'a enfin rendu le trésor de ma tendresse; mais je l'ai acheté par bien des larmes. Il ne me reste que cette expression de mes sentimens; il ne me reste que la triste consolation de te peindre mes douleurs : pouvais-je la perdre sans désespoir?

Mon étrange destinée m'a ravi jusqu'à la douceur que trouvent les malheureux

à parler de leurs peines : on croit être plaint, quand on est écouté : une partie de notre chagrin passe sur le visage de ceux qui nous écoutent ; quel qu'en soit le motif, il semble nous soulager. Je ne puis me faire entendre, et la gaieté m'environne.

Je ne puis même jouir paisiblement de la nouvelle espèce de désert où me reduit l'impuissance de communiquer mes pensées. Entourée d'objets importuns, leurs regards attentifs troublent la solitude de mon âme, contraignent les attitudes de mon corps, et porte la gêne jusques dans mes pensées : il m'arrive souvent d'oublier cette heureuse liberté que la nature nous a donnée de rendre nos sentimens impénétrables, et je crains quelquefois que ces sauvages curieux ne devinent les réflexions désavantageuses que m'inspire la bizarrerie de leur conduite : je me fais une étude gênante d'arranger mes pensées, comme s'ils pouvaient les pénétrer malgré moi.

Un moment détruit l'opinion qu'un autre moment m'avait donnée de leur ca-

ractère et de leur façon de penser à mon égard.

Sans compter un nombre infini de petites contradictions, ils me refusent, mon cher Aza, jusqu'aux alimens nécessaires au soutien de la vie, jusqu'à la liberté de choisir la place où je veux être ; ils me retiennent par une espèce de violence dans ce lit, qui m'est devenu insupportable : je dois donc croire qu'ils me regardent comme leur esclave, et que leur pouvoir est tyrannique.

D'un autre côté, si je réfléchis sur l'envie extrême qu'ils témoignent de conserver mes jours, sur le respect dont ils accompagnent les services qu'ils me rendent, je suis tentée de penser qu'ils me prennent pour un être d'une espèce supérieure à l'humanité.

Aucun d'eux ne paraît devant moi, sans courber son corps plus ou moins, comme nous avons coutume de faire en adorant le Soleil. Le Cacique semble vouloir imiter le cérémonial des Incas au jour du Raymi (1).

(1) Le Raymi, principale fête du Soleil : l'Inca et les prêtres l'adoraient à genoux.

Il se met sur ses genoux fort près de mon lit; il reste un temps considérable dans cette posture gênante : tantôt il garde le silence; et, les yeux baissés, il semble rêver profondément : je vois sur son visage cet embarras respectueux que nous inspire le grand nom (1) prononcé à haute voix. S'il trouve l'occasion de saisir ma main, il y porte sa bouche avec la même vénération que nous avons pour le sacré diadême (2). Quelquefois il prononce un grand nombre de mots qui ne ressemblent point au langage ordinaire de sa nation. Le son en est plus doux, plus distinct, plus mesuré; il y joint cet air touché qui précède les larmes, ces soupirs qui expriment les besoins de l'âme, ces accens qui sont presque des plaintes; enfin tout ce qui accompagne le désir d'obtenir des grâces. Hélas! mon cher Aza, s'il me connaissait bien,

(1) Le grand nom était Pachacamac : on ne le prononçait que rarement, et avec beaucoup de signes d'adoration.

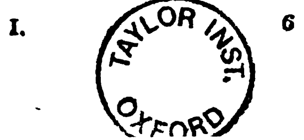
(2) On baisait le diadême de Manco-Capac, comme nous baisons les reliques de nos saints.

s'il n'était pas dans quelque erreur sur mon être, quelle prière aurait-il à me faire?

Cette nation ne serait-elle point idolâtre? Je ne lui ai vu encore faire aucune adoration au Soleil; peut-être prennent-ils les femmes pour l'objet de leur culte. Avant que le grand Manco-Capac (1) eût apporté sur la terre les volontés du Soleil, nos ancêtres divinisaient tout ce qui les frappait de crainte ou de plaisir : peut-être ces sauvages n'éprouvent-ils ces deux sentimens que pour les femmes.

Mais, s'ils m'adoraient, ajouteraient-ils à mes malheurs l'affreuse contrainte où ils me retiennent? Non, ils chercheraient à me plaire; ils obéiraient aux signes de mes volontés; je serais libre, je sortirais de cette odieuse demeure; j'irais chercher le maître de mon âme; un seul de ses regards effacerait le souvenir de tant d'infortunes.

(1) Premier législateur des Indiens. *Voyez* l'Histoire des Incas.



LETTRE SIXIÈME.

Rétablissement de Zilia. Son étonnement et son désespoir en se voyant sur un vaisseau. Elle veut se précipiter dans la mer.

QUELLE horrible surprise, mon cher Aza! Que nos malheurs sont augmentés! Que nous sommes à plaindre! Nos maux sont sans remède; il ne me reste qu'à te l'apprendre et à mourir.

On m'a enfin permis de me lever : j'ai profité avec empressement de cette liberté; je me suis traînée à une petite fenêtre, qui depuis long-temps était l'objet de mes désirs curieux; je l'ai ouverte avec précipitation. Qu'ai-je vu, cher amour de ma vie! Je ne trouverai point d'expressions pour te peindre l'excès de mon étonnement, et le mortel désespoir qui m'a saisie, en ne découvrant autour de moi que ce terrible élément dont la vue fait frémir.

Mon premier coup-d'œil ne m'a que trop éclairée sur le mouvement incommode de notre demeure. Je suis dans une de ces maisons flottantes, dont les Espagnols se sont servis pour atteindre jusqu'à nos malheureuses contrées, et dont on ne m'avait fait qu'une description très-imparfaite.

Conçois-tu, cher Aza, quelles idées funestes sont entrées dans mon âme avec cette affreuse connaissance? Je suis certaine que l'on m'éloigne de toi, je ne respire plus le même air, je n'habite plus le même élément : tu ignores toujours où je suis, si je t'aime, si j'existe; la destruction de mon être ne paraîtra pas même un événement assez considérable pour être porté jusqu'à toi. Cher arbitre de mes jours, de quel prix te peut être désormais ma vie infortunée? Souffre que je rende à la divinité un bienfait insupportable dont je ne veux plus jouir; je ne te verrai plus, je ne veux plus vivre.

Je perds ce que j'aime : l'univers est anéanti pour moi; il n'est plus qu'un vaste désert que je remplis des cris de mon amour;

entends-les, cher objet de ma tendresse; sois-en touché; permets que je meure.

Quelle erreur me séduit! Non, mon cher Aza, ce n'est pas toi qui m'ordonnes de vivre, c'est la timide nature, qui, en frémissant d'horreur, emprunte ta voix plus puissante que la sienne pour retarder une fin toujours redoutable pour elle; mais c'en est fait, le moyen le plus prompt me délivrera de ses regrets....

Que la mer abîme à jamais dans ses flots ma tendresse malheureuse, ma vie et mon désespoir.

Reçois, trop malheureux Aza, reçois les derniers sentimens de mon cœur: il n'a reçu que ton image, il ne voulait vivre que pour toi, il meurt rempli de ton amour. Je t'aime, je le pense, je le sens encore, je le dis pour la dernière fois.....

LETTRE SEPTIÈME.

Zilia qu'on empêche de se précipiter, se repent de son projet.

Aza, tu n'as pas tout perdu : tu règnes encore sur un cœur; je respire. La vigilance de mes surveillans a rompu mon funeste dessein ; il ne me reste que la honte d'en avoir tenté l'exécution. Je ne t'apprendrai point les circonstances d'un projet aussitôt détruit que formé. Oserais-je jamais lever les yeux jusqu'à toi, si tu avais été témoin de mon emportement ?

Ma raison, anéantie par le désespoir, ne m'était plus d'aucun secours ; ma vie ne me paraissait d'aucun prix; j'avais oublié ton amour.

Que le sang-froid est cruel après la fureur ! Que les points de vue sont différens sur les mêmes objets ! Dans l'horreur du désespoir on prend la férocité pour du cou-

rage, et la crainte des souffrances pour de la fermeté. Qu'un mot, un regard, une surprise nous rappelle à nous-même, nous ne trouvons que de la faiblesse pour principe de notre héroïsme; pour fruit, que le repentir, et que le mépris pour récompense.

La connaissance de ma faute en est la plus sévère punition. Abandonnée à l'amertume des remords, ensevelie sous le voile de sa honte, je me tiens à l'écart; je crains que mon corps n'occupe trop de place : je voudrais le dérober à la lumière; mes pleurs coulent en abondance, ma douleur est calme, nul son ne l'exhale; mais je suis tout à elle. Puis-je trop expier mon crime? Il était contre toi.

En vain, depuis deux jours, ces sauvages bienfaisans voudraient me faire partager la joie qui les transporte. Je ne fais qu'en soupçonner la cause; mais, quand elle me serait plus connue, je ne me trouverais pas digne de me mêler à leurs fêtes. Leurs danses, leurs cris de joie, une liqueur rouge semblable au mays (1), dont ils boi-

(1) Le mays est une plante dont les Indiens

vent abondamment, leur empressement à contempler le Soleil par tous les endroits d'où ils peuvent l'apercevoir, ne me laisseraient pas douter que cette réjouissance ne se fît en l'honneur de l'astre divin, si la conduite du Cacique était conforme à celle des autres. Mais, loin de prendre part à la joie publique, depuis la faute que j'ai commise, il n'en prend qu'à ma douleur. Son zèle est plus respectueux, ses soins plus assidus, son attention plus pénétrante.

Il a deviné que la présence continuelle des sauvages de sa suite ajoutait la contrainte à mon affliction, il m'a délivrée de leurs regards importuns : je n'ai presque plus que les siens à supporter.

Le croirais-tu, mon cher Aza? Il y a des momens où je trouve de la douceur dans ces entretiens muets; le feu de ses yeux me rappelle l'image de celui que j'ai vu dans les tiens; j'y trouve des rapports

font une boisson forte et salutaire; ils en présentent au Soleil les jours de ses fêtes, et ils en boivent jusqu'à l'ivresse après le sacrifice. Voyez l'Histoire des Incas, t. 2. p. 151.

qui séduisent mon cœur. Hélas ! que cette illusion est passagère, et que les regrets qui la suivent sont durables ! Ils ne finiront qu'avec ma vie, puisque je ne vis que pour toi.

LETTRE HUITIÈME.

Zilia ranime ses espérances à la vue de la terre.

QUAND un seul objet réunit toutes nos pensées, mon cher Aza, les évènemens ne nous intéressent que par les rapports que nous y trouvons avec lui. Si tu n'étais le seul mobile de mon âme, aurais-je passé, comme je viens de faire, de l'horreur du désespoir à l'espérance la plus douce ? Le Cacique avait déjà essayé plusieurs fois inutilement de me faire approcher de cette fenêtre, que je ne regarde plus sans frémir. Enfin, pressée par de nouvelles instances,

je m'y suis laissé conduire. Ah! mon cher Aza, que j'ai été bien récompensée de ma complaisance!

Par un prodige incompréhensible, en me faisant regarder à travers une espèce de canne percée, il m'a fait voir la terre dans un éloignement, où, sans le secours de cette merveilleuse machine, mes yeux n'auraient pu atteindre.

En même temps il m'a fait entendre par des signes, qui commencent à me devenir familiers, que nous allons à cette terre, et que sa vue était l'unique objet des réjouissances que j'ai prises pour un sacrifice au Soleil.

J'ai senti d'abord tout l'avantage de cette découverte; l'espérance, comme un trait de lumière, a porté sa clarté jusqu'au fond de mon cœur.

Il est certain que l'on me conduit à cette terre que l'on m'a fait voir; il est évident qu'elle est une portion de son empire, puisque le soleil y répand ses rayons bienfaisans (1). Je ne suis plus dans les fers des

(1) Les Indiens ne connaissaient pas notre

cruels Espagnols. Qui pourrait donc m'empêcher de rentrer sous tes lois?

Oui, cher Aza, je vais me réunir à ce que j'aime. Mon amour, ma raison, mes désirs, tout m'en assure. Je vole dans tes bras; un torrent de joie se répand dans mon âme; le passé s'évanouit; mes malheurs sont finis; ils sont oubliés; l'avenir seul m'occupe; c'est mon unique bien.

Aza, mon cher espoir, je ne t'ai pas perdu; je verrai ton visage, tes habits, ton ombre; je t'aimerai, je te le dirai à toi-même : est-il des tourmens qu'un tel bonheur n'efface?

hémisphère, et croyaient que le Soleil n'éclairait que la terre de ses enfans.

LETTRE NEUVIÈME.

Reconnaissance de Zilia pour les complaisances de Déterville.

Que les jours sont longs, quand on les compte, mon cher Aza! le temps ainsi que l'espace n'est connu que par ses limites. Nos idées et notre vue se perdent également par la constante uniformité de l'un et de l'autre. Si les objets marquent les bornes de l'espace, il me semble que nos espérances marquent celles du temps, et que, si elles nous abandonnent, ou qu'elles ne soient pas sensiblement marquées, nous n'apercevons pas plus la durée du temps que l'air qui remplit l'espace.

Depuis l'instant fâtal de notre séparation, mon âme et mon cœur, également flétris par l'infortune, restaient ensevelis dans cet abandon total, horreur de la nature, image du néant : les jours s'écoulaient sans que

j'y prisse garde ; aucun espoir ne fixait mon attention sur leur longueur : à présent que l'espérance en marque tous les instans, leur durée me paraît infinie, et je goûte le plaisir, en recouvrant la tranquillité de mon esprit, de recouvrer la facilité de penser.

Depuis que mon imagination est ouverte à la joie, une foule de pensées qui s'y présentent l'occupent jusqu'à la fatiguer. Des projets de plaisir et de bonheur s'y succèdent alternativement ; les idées nouvelles y sont reçues avec facilité ; celles même dont je ne m'étais point aperçue s'y retracent sans les chercher.

Depuis deux jours, j'entends plusieurs mots de la langue du Cacique, que je ne croyais pas savoir. Ce ne sont encore que les noms des objets : ils n'expriment point mes pensées, et ne me font point entendre celles des autres ; cependant ils me fournissent déjà quelques éclaircissemens qui m'étaient nécessaires.

Je sais que le nom du Cacique est Déterville, celui de notre maison flottante, Vaisseau, et celui de la terre où nous allons, France.

Ce dernier m'a d'abord effrayé : je ne me souviens pas d'avoir entendu nommer ainsi aucune contrée de ton royaume ; mais faisant réflexion au nombre infini de celles qui le composent, dont les noms me sont échappés, ce mouvement de crainte s'est bientôt évanoui. Pouvait-il subsister longtemps avec la solide confiance que me donne sans cesse la vue du Soleil ? Non, mon cher Aza, cet astre divin n'éclaire que ses enfans ; le seul doute me rendrait criminelle. Je vais rentrer sous ton empire, je touche au moment de te voir, je cours à mon bonheur.

Au milieu des transports de ma joie, la reconnaissance me prépare un plaisir délicieux : tu combleras d'honneurs et de richesses le Cacique (1) bienfaisant qui nous rendra l'un à l'autre ; il portera dans sa province le souvenir de Zilia ; la récompense de sa vertu le rendra plus vertueux encore, et son bonheur fera ta gloire.

Rien ne peut se comparer, mon cher

(1) Les Caciques étaient des gouverneurs province, tributaires des Incas.

Aza, aux bontés qu'il a pour moi; loin de me traiter en esclave, il semble être le mien; j'éprouve à présent autant de complaisances de sa part, que j'en éprouvais de contradictions durant ma maladie : occupé de moi, de mes inquiétudes, de mes amusemens, il paraît n'avoir plus d'autres soins. Je les reçois avec un peu moins d'embarras, depuis qu'éclairée par l'habitude et la réflexion, je vois que j'étais dans l'erreur sur l'idolâtrie que je le soupçonnais.

Ce n'est pas qu'il ne répète souvent à-peu-près les mêmes démonstrations que je prenais pour un culte; mais le ton, l'air et la forme qu'il y emploie, me persuadent que ce n'est qu'un jeu à l'usage de sa nation.

Il commence par me faire prononcer distinctement des mots de sa langue. Dès que j'ai répété après lui, « oui, je vous « aime, » ou bien, « je vous promets d'être « à vous, » la joie se répand sur son visage; il me baise les mains avec transport et avec un air de gaieté tout contraire au sérieux qui accompagne le culte divin.

Tranquille sur sa religion, je ne le suis pas entièrement sur le pays d'où il tire son origine. Son langage et ses habillemens sont

si différens des nôtres, que souvent ma confiance en est ébranlée. De fâcheuses réflexions couvrent quelquefois de nuages ma plus chère espérance : je passe successivement de la crainte à la joie, et de la joie à l'inquiétude.

Fatiguée de la confusion de mes idées, rebutée des incertitudes qui me déchirent, j'avais résolu de ne plus penser; mais comment ralentir le mouvement d'une âme privée de toute communication, qui n'agit que sur elle-même, et que de si grands intérêts excitent à réfléchir? Je ne le puis, mon cher Aza, je cherche des lumières avec une agitation qui me dévore, et je me trouve sans cesse dans la plus profonde obscurité. Je savais que la privation d'un sens peut tromper à quelques égards, et je vois avec surprise, que l'usage des miens m'entraîne d'erreurs en erreurs. L'intelligence des langues serait-elle celle de l'âme? O cher Aza! que mes malheurs me font entrevoir de fâcheuses vérités! mais que ces tristes pensées s'éloignent de moi; nous touchons à la terre. La lumière de mes jours dissipera en un moment les ténèbres qui m'environnent.

LETTRE DIXIÈME.

Débarquement de Zilia en France. Son erreur en se voyant dans un miroir. Son admiration à l'occasion de ce phénomène, dont elle ne peut comprendre la cause.

Je suis enfin arrivée à cette terre, l'objet de mes désirs, mon cher Aza; mais je n'y vois encore rien qui m'annonce le bonheur que je m'en étais promis : tout ce qui s'offre à mes yeux me frappe, me surprend, m'étonne, et ne me laisse qu'une impression vague, une perplexité stupide, dont je ne cherche pas même à me délivrer. Mes erreurs répriment mes jugemens; je demeure incertaine, je doute presque de ce que je vois.

A peine étions-nous sortis de la maison flottante, que nous sommes entrés dans une ville bâtie sur le rivage de la mer. Le

peuple, qui nous suivait en foule, me paraît être de la même nation que le Cacique; mais les maisons n'ont aucune ressemblance avec celles des villes du Soleil : si celles-là les surpassent en beauté par la richesse de leurs ornemens, celles-ci sont fort au-dessus par les prodiges dont elles sont remplies.

En entrant dans la chambre où Déterville m'a logée, mon cœur a tressailli; j'ai vu dans l'enfoncement une jeune personne habillée comme une vierge du Soleil; j'ai couru à elle les bras ouverts. Quelle surprise, mon cher Aza, quelle surprise extrême, de ne trouver qu'une résistance impénétrable, où je voyais une figure humaine se mouvoir dans un espace fort étendu!

L'étonnement me tenait immobile, les yeux attachés sur cette ombre, quand Déterville m'a fait remarquer sa propre figure à côté de celle qui occupait toute mon attention : je le touchais, je lui parlais, et je le voyais en même temps fort près et fort loin de moi.

Ces prodiges troublent la raison, ils offusquent le jugement; que faut-il penser

des habitans de ce pays? Faut-il les craindre, faut-il les aimer? Je me garderai bien de rien déterminer là-dessus.

Le Cacique m'a fait comprendre que la figure que je voyais était la mienne; mais de quoi cela m'instruit-il? Le prodige en est-il moins grand? Suis-je moins mortifiée de ne trouver dans mon esprit que des erreurs ou des ignorances? Je le vois avec douleur, mon cher Aza; les moins habiles de cette contrée sont plus savans que tous nos Amautas.

Déterville m'a donné une China (1), jeune et fort vive; c'est une grande douceur pour moi que celle de revoir des femmes et d'en être servie : plusieurs autres s'empressent à me rendre des soins, et j'aimerais autant qu'elles ne le fissent pas; leur présence réveille mes craintes. A la façon dont elles me regardent, je vois bien qu'elles n'ont point été à Cuzco (2). Cependant je ne puis encore juger de rien; mon esprit flotte toujours dans une mer d'incerti-

(1) Servante ou femme-de-chambre.

(2) Capitale du Pérou.

tudes; mon cœur, seul inébranlable, ne désire, n'espère, et n'attend qu'un bonheur sans lequel tout ne peut être que peines.

LETTRE ONZIÈME.

Jugement que porte Zilia des Français, et de leurs manières.

QUOIQUE j'aie pris tous les soins qui sont en mon pouvoir pour acquérir quelque lumière sur mon sort, mon cher Aza, je n'en suis pas mieux instruite que je l'étais il y a trois jours Tout ce que j'ai pu remarquer, c'est que les sauvages de cette contrée paraissent aussi bons, aussi humains que le Cacique; ils chantent et dansent comme s'ils avaient tous les jours des terres à cultiver (1). Si je m'en rap-

(1) Les terres se cultivaient en commun au Pérou, et les jours de ce travail étaient des jours de réjouissance.

portais à l'opposition de leurs usages à ceux de notre nation, je n'aurais plus d'espoir; mais je me souviens que ton auguste père a soumis à son obéissance des provinces fort éloignées, et dont les peuples n'avaient pas plus de rapport avec les nôtres. Pourquoi celle-ci n'en serait-elle pas une? Le Soleil paraît se plaire à l'éclairer; il est plus beau, plus pur que je ne l'ai jamais vu, et j'aime à me livrer à la confiance qu'il m'inspire : il ne me reste d'inquiétude que sur la longueur du temps qu'il faudra passer avant de pouvoir m'éclaircir tout-à-fait sur nos intérêts; car, mon cher Aza, je n'en puis plus douter, le seul usage de la langue du pays pourra m'apprendre la vérité et finir mes inquiétudes.

Je ne laisse échapper aucune occasion de m'en instruire; je profite de tous les momens où Déterville me laisse en liberté pour prendre des leçons de ma China; c'est une faible ressource : ne pouvant lui faire entendre mes pensées, je ne puis former aucun raisonnement avec elle. Les signes du Cacique me sont quel-

quefois plus utiles. L'habitude nous a fait une espèce de langage, qui nous sert au moins à exprimer nos volontés. Il me mena hier dans une maison, où, sans cette intelligence, je me serais fort mal conduite.

Nous entrâmes dans une chambre plus grande et plus ornée que celle que j'habite; beaucoup de monde y était assemblé. L'étonnement général que l'on témoigna à ma vue me déplut; les ris excessifs que plusieurs jeunes filles s'efforçaient d'étouffer, et qui recommençaient lorsqu'elles levaient les yeux sur moi, excitèrent dans mon cœur un sentiment si fâcheux que je l'aurais pris pour de la honte, si je me fusse sentie coupable de quelque faute. Mais, ne me trouvant qu'une grande répugnance à demeurer avec elles, j'allais retourner sur mes pas, quand un signe de Déterville me retint.

Je compris que je commettrais une faute si je sortais, et je me gardai bien de rien faire qui méritât le blâme que l'on me donnait sans sujet; je restai donc, et, portant toute mon attention sur ces femmes,

je crus démêler que la singularité de mes habits causait seule la surprise des unes et les ris offensans des autres : j'eus pitié de leur faiblesse ; je ne pensai plus qu'à leur persuader par ma contenance, que mon âme ne différait pas tant de la leur que mes habillemens de leurs parures.

Un homme que j'aurais pris pour un Curacas (1), s'il n'eût été vêtu de noir, vint me prendre par la main d'un air affable, et me conduisit auprès d'une femme, qu'à son air fier je pris pour la Pallas (2) de la contrée. Il lui dit plusieurs paroles que je sais pour les avoir entendues prononcer mille fois à Déterville. «Quelle est belle ! les beaux yeux !....» Un autre homme lui répondit : « Des grâces, « une taille de nymphe !..... » Hors les femmes, qui ne dirent rien, tous répétèrent à-peu-près les mêmes mots ; je ne sais pas encore leur signification : mais ils

(1) Les Curacas étaient de petits souverains d'une contrée ; ils avaient le privilège de porter le même habit que les Incas.

(2) Nom générique des princesses.

expriment sûrement des idées agréables ; car, en les prononçant, le visage est toujours riant.

Le Cacique paraissait extrêmement satisfait de ce que l'on disait ; il se tint toujours à côté de moi, ou, s'il s'en éloignait pour parler à quelqu'un, ses yeux ne me perdaient pas de vue, et ses signes m'avertissaient de ce que je devais faire : de mon côté, j'étais fort attentive à l'observer pour ne point blesser les usages d'une nation si peu instruite des nôtres.

Je ne sais, mon cher Aza, si je pourrai te faire comprendre combien les manières de ces sauvages m'ont paru extraordinaires.

Ils ont une vivacité si impatiente, que les paroles ne leur suffisant pas pour s'exprimer, ils parlent autant par le mouvement de leur corps que par le son de leur voix. Ce que j'ai vu de leur agitation continuelle m'a pleinement persuadée du peu d'importance des démonstrations du Cacique qui m'ont tant causé d'embarras, et sur lesquelles j'ai fait tant de fausses conjectures.

Il baisa hier les mains de la Pallas, et celles de toutes les autres femmes; il les baisa même au visage, ce que je n'avais pas encore vu : les hommes venaient l'embrasser; les uns le prenaient par une main, les autres le tiraient par son habit, et tout cela avec une promptitude dont nous n'avons point d'idée.

A juger de leur esprit par la vivacité de leurs gestes, je suis sûre que nos expressions mesurées, que les sublimes comparaisons qui expriment si naturellement nos tendres sentimens et nos pensées affectueuses, leur paraîtraient insipides; ils prendraient notre air sérieux et modeste pour de la stupidité, et la gravité de notre démarche pour un engourdissement. Le croirais-tu, mon cher Aza? Malgré leurs imperfections, si tu étais ici, je me plairais avec eux. Un certain air d'affabilité répandu sur tout ce qu'ils font les rend aimables; et si mon âme était plus heureuse, je trouverais du plaisir dans la diversité des objets qui se présentent successivement à mes yeux; mais le peu de rapport qu'ils ont avec

toi, efface les agrémens de leur nouveauté; toi seul fais mon bien et mes plaisirs.

LETTRE DOUZIÈME.

Transports de Déterville, modérés tout-à-coup par le respect. Réflexions de Zilia sur l'état de Déterville, dont elle ignore la cause. Sa nouvelle surprise en se voyant dans un carrosse. Son admiration à la vue des beautés de la nature.

J'AI passé bien du temps, mon cher Aza, sans pouvoir donner un moment à ma plus chère occupation; j'ai cependant un grand nombre de choses extraordinaires à t'apprendre; je profite d'un peu de loisir pour essayer de t'en instruire.

Le lendemain de ma visite chez la Pallas, Déterville me fit apporter un fort bel ha-

billement à l'usage du pays. Après que ma petite China l'eut arrangé sur moi à sa fantaisie, elle me fit approcher de cette ingénieuse machine qui double les objets : quoique je dusse être accoutumée à ses effets, je ne pus encore me garantir de la surprise, en me voyant comme si j'étais vis-à-vis de moi-même.

Mon nouvel ajustement ne me déplut pas ; peut-être je regretterais davantage celui que je quitte, s'il ne m'avait fait regarder partout avec une attention incommode.

Le Cacique entra dans ma chambre au moment que la jeune fille ajoutait encore plusieurs bagatelles à ma parure ; il s'arrêta à l'entrée de la porte, et nous regarda sans parler : sa rêverie était si profonde, qu'il se détourna pour laisser sortir la China, et se remit à sa place sans s'en apercevoir. Les yeux attachés sur moi, il parcourait toute ma personne avec une attention sérieuse dont j'étais embarrassée, sans en savoir la raison.

Cependant, afin de lui marquer ma reconnaissance pour ses nouveaux bienfaits,

je lui tendis la main ; et ne pouvant exprimer mes sentimens, je crus ne pouvoir lui rien dire de plus agréable que quelques-uns des mots qu'il se plaît à me faire répéter ; je tâchai même d'y mettre le ton qu'il y donne.

Je ne sais quel effet ils firent dans ce moment-là sur lui ; mais ses yeux s'animèrent, son visage s'enflamma, il vint à moi d'un air agité, il parut vouloir me prendre dans ses bras ; puis s'arrêtant tout-à-coup, il me serra fortement la main, en prononçant d'une voix émue : « Non .... le res-« pect .... sa vertu .....; » et plusieurs autres mots que je n'entends pas mieux, et puis il courut se jeter sur son siège à l'autre côté de la chambre, où il demeura la tête appuyée dans ses mains avec tous les signes d'une profonde douleur.

Je fus alarmée de son état, ne doutant pas que je ne lui eusse causé quelque peine ; je m'approchai de lui pour lui en témoigner mon repentir ; mais il me repoussa doucement sans me regarder, et je n'osai plus lui rien dire. J'etais dans le plus grand embarras, quand les domestiques entrèrent

pour nous apporter à manger ; il se leva ; nous mangeâmes ensemble à la manière accoutumée sans qu'il parût d'autre suite à sa douleur qu'un peu de tristesse ; mais il n'en avait ni moins de bonté, ni moins de douceur ; tout cela me paraît inconcevable.

Je n'osais lever les yeux sur lui, ni me servir des signes qui ordinairement nous tenaient lieu d'entretien : cependant nous mangions dans un temps si différent de l'heure ordinaire des repas, que je ne pus m'empêcher de lui en témoigner ma surprise. Tout ce que je compris à sa réponse fut que nous allions changer de demeure. En effet, le Cacique, après être sorti et rentré plusieurs fois, vint me prendre par la main ; je me laissai conduire, en rêvant toujours à ce qui s'était passé, et en cherchant à démêler si le changement de lieu n'en était pas une suite.

A peine eûmes-nous passé la dernière porte de la maison, qu'il m'aida à monter un pas assez haut, et je me trouvai dans une petite chambre où l'on ne peut se tenir debout sans incommodité, où il n'y a pas assez d'espace pour marcher, mais où nous

fûmes assis fort à l'aise, le Cacique, la China et moi. Ce petit endroit est agréablement meublé : une fenêtre de chaque côté l'éclaire suffisamment.

Tandis que je le considérais avec surprise, et que je tâchais de deviner pourquoi Déterville nous enfermait si étroitement, ô mon cher Aza! que les prodiges sont familiers dans ce pays! je sentis cette machine ou cabane, je ne sais comment la nommer, je la sentis se mouvoir et changer de place. Ce mouvement me fit penser à la maison flottante : la frayeur me saisit; le Cacique, attentif à mes moindres inquiétudes, me rassura, en me faisant voir par une des fenêtres, que cette machine, suspendue assez près de la terre, se mouvait par un secret que je ne comprenais pas. Déterville me fit aussi voir que plusieurs hamas (1), d'une espèce qui nous est inconnue, marchaient devant nous et nous traînaient après eux. Il faut, ô lumière de mes jours, un génie plus qu'humain pour inventer des choses si

(1) Nom générique des bêtes.

utiles et si singulières ; mais il faut aussi qu'il y ait dans cette nation quelques grands défauts qui modèrent sa puissance, puisqu'elle n'est pas la maîtresse du monde entier. Il y a quatre jours qu'enfermés dans cette merveilleuse machine, nous n'en sortons que la nuit pour prendre du repos dans la première habitation qui se rencontre, et je n'en sors jamais sans regret. Je te l'avoue, mon cher Aza, malgré mes tendres inquiétudes, j'ai goûté pendant ce voyage des plaisirs qui m'étaient inconnus. Renfermée dans le temple dès ma plus grande enfance, je ne connaissais pas les beautés de l'univers ; quel bien j'aurais perdu !

Il faut, ô l'ami de mon cœur ! que la nature ait placé dans ses ouvrages un attrait inconnu que l'art le plus adroit ne peut imiter. Ce que j'ai vu des prodiges inventés par les hommes ne m'a point causé le ravissement que j'éprouve dans l'admiration de l'univers. Les campagnes immenses qui se changent et se renouvellent sans cesse à mes regards emportent mon âme avec autant de rapidité que nous les traversons.

Les yeux parcourent, embrassent et se

reposent tout à la fois sur une infinité d'objets aussi variés qu'agréables. On croit ne trouver de bornes à sa vue que celles du monde entier. Cette erreur nous flatte ; elle nous donne une idée satisfaisante de notre propre grandeur, et semble nous rapprocher du créateur de tant de merveilles.

A la fin d'un beau jour, le ciel présente des images dont la pompe et la magnificence surpassent de beaucoup celles de la terre.

D'un côté, des nuées transparentes, assemblées autour du soleil couchant, offrent à nos yeux des montagnes d'ombres et de lumière, dont le majestueux désordre attire notre admiration jusqu'à l'oubli de nous-mêmes : de l'autre, un astre moins brillant s'élève, reçoit et répand une lumière moins vive sur les objets, qui, perdant leur activité par l'absence du soleil, ne frappent plus nos sens que d'une manière douce, paisible et parfaitement harmonique avec le silence qui règne sur la terre. Alors, revenant à nous-mêmes, un calme délicieux pénètre dans notre âme : nous jouissons de l'univers comme le possédant seuls ; nous n'y voyons rien qui ne nous appartienne :

une sérénité douce nous conduit à des réflexions agréables; et, si quelques regrets viennent les troubler, ils ne naissent que de la nécessité de s'arracher à cette douce rêverie pour nous renfermer dans les folles prisons que les hommes se sont faites, et que toute leur industrie ne pourra jamais rendre que méprisables, en les comparant aux ouvrages de la nature.

Le Cacique a eu la complaisance de me faire sortir tous les jours de la cabane roulante, pour me laisser contempler à loisir ce qu'il me voyait admirer avec tant de satisfaction.

Si les beautés du ciel et de la terre ont un attrait si puissant sur notre âme, celles des forêts, plus simples et plus touchantes, ne m'ont causé ni moins de plaisir ni moins d'étonnement.

Que les bois sont délicieux, mon cher Aza! En y entrant, un charme universel se répand sur tous les sens et confond leur usage. On croit voir la fraîcheur avant de la sentir; les différentes nuances de la couleur des feuilles adoucissent la lumière qui les pénètre, et semblent frapper le senti-

ment aussitôt que les yeux. Une odeur agréable, mais indéterminée, laisse à peine discerner si elle affecte le goût ou l'odorat; l'air même, sans être aperçu, porte dans tout notre être une volupté pure, qui semble nous donner un sens de plus, sans pouvoir en désigner l'organe.

O mon cher Aza! que ta présence embellirait des plaisirs si purs! Que j'ai désiré de les partager avec toi! Témoin de mes tendres pensées, je t'aurais fait trouver dans les sentimens de mon cœur des charmes encore plus touchans que ceux des beautés de l'univers.

LETTRE TREIZIÈME.

Arrivée de Zilia à Paris. Elle est différemment accueillie de la mère et de la sœur de Déterville.

Me voici enfin, mon cher Aza, dans une ville nommée Paris : c'est le terme de notre voyage ; mais, selon les apparences, ce ne sera pas celui de mes chagrins.

Depuis que je suis arrivée, plus attentive que jamais sur tout ce qui se passe, mes découvertes ne me produisent que du tourment et ne me présagent que des malheurs. Je trouve ton idée dans le moindre de mes désirs curieux, et je ne la rencontre dans aucun des objets qui s'offrent à ma vue.

Autant que j'en puis juger, par le temps que nous avons employé à traverser cette ville, et par le grand nombre d'habitans dont les rues sont remplies, elle contient plus de monde que n'en pourraient rassembler deux ou trois de nos contrées.

Je me rappelle les merveilles que l'on m'a racontées de Quito ; je cherche à trouver ici quelques traits de la peinture que l'on m'a faite de cette grande ville. Mais, hélas! quelle différence!

Celle-ci contient des ponts, des rivières, des arbres, des campagnes; elle me paraît un univers plutôt qu'une habitation particulière. J'essaierais en vain de te donner une idée juste de la hauteur des maisons; elles sont si prodigieusement élevées, qu'il est plus facile de croire que la nature les a produites telles qu'elles sont, que de comprendre comment des hommes ont pu les construire.

C'est ici que la famille du Cacique fait sa résidence. La maison qu'elle habite est presque aussi magnifique que celle du Soleil; les meubles et quelques endroits des murs sont d'or; le reste est orné d'un tissu varié des plus belles couleurs qui représentent assez bien les beautés de la nature.

En arrivant, Déterville me fit entendre qu'il me conduisait dans la chambre de sa mère. Nous la trouvâmes à demi-couchée sur un lit à-peu-près de la même

forme que celui des Incas et de même métal (1). Après avoir présenté sa main au Cacique, qui la baisa en se prosternant presque jusqu'à terre, elle l'embrassa; mais avec une bonté si froide, une joie si contrainte, que, si je n'eusse été avertie, je n'aurais pas reconnu les sentimens de la nature dans les caresses de cette mère.

Après s'être entretenus un moment, le Cacique me fit approcher; elle jeta sur moi un regard dédaigneux, et, sans répondre à ce que son fils lui disait, elle continua d'entourer gravement ses doigts d'un cordon qui pendait à un petit morceau d'or.

Déterville nous quitta pour aller au-devant d'un grand homme de bonne mine qui avait fait quelque pas vers lui; il l'embrassa aussi bien qu'une autre femme qui était occupée de la même manière que la Pallas.

Dès que le Cacique avait paru dans cette

(1) Les lits, les chaises, les tables des Incas étaient d'or massif.

chambre, une jeune fille, à-peu-près de mon âge, était accourue; elle le suivait avec un empressement timide qui était remarquable. La joie éclatait sur son visage sans en bannir un fond de tristesse intéressant. Déterville l'embrassa la dernière, mais avec une tendresse si naturelle que mon cœur s'en émut. Hélas! mon cher Aza, quels seraient nos transports, si, après tant de malheurs, le sort nous réunissait.

Pendant ce temps, j'étais restée auprès de la Pallas, par respect (1); je n'osais m'en éloigner, ni lever les yeux sur elle. Quelques regards sévères qu'elle jetait de temps en temps sur moi, achevaient de m'intimider, et me donnaient une contrainte qui gênait jusqu'à mes pensées.

Enfin, comme si la jeune fille eût deviné mon embarras, après avoir quitté Déterville, elle vint me prendre par la main, et me conduisit près d'une fenêtre où nous nous assîmes. Quoique je n'entendisse rien

(1) Les filles, quoique du sang royal, portaient un grand respect aux femmes mariées.

de ce qu'elle me disait, ses yeux pleins de bonté me parlaient le langage universel des cœurs bienfaisans; ils m'inspiraient la confiance et l'amitié : j'aurais voulu lui témoigner mes sentimens; mais, ne pouvant m'exprimer selon mes désirs, je prononçai tout ce que je savais de sa langue.

Elle en sourit plus d'une fois en regardant Déterville d'un air fin et doux. Je trouvais du plaisir dans cette espèce d'entretien, quand la Pallas prononça quelques paroles assez haut, en regardant la jeune fille, qui baissa les yeux, repoussa ma main qu'elle tenait dans les siennes, et ne me regarda plus.

A quelque temps de là, une vieille femme d'une physionomie farouche entra, s'approcha de la Pallas, vint ensuite me prendre par le bras, me conduisit, presque malgré moi, dans une chambre au plus haut de la maison, et m'y laissa seule.

Quoique ce moment ne dût pas être le plus malheureux de ma vie, mon cher Aza, il n'a pas été un des moins fâcheux. J'attendais de la fin de mon voyage quelques soulagemens à mes inquiétudes; je comptais

du moins trouver dans la famille du Cacique les mêmes bontés qu'il m'avait témoignées. Le froid accueil de la Pallas, le changement subit des manières de la jeune fille, la rudesse de cette femme qui m'avait arrachée d'un lieu où j'avais intérêt de rester, l'inattention de Déterville qui ne s'était point opposé à l'espèce de violence qu'on m'avait faite, enfin toutes les circonstances dont une âme malheureuse sait augmenter ses peines, se présentèrent à-la-fois sous les plus tristes aspects. Je me croyais abandonnée de tout le monde, je déplorais amèrement mon affreuse destinée, quand je vis entrer ma China.

Dans la situation où j'étais, sa vue me parut un bonheur; je courus à elle, je l'embrassai en versant des larmes; elle en fut touchée : son attendrissement me fut cher. Quand on se croit réduit à la pitié de soi-même, celle des autres nous est bien précieuse. Les marques d'affection de cette jeune fille adoucirent ma peine : je lui comptais mes chagrins comme si elle eût pu m'entendre; je lui faisais mille questions, comme si elle eût pu y répondre :

ses larmes parlaient à mon cœur, les miennes continuaient à couler, mais elles avaient moins d'amertume.

J'espérais encore revoir Déterville à l'heure du repas; mais on me servit à manger, et je ne le vis point. Depuis que je t'ai perdu, chère idole de mon cœur, ce Cacique est le seul humain qui ait eu pour moi de la bonté sans interruption; l'habitude de le voir s'est tournée en besoin. Son absence redoubla ma tristesse: après l'avoir attendu vainement, je me couchai; mais le sommeil n'avait point encore tari mes larmes, quand je le vis entrer dans ma chambre, suivi de la jeune personne dont le brusque dédain m'avait été s sensible.

Elle se jeta sur mon lit, et par mille caresses elle semblait vouloir réparer le mauvais traitement qu'elle m'avait fait.

Le Cacique s'assit à côté du lit; il paraissait avoir autant de plaisir à me revoir que j'en sentais de n'en être point abandonnée; ils se parlaient en me regardant, et m'accablaient des plus tendres marques d'affection.

Insensiblement leur entretien devint plus sérieux. Sans entendre leurs discours, il m'était aisé de juger qu'ils étaient fondés sur la confiance et l'amitié : je me gardai bien de les interrompre ; mais sitôt qu'ils revinrent à moi, je tâchai de tirer du Cacique des éclaircissemens sur ce qui m'avait paru de plus extraordinaire depuis mon arrivée.

Tout ce que je pus comprendre à ses réponses, fut que la jeune fille que je voyais se nommait Céline, qu'elle était sa sœur, que le grand homme que j'avais vu dans la chambre de la Pallas était son frère aîné, et l'autre jeune femme l'épouse de ce frère.

Céline me devint plus chère en apprenant qu'elle était sœur du Cacique ; la compagnie de l'un et de l'autre m'était si agréable, que je ne m'aperçus point qu'il était jour avant qu'ils me quittassent.

Après leur départ, j'ai passé le reste du temps destiné au repos à m'entretenir avec toi ; c'est tout mon bien, c'est toute ma joie. C'est à toi seul, chère âme de mes pensées, que je développe mon cœur ;

tu seras à jamais le seul dépositaire de mes secrets, de ma tendresse et de mes sentimens.

LETTRE QUATORZIÈME.

Mortifications qu'essuie Zilia dans un cercle de différentes personnes.

Si je ne continuais, mon cher Aza, à prendre sur mon sommeil le temps que je donne, je ne jouirais plus de ces momens délicieux où je n'existe que pour toi. On m'a fait reprendre mes habits de vierge, et l'on m'oblige de rester tout le jour dans une chambre remplie d'une foule de monde qui se change et se renouvelle à tout moment sans presque diminuer.

Cette dissipation involontaire m'arrache souvent malgré moi à mes tendres pensées; mais si je perds pour quelques instans cette attention vive qui unit sans cesse mon âme

à la tienne, je te retrouve bientôt dans les comparaisons avantageuses que je fais de toi avec tout ce qui m'environne.

Dans les différentes contrées que j'ai parcourues, je n'ai point vu de sauvages si orgueilleusement familiers que ceux-ci. Les femmes surtout me paraissent avoir une bonté méprisante qui révolte l'humanité, et qui m'inspirerait peut-être autant de mépris pour elles, qu'elles en témoignent pour les autres, si je les connaissais mieux.

Une d'entr'elles m'occasionna hier un affront, qui m'afflige encore aujourd'hui. Dans le temps que l'assemblée était la plus nombreuse, elle avait déjà parlé à plusieurs personnes sans m'apercevoir; soit que le hasard, ou que quelqu'un m'ait fait remarquer, elle fit un éclat de rire en jetant les yeux sur moi, quitta précipitamment sa place, vint à moi, me fit lever, et, après m'avoir tournée et retournée autant de fois que sa vivacité le lui suggéra, après avoir touché tous les morceaux de mon habit avec une attention scrupuleuse, elle fit signe à un jeune homme de s'approcher, et recommença avec lui l'examen de ma figure.

Quoique je répugnasse à la liberté que l'un et l'autre se donnaient, la richesse des habits de la femme me la faisant prendre pour une Pallas, et la magnificence de ceux du jeune homme tout couvert de plaques d'or, pour un Anqui (1), je n'osais m'opposer à leur volonté; mais ce sauvage téméraire, enhardi par la familiarité de la Pallas, et peut-être par ma retenue, ayant eu l'audace de porter la main sur ma gorge, je le repoussai avec une surprise et une indignation qui lui firent connaître que j'étais mieux instruite que lui des lois de l'honnêteté.

Au cri que je fis, Déterville accourut : il n'eut pas plutôt dit quelques paroles au jeune sauvage, que celui-ci, s'appuyant d'une main sur son épaule, fit des ris si violens, que sa figure en était contrefaite.

Le Cacique s'en débarrassa, et lui dit, en rougissant, des mots d'un ton si froid, que la gaieté du jeune homme s'évanouit,

(1) Prince du sang : il fallait une permission de l'Inca pour porter de l'or sur les habits, et il ne le permettait qu'aux princes du sang royal.

et, n'ayant apparemment plus rien à répondre, il s'éloigna sans répliquer et ne revint plus.

O mon cher Aza! que les mœurs de ces pays me rendent respectables celles des enfans du Soleil! Que la témérité du jeune Anqui rappelle chèrement à mon souvenir ton tendre respect, ta sage retenue et les charmes de l'honnêteté qui régnaient dans nos entretiens! Je l'ai senti au premier moment de ta vue, chères délices de mon âme, et je le sentirai toute ma vie; toi seul réunis toutes les perfections que la nature a répandues séparément sur les humains, comme elle a rassemblé dans mon cœur tous les sentimens de tendresse et d'admiration qui m'attachent à toi jusqu'à la mort.

LETTRE QUINZIÈME.

Admiration de Zilia pour les présens que Déterville lui fait.

PLUS je vis avec le Cacique et sa sœur; mon cher Aza, plus j'ai de peine à me persuader qu'ils soient de cette nation : eux seuls connaissent et respectent la vertu.

Les manières simples, la bonté naïve, la modeste gaieté de Céline feraient volontiers penser qu'elle a été élevée parmi nos vierges. La douceur honnête, le tendre sérieux de son frère, persuaderaient facilement qu'il est né du sang des Incas. L'un et l'autre me traitent avec autant d'humanité que nous en exercerions à leur égard, si des malheurs les eussent conduits parmi nous. Je ne doute même plus que le Cacique ne soit ton tributaire (1).

(1) Les Caciques et les Curacas étaient obligés de fournir les habits et l'entretien de l'Inca

Il n'entre jamais dans ma chambre sans m'offrir un présent de quelques-unes des choses merveilleuses dont cette contrée abonde. Tantôt ce sont des morceaux de la machine qui double les objets, renfermés dans de petits coffres d'une matière admirable. Une autre fois ce sont des pierres légères et d'un éclat surprenant, dont on orne ici presque toutes les parties du corps; on en passe aux oreilles, on en met sur l'estomac, au col, sur la chaussure, et cela est très-agréable à voir.

Mais ce que je trouve de plus amusant, ce sont de petits outils d'un métal fort dur, et d'une commodité singulière. Les uns servent à composer des ouvrages que Céline m'apprend à faire; d'autres d'une forme tranchante servent à diviser toutes sortes d'étoffes, dont on fait tant de morceaux que l'on veut sans effort, et d'une manière fort divertissante.

et de la reine. Ils ne se présentaient jamais devant l'un et l'autre sans leur offrir un tribut des curiosités que produisait la province où ils commandaient.

J'ai une infinité d'autres raretés plus extraordinaires encore ; mais, n'étant point à notre usage, je ne trouve dans notre langue aucuns termes qui puissent t'en donner l'idée.

Je te garde soigneusement tous ces dons, mon cher Aza ; outre le plaisir que j'aurai de ta surprise, lorsque tu les verras, c'est qu'assurément ils sont à toi. Si le Cacique n'était soumis à ton obéissance, me paierait-il un tribut qu'il sait n'être dû qu'à ton rang suprême ? Les respects qu'il m'a toujours rendus m'ont fait penser que ma naissance lui était connue. Les présens dont il m'honore me persuadent, sans aucun doute, qu'il n'ignore pas que je dois être ton épouse, puisqu'il me traite d'avance en Mama-Oella (1).

Cette conviction me rassure et calme une partie de mes inquiétudes ; je comprends qu'il ne me manque que la liberté de m'exprimer pour savoir du Cacique les raisons qui l'engagent à me retenir chez

(1) C'est le nom que prenaient les reines en montant sur le trône.

lui, et pour le déterminer à me remettre en ton pouvoir; mais jusques-là j'aurai encore bien des peines à souffrir.

Il s'en faut beaucoup que l'humeur de Madame (c'est le nom de la mère de Déterville) ne soit aussi aimable que celle de ses enfans. Loin de me traiter avec autant de bonté, elle me marque en toutes occasions une froideur et un dédain qui me mortifient, sans que je puisse en découvrir la cause, et, par une opposition de sentimens que je comprends encore moins, elle exige que je sois continuellement avec elle.

C'est pour moi une gêne insupportable; la contrainte règne partout où elle est: ce n'est qu'à la dérobée que Céline et son frère me font des signes d'amitié. Eux-mêmes n'osent se parler librement devant elle. Aussi continuent-ils à passer une partie des nuits dans ma chambre; c'est le seul temps où nous jouissons en paix du plaisir de nous voir; et, quoique je ne participe guère à leurs entretiens, leur présence m'est toujours agréable. Il ne tient pas aux soins de l'un et de l'autre que je ne sois heureuse. Hélas! mon cher Aza,

ils ignorent que je ne puis l'être loin de toi, et que je ne crois vivre qu'autant que ton souvenir et ma tendresse m'occupent toute entière.

LETTRE SEIZIÈME.

Zilia apprend la langue française. Ses réflexions sur le caractère de notre nation.

Il me reste si peu de Quipos, mon cher Aza, qu'à peine j'ose en faire usage. Quand je veux les nouer, la crainte de les voir finir m'arrête, comme si, en les épargnant, je pouvais les multiplier. Je vais perdre le plaisir de mon âme, le soutien de ma vie : rien ne soulagera le poids de ton absence ; j'en serai accablée.

Je goûtais une volupté délicate à conserver le souvenir des plus secrets mouvemens de mon cœur pour t'en offrir l'hom-

mage. Je voulais conserver la mémoire des principaux usages de cette nation singulière pour amuser ton loisir dans des jours plus heureux. Hélas ! il me reste bien peu d'espérance de pouvoir exécuter mes projets.

Si je trouve à présent tant de difficultés à mettre de l'ordre dans mes idées, comment pourrai-je dans la suite me les rappeler sans un secours étranger? On m'en offre un, il est vrai; mais l'exécution en est si difficile, que je la crois impossible.

Le Cacique m'a amené un sauvage de cette contrée qui vient tous les jours me donner des leçons de sa langue, et de la méthode dont on se sert ici pour donner une sorte d'existence aux pensées. Cela se fait en traçant avec une plume de petites figures que l'on appelle lettres, sur une matière blancho et mince que l'on nomme papier. Ces figures ont des noms; ces noms mêlés ensemble représentent les sons des paroles : mais ces noms et ces sons me paraissent si peu distincts les uns des autres, que, si je réussis un jour à les entendre, je

suis bien assurée que ce ne sera pas sans beaucoup de peines. Ce pauvre sauvage s'en donne d'incroyables pour m'instruire; je m'en donne bien davantage pour apprendre : cependant je fais si peu de progrès que je renoncerais à l'entreprise, si je savais qu'une autre voie pût m'éclaircir de ton sort et du mien.

Il n'en est point, mon cher Aza! Aussi ne trouvé-je plus de plaisir que dans cette nouvelle et singulière étude. Je voudrais vivre seule, afin de m'y livrer sans relâche; et la nécessité que l'on m'impose d'être toujours dans la chambre de Madame, me devient un supplice.

Dans les commencemens, en excitant la curiosité des autres, j'amusais la mienne; mais, quand on ne peut faire usage que des yeux, ils sont bientôt satisfaits. Toutes les femmes se peignent le visage de la même couleur : elles ont toujours les mêmes manières, et je crois qu'elles disent toujours les mêmes choses. Les apparences sont plus variées dans les hommes. Quelques-uns ont l'air de penser; mais en général je

soupçonne cette nation de n'être point telle qu'elle paraît ; je pense que l'affectation est son caractère dominant.

Si les démonstrations de zèle et d'empressement, dont on décore ici les moindres devoirs de la société, étaient naturels, il faudrait, mon cher Aza, que ces peuples eussent dans le cœur plus de bonté, plus d'humanité, que les nôtres : cela se peut-il penser ?

S'ils avaient autant de sérénité dans l'âme que sur le visage, si le penchant à la joie, que je remarque dans toutes leurs actions, était sincère, choisiraient-ils pour leurs amusemens des spectacles tels que celui que l'on m'a fait voir ?

On m'a conduite dans un endroit, où l'on représente à-peu-près, comme dans ton palais, les actions des hommes qui ne sont plus (1) ; avec cette différence que si nous ne rappelons que la mémoire des plus sages et des plus vertueux, je crois qu'ici

(1) Les Incas faisaient représenter des espèces de comédies dont les sujets étaient tirés des meilleures actions de leurs prédécesseurs.

on ne célèbre que les insensés et les méchans. Ceux qui les représentent, crient et s'agitent comme des furieux; j'en ai vu un pousser sa rage jusqu'à se tuer lui-même. De belles femmes, qu'apparemment ils persécutent, pleurent sans cesse, et font des gestes de désespoir, qui n'ont pas besoin des paroles dont ils sont accompagnés, pour faire connaître l'excès de leur douleur.

Pourrait-on croire, mon cher Aza, qu'un peuple entier, dont les dehors sont si humains, se plaise à la représentation des malheurs ou des crimes qui ont autrefois avili ou accablé leurs semblables?

Mais peut-être a-t-on besoin ici de l'horreur du vice pour conduire à la vertu. Cette pensée me vient sans la chercher: si elle était juste, que je plaindrais cette nation! La nôtre, plus favorisée de la nature, chérit le bien par ses propres attraits; il ne nous faut que des modèles de vertu pour devenir vertueux, comme il ne faut que t'aimer pour devenir aimable.

LETTRE DIX-SEPTIÈME.

Parallèle que fait Zilia de nos différens spectacles.

Je ne sais plus que penser du génie de cette nation, mon cher Aza. Il parcourt les extrêmes avec tant de rapidité, qu'il faudrait être plus habile que je ne le suis pour asseoir un jugement sur son caractère.

On m'a fait voir un spectacle totalement opposé au premier. Celui-là cruel, effrayant, révolte la raison, et humilie l'humanité. Celui-ci amusant, agréable, imite la nature et fait honneur au bon sens. Il est composé d'un bien plus grand nombre d'hommes et de femmes que le premier. On y représente aussi quelques actions de la vie humaine; mais, soit que l'on exprime la peine ou le plaisir, la joie ou la tristesse, c'est toujours par des chants et des danses.

Il faut, mon cher Aza, que l'intelligence des sons soit universelle; car il ne m'a pas été plus difficile de m'affecter des différentes passions que l'on a représentées, que si elles eussent été exprimées dans notre langue, et cela me paraît bien naturel.

Le langage humain est sans doute de l'invention des hommes, puisqu'il diffère suivant les différentes nations. La nature plus puissante et plus attentive aux besoins et aux plaisirs de ses créatures, leur a donné des moyens généraux de les exprimer, qui sont fort bien imités par les chants que j'ai entendus.

S'il est vrai que des sons aigus expriment mieux le besoin de secours dans une crainte violente ou dans une douleur vive, que des paroles entendues dans une partie du monde, et qui n'ont aucune signification dans l'autre, il n'est pas moins certain que de tendres gémissemens frappent nos cœurs d'une compassion bien plus efficace que des mots dont l'arrangement bizarre fait souvent un effet contraire.

Les sons vifs et légers ne portent-ils pas inévitablement dans notre âme le plaisir gai, que le récit d'une histoire divertissante ou une plaisanterie adroite n'y fait jamais naître qu'imparfaitement.

Est-il dans aucune langue des expressions qui puissent communiquer le plaisir ingénu avec autant de succès que font les jeux naïfs des animaux ? Il semble que les danses veulent les imiter, du moins inspirent-elles à-peu-près le même sentiment.

Enfin, mon cher Aza, dans ce spectacle tout est conforme à la nature et à l'humanité ! Eh ! quel bien peut-on faire aux hommes, qui égale celui de leur inspirer de la joie ?

J'en resssentis moi-même et j'en emportais presque malgré moi, quand elle fut troublée par un accident qui arriva à Céline.

En sortant, nous nous étions un peu écartées de la foule, et nous nous soutenions l'une et l'autre, de crainte de tomber. Déterville était quelques pas devant nous avec sa belle-sœur qu'il conduisait, lors-

qu'un jeune sauvage d'une figure aimable aborda Céline, lui dit quelques mots fort bas, lui laissa un morceau de papier qu'à peine elle eut la force de recevoir, et s'éloigna.

Céline, qui s'était effrayée à son abord jusqu'à me faire partager le tremblement qui la saisit, tourna la tête languissamment vers lui, lorsqu'il nous quitta. Elle me parut si faible, que, la croyant attaquée d'un mal subit, j'allais appeler Déterville pour la secourir; mais elle m'arrêta et m'imposa silence en me mettant un de ses doigts sur la bouche; j'aimai mieux garder mon inquiétude, que de lui désobéir.

Le même soir, quand le frère et la sœur se furent rendus dans ma chambre, Céline montra au Cacique le papier qu'elle avait reçu; sur le peu que je devinai de leur entretien, j'aurais pensé qu'elle aimait le jeune homme qui le lui avait donné, s'il était possible que l'on s'effrayât de la présence de ce qu'on aime.

Je pourrais encore, mon cher Aza, te faire part de beaucoup d'autres remarques

que j'ai faites; mais, hélas! je vois la fin de mes cordons, j'en touche les derniers fils, j'en noue les derniers nœuds; ces nœuds, qui me semblaient être une chaîne de communication de mon cœur au tien, ne sont déjà plus que les tristes objets de mes regrets. L'illusion me quitte, l'affreuse vérité prend sa place, mes pensées errantes, égarées dans le vide immense de l'absence, s'anéantiront désormais avec la même rapidité que le temps. Cher Aza, il me semble que l'on nous sépare encore une fois, que l'on m'arrache de nouveau à ton amour. Je te perds, je te quitte, je ne te verrai plus. Aza! cher espoir de mon cœur, que nous allons être éloignés l'un de l'autre! . . . .

LETTRE DIX-HUITIÈME.

Zilia détrompée et éclairée sur son malheur par les connaissances qu'elle acquiert.

Combien de temps effacé de ma vie, mon cher Aza ! le soleil a fait la moitié de son cours depuis la dernière fois que j'ai joui du bonheur artificiel que je me faisais, en croyant m'entretenir avec toi. Que cette double absence m'a paru longue ? Quel courage ne m'a-t-il pas fallu pour la supporter ? Je ne vivais que dans l'avenir ; le présent ne me paraissait plus digne d'être compté. Toutes mes pensées n'étaient que des desirs, toutes mes réflexions que des projets, tous mes sentimens que des espérances.

A peine puis-je encore former ces figures, que je me hâte d'en faire les interprètes de ma tendresse. Je me sens ranimer par

cette tendre occupation. Rendue à moi-même, je crois recommencer à vivre. Aza, que tu m'es cher! que j'ai de joie à te le dire, à le peindre, à donner à ce sentiment toutes les sortes d'existence qu'il peut avoir! Je voudrais le tracer sur le plus dur métal, sur les murs de ma chambre, sur mes habits, sur tout ce qui m'environne, et l'exprimer dans toutes les langues.

Hélas! que la connaissance de celle dont je me sers à présent m'a été funeste! que l'espérance qui m'a portée à m'en instruire était trompeuse! A mesure que j'en ai acquis l'intelligence, un nouvel Univers s'est offert à mes yeux; les objets ont pris une autre forme; chaque éclaircissement m'a découvert un nouveau malheur.

Mon esprit, mon cœur, mes yeux, tout m'a séduit; le soleil même m'a trompée. Il éclaire le monde entier dont ton empire n'occupe qu'une portion, ainsi que bien d'autres royaumes qui le composent. Ne crois pas, mon cher Aza, que l'on m'ait

abusée sur ces faits incroyables : on ne me les a que trop prouvés.

Loin d'être parmi des peuples soumis à ton obéissance, je suis sous une domination non-seulement étrangère, mais si éloignée de ton empire, que notre nation y serait encore ignorée, si la cupidité des Espagnols ne leur avait fait surmonter des dangers affreux pour pénétrer jusqu'à nous.

L'amour ne fera-t-il pas ce que la soif des richesses a pu faire? Si tu m'aimes, si tu me desires, si tu penses encore à la malheureuse Zilia, je dois tout attendre de ta tendresse ou de ta générosité. Que l'on m'enseigne les chemins qui peuvent me conduire jusqu'à toi; les périls à surmonter, les fatigues à supporter seront des plaisirs pour mon cœur.

LETTRE DIX-NEUVIÈME.

Zilia dans un couvent avec Céline, sœur de Déterville. Elle est la confidente des amours de Céline.

Je suis encore si peu habile dans l'art d'écrire, mon cher Aza, qu'il me faut un temps infini pour former très-peu de lignes. Il arrive souvent qu'après avoir beaucoup écrit, je ne puis deviner moi-même ce que j'ai cru exprimer. Cet embarras brouille mes idées, me fait oublier ce que j'avais rappelé avec peine à mon souvenir; je recommence, je ne fais pas mieux, et cependant je continue.

J'y trouverais plus de facilité si je n'avais à te peindre que les expressions de ma tendresse; la vivacité de mes sentimens aplanirait toutes les difficultés. Mais je voudrais aussi te rendre compte de tout ce qui s'est passé pendant l'intervalle de mon silence.

Je voudrais que tu n'ignorasses aucune de mes actions; néanmoins elles sont depuis long-temps si peu intéressantes, et si uniformes, qu'il me serait impossible de les distinguer les unes des autres.

Le principal événement de ma vie a été le départ de Déterville.

Depuis un espace de temps que l'on nomme six mois, il est allé faire la guerre pour les intérêts de son souverain. Lorsqu'il partit, j'ignorais encore l'usage de sa langue; cependant, à la vive douleur qu'il fit paraître en se séparant de sa sœur et de moi, je compris que nous le perdions pour long-temps.

J'en versai bien des larmes; mille craintes remplirent mon cœur; les bontés de Céline ne purent les effacer. Je perdais en lui la plus solide espérance de te revoir. A qui aurais-je pu avoir recours s'il m'était arrivé de nouveaux malheurs? Je n'étais entendue de personne.

Je ne tardai pas à ressentir les effets de cette absence. Madame, dont je n'avais que trop deviné le dédain, et qui ne m'avait tant retenue dans sa chambre que par je ne

sais quelle vanité qu'elle tirait, dit-on, de ma naissance et du pouvoir qu'elle a sur moi, me fit enfermer avec Céline dans une maison de vierges, où nous sommes encore.

Cette retraite ne me déplairait pas, si, au moment où je suis en état de tout entendre, elle ne me privait des instructions dont j'ai besoin sur le dessein que je forme d'aller te rejoindre. Les vierges qui l'habitent sont d'une ignorance si profonde, qu'elles ne peuvent satisfaire à mes moindres curiosités.

Le culte qu'elles rendent à la Divinité du pays exige qu'elles renoncent à tous ses bienfaits, aux connaissances de l'esprit, aux sentimens du cœur, et je crois même à la raison; du moins leurs discours le font-ils penser.

Enfermées, comme les nôtres, elles ont un avantage que l'on n'a pas dans les temples du Soleil. Ici, les murs ouverts en quelques endroits, et seulement fermés par des morceaux de fer croisés, assez près l'un de l'autre pour empêcher de sortir, laissent la liberté de voir et d'entretenir les

gens du dehors ; c'est ce qu'on appelle des parloirs.

C'est à la faveur de cette commodité, que je continue à prendre des leçons d'écriture. Je ne parle qu'au maître qui me les donne ; son ignorance à tous autres égards qu'à celui de son art ne peut me tirer de la mienne. Céline ne me paraît pas mieux instruite ; je remarque dans les réponses qu'elle fait à mes questions, un certain embarras qui ne peut partir que d'une dissimulation maladroite ou d'une ignorance honteuse. Quoi qu'il en soit, son entretien est toujours borné aux intérêts de son cœur et à ceux de sa famille.

Le jeune Français qui lui parla un jour en sortant du spectacle où l'on chante, est son amant, comme j'avais cru le deviner. Mais madame Déterville, qui ne veut pas les unir, lui défend de le voir, et, pour l'en empêcher plus sûrement, elle ne veut pas même qu'elle parle à qui que ce soit.

Ce n'est pas que son choix soit indigne d'elle ; c'est que cette mère glorieuse et dénaturée profite d'un usage barbare, établi

parmi les grands seigneurs du pays, pour obliger Céline à prendre l'habit de vierge, afin de rendre son fils aîné plus riche. Par le même motif, elle a déjà obligé Déterville à choisir un certain ordre, dont il ne pourra plus sortir, dès qu'il aura prononcé des paroles que l'on appelle vœux.

Céline résiste de tout son pouvoir au sacrifice que l'on exige d'elle; son courage est soutenu par des lettres de son amant, que je reçois de mon maître à écrire, et que je lui rends. Cependant son chagrin apporte tant d'altération dans son caractère, que, loin d'avoir pour moi les mêmes bontés qu'elle avait avant que je parlasse sa langue, elle répand sur notre commerce une amertume qui aigrit mes peines.

Confidente perpétuelle des siennes, je l'écoute sans ennui, je la plains sans effort, je la console avec amitié; et si ma tendresse, réveillée par la peinture de la sienne, me fait chercher à soulager l'oppression de mon cœur, en prononçant seulement ton nom, l'impatience et le mépris se peignent sur son visage; elle me conteste ton esprit, tes vertus, et jusqu'à ton amour.

Ma China même (je ne lui sais point d'autre nom; celui-là a paru plaisant, on le lui a laissé), ma China, qui semblait m'aimer, qui m'obéit en toutes autres occasions, se donne la hardiesse de m'exhorter à ne plus penser à toi, ou, si je lui impose silence, elle sort. Céline arrive; il faut renfermer mon chagrin. Cette contrainte tyrannique met le comble a mes maux. Il ne me reste que la seule et pénible satisfaction de couvrir ce papier des expressions de ma tendresse, puisqu'il est le seul témoin docile des sentimens de mon cœur.

Hélas! je prends peut-être des peines inutiles; peut-être ne sauras-tu jamais que je n'ai vécu que pour toi. Cette horrible pensée affaiblit mon courage, sans rompre le dessein que j'ai de continuer à t'écrire. Je conserve mon illusion pour te conserver ma vie; j'écarte la raison barbare qui voudrait m'éclairer. Si je n'espérais te revoir, je périrais, mon cher Aza, j'en suis certaine. Sans toi la vie m'est un supplice.

LETTRE VINGTIÈME.

Peinture que fait Zilia de nos usages, d'après ses lectures.

Jusqu'ici, mon cher Aza, toute occupée des peines de mon cœur, je ne t'ai point parlé de celles de mon esprit; cependant elles ne sont guère moins cruelles. J'en éprouve une d'un genre inconnu parmi nous, causée par les usages généraux de cette nation, si différens des nôtres, qu'à moins de t'en donner quelques idées, tu ne pourrais compatir à mon inquiétude.

Le gouvernement de cet empire, entièrement opposé à celui du tien, ne peut manquer d'être défectueux; au lieu que le Capa-Inca est obligé de pourvoir à la subsistance de ses peuples; en Europe les souverains ne tirent la leur que des travaux de leurs sujets : aussi les crimes et les malheurs viennent-ils presque tous des besoins mal satisfaits.

Le malheur des nobles en général naît des difficultés qu'ils trouvent à concilier leur magnificence apparente avec leur misère réelle.

Le commun des hommes ne soutient son état que par ce qu'on appelle commerce, ou industrie; la mauvaise foi est le moindre des crimes qui en résultent.

Une partie du peuple est obligée, pour vivre, de s'en rapporter à l'humanité des autres : les effets en sont si bornés, qu'à peine ces malheureux ont-ils suffisamment de quoi s'empêcher de mourir.

Sans avoir de l'or, il est impossible d'acquérir une portion de cette terre que la nature a donnée à tous les hommes. Sans posséder ce qu'on appelle du bien, il est impossible d'avoir de l'or, et, par une inconséquence qui blesse les lumières naturelles et qui impatiente la raison, cette nation orgueilleuse, suivant les lois d'un faux honneur qu'elle a inventé, attache de la honte à recevoir de tout autre que du souverain ce qui est nécessaire au soutien de sa vie et de son état. Ce souverain répand ses libéralités sur un si petit nombre de ses su-

jets, en comparaison de la quantité des malheureux, qu'il y aurait autant de folie à prétendre à y avoir part, que d'ignominie à se délivrer par la mort de l'impossibilité de vivre sans honte.

La connaissance de ces tristes vérités n'excita d'abord dans mon cœur que de la pitié pour les misérables, et de l'indignation contre les lois. Mais, hélas! que la manière méprisante dont j'entendis parler de ceux qui ne sont pas riches, me fit faire de cruelles réflexions sur moi-même! Je n'ai ni or, ni terres, ni industrie; je fais nécessairement partie des citoyens de cette ville. O ciel! dans quelle classe dois-je me ranger?

Quoique tout sentiment de honte qui ne vient pas d'une faute commise me soit étranger, quoique je sente combien il est insensé d'en recevoir par des causes indépendantes de mon pouvoir ou de ma volonté, je ne puis me défendre de souffrir de l'idée que les autres ont de moi. Cette peine me serait insupportable, si je n'espérais qu'un jour ta génorisité me mettra en état de récompenser ceux qui m'humilient mal-

gré moi par des bienfaits dont je me croyais honorée.

Ce n'est pas que Céline ne mette tout en œuvre pour calmer mes inquiétudes à cet égard ; mais ce que je vois, ce que j'apprends des gens de ce pays, me donne en général de la défiance de leurs paroles. Leurs vertus, mon cher Aza, n'ont pas plus de réalités que leurs richesses. Les meubles, que je croyais d'or, n'en ont que la superficie ; leur véritable substance est de bois : de même ce qu'ils appellent politesse, cache légèrement leurs défauts sous les dehors de la vertu ; mais, avec un peu d'attention, on en découvre aussi aisément l'artifice que celui de leurs fausses richesses.

Je dois une partie de ces connaissances à une sorte d'écriture que l'on appelle livres. Quoique je trouve encore beaucoup de difficultés à comprendre ce qu'ils contiennent, ils me sont fort utiles ; j'en tire des notions. Céline m'explique ce qu'elle en sait, et j'en compose des idées que je crois justes.

Quelques-uns de ces livres apprennent ce que les hommes ont fait, et d'autres, ce

qu'ils ont pensé. Je ne puis t'exprimer, mon cher Aza, l'excellence du plaisir que je trouverais à les lire, si je les entendais mieux, ni le désir extrême que j'ai de connaître quelques-uns des hommes divins qui les composent. Je comprends qu'ils sont à l'âme ce que le soleil est à la terre, et que je trouverais avec eux toutes les lumières, tous les secours dont j'ai besoin; mais je ne vois nul espoir d'avoir jamais cette satisfaction. Quoique Céline lise assez souvent, elle n'est pas assez instruite pour me satisfaire. A peine avait-elle pensé que les livres fussent faits par des hommes; elle en ignore les noms, et même s'ils vivent encore.

Je te porterai, mon cher Aza, tout ce que je pourrai amasser de ces merveilleux ouvrages; je te les expliquerai dans notre langue; je goûterai la suprême félicité de donner un plaisir nouveau à ce que j'aime. Hélas! le pourrais-je jamais?

LETTRE VINGT-UNIÈME.

On envoie un religieux à Zilia pour lui faire embrasser le christianisme. Il lui apprend la cause des évènemens qu'elle a subis, et s'efforce de la détourner du dessein qu'elle forme de retourner vers Aza.

Je ne manquerai plus de matière pour t'entretenir, mon cher Aza; on m'a fait parler à un Cusipata, que l'on nomme ici religieux : instruit de tout, il m'a promis de ne me rien laisser ignorer. Poli comme un grand seigneur, savant comme un Amauta, il sait aussi parfaitement les usages du monde que les dogmes de sa religion. Son entretien, plus utile qu'un livre, m'a donné une satisfaction que je n'avais pas goûtée depuis que mes malheurs m'ont séparée de toi.

Il venait pour m'instruire de la religion

de France, et m'exhorter à l'embrasser. De la façon dont il m'a parlé des vertus qu'elle prescrit, elles sont tirées de la loi naturelle, et en vérité aussi pures que les nôtres; mais je n'ai pas l'esprit assez subtil pour apercevoir le rapport que devraient avoir avec elle les mœurs et les usages de la nation : j'y trouve au contraire une inconséquence si remarquable, que ma raison refuse absolument de s'y prêter.

A l'égard de l'origine et des principes de cette religion, ils ne m'ont pas paru plus incroyables que l'histoire de Mancocapa et du marais Tisicaca (1). La morale en est si belle que j'aurais écouté le Cusipata avec plus de complaisance, s'il n'eût parlé avec mépris du culte sacré que nous rendons au Soleil. Toute partialité détruit la confiance. J'aurais pu appliquer à ses raisonnemens ce qu'il opposait aux miens : mais si les lois de l'humanité défendent de frapper son semblable, parce que c'est lui faire un mal, à plus forte raison ne doit-on pas blesser son âme par le mépris de ses opinions. Je

(1) Voyez l'Histoire des Incas.

me contenterai de lui expliquer mes sentimens sans contrarier les siens.

D'ailleurs un intérêt plus cher me pressait de changer le sujet de notre entretien ; je l'interrompis ; dès qu'il me fut possible, pour faire des questions sur l'éloignement de la ville de Paris à celle de Cuzco, et sur la possibilité d'en faire le trajet. Le Cusipata y satisfit avec bonté ; et, quoiqu'il me désignât la distance de ces deux villes d'une façon désespérante, quoiqu'il me fît regarder comme insurmontable la difficulté d'en faire le voyage, il me suffit de savoir que la chose était possible pour affermir mon courage, et me donner la confiance de communiquer mon dessein au bon religieux.

Il en parut étonné ; il s'efforça de me détourner d'une telle entreprise avec des mots si doux, qu'il m'attendrit moi-même sur les périls auxquels je m'exposerais : cependant ma résolution n'en fut point ébranlée. Je priai le Cusipata avec les plus vives instances de m'enseigner les moyens de retourner dans ma patrie. Il ne voulut entrer dans aucun détail : il me dit seulement que Déterville, par sa haute naissance et par

son mérite personnel, étant dans une grande considération, pourrait tout ce qu'il voudrait; et qu'ayant un oncle tout puissant à la cour d'Espagne, il pouvait plus aisément que personne me procurer des nouvelles de nos malheureuses contrées.

Pour achever de me déterminer à attendre son retour, qu'il m'assura être prochain, il ajouta qu'après les obligations que j'avais à ce généreux ami, je ne pouvais avec honneur disposer de moi sans son consentement. J'en tombai d'accord, et j'écoutai avec plaisir l'éloge qu'il me fit des rares qualités qui distinguent Déterville des personnes de son rang. Le poids de la reconnaissanee est bien léger, mon cher Aza, quand on ne le reçoit que des mains de la vertu.

Le savant homme m'apprit aussi comment le hasard avait conduit les Espagnols jusqu'à ton malheureux empire, et que la soif de l'or était la seule cause de leur cruauté. Il m'expliqua ensuite de quelle façon le droit de la guerre m'avait fait tomber entre les mains de Déterville par un combat

dont il était sorti victorieux, après avoir pris plusieurs vaisseaux aux Espagnols, entre lesquels était celui qui me portait.

Enfin, mon cher Aza, s'il a confirmé mes malheurs, il m'a du moins tirée de la cruelle obscurité où je vivais sur tant d'événemens funestes; et ce n'est pas un petit soulagement à mes peines. J'attends le reste du retour de Déterville; il est humain, noble, vertueux: je dois compter sur sa générosité. S'il me rend à toi, quel bienfait! quelle joie! quel bonheur!

LETTRE VINGT-DEUXIÈME.

Indignation de Zilia occasionnée par tout ce que lui dit le religieux des auteurs et de son amour pour Aza.

J'AVAIS compté, mon cher Aza, me faire un ami du savant Cusipata; mais une seconde visite qu'il m'a faite a détruit la bonne opinion que j'avais prise de lui dans la première.

Si d'abord il m'avait paru doux et sincère, cette fois je n'ai trouvé que de la rudesse et de la fausseté dans tout ce qu'il m'a dit.

L'esprit tranquille sur les intérêts de ma tendresse, je voulus satisfaire ma curiosité sur les hommes merveilleux qui font des livres. Je commençai par m'informer du rang qu'ils tiennent dans le monde, de la vénération que l'on a pour eux, enfin des honneurs ou des triomphes

qu'on leur décerne pour tant de bienfaits qu'ils répandent dans la société.

Je ne sais ce que le Cusipata trouva de plaisant dans mes questions ; mais il sourit à chacune, et n'y répondit que par des discours si peu mesurés, qu'il ne me fut pas difficile de voir qu'il me trompait.

En effet, si je l'en crois, ces hommes, sans contredit au-dessus des autres par la noblesse et l'utilité de leur travail, restent souvent sans récompense, et sont obligés, pour l'entretien de leur vie, de vendre leurs pensées, ainsi que le peuple vend, pour subsister, les plus vils productions de la terre. Cela peut-il être!

La tromperie, mon cher Aza, ne me déplaît guères moins sous le masque transparent de la plaisanterie, que sous le voile épais de la séduction : celle du religieux m'indigna, et je ne daignai pas y répondre.

Ne pouvant me satisfaire, je remis la conversation sur le projet de mon voyage ; mais, au lieu de m'en détourner avec la même douceur que la première fois, il

m'opposa des raisonnemens si forts et si convainquans, que je ne trouvai que ma tendresse pour toi qui pût les combattre : je ne balançai pas à lui en faire l'aveu.

D'abord il prit une mine gaie, et, paraissant douter de la vérité de mes paroles, il ne me répondit que par des railleries, qui, toutes insipides qu'elles étaient, ne laissèrent pas de m'offenser. Je m'efforçai de le convaincre de la vérité; mais, à mesure que les expressions de mon cœur en prouvaient les sentimens, son visage et ses paroles devinrent sévères : il osa me dire que mon amour pour toi était incompatible avec la vertu, qu'il fallait renoncer à l'une ou à l'autre, enfin que je ne pouvais t'aimer sans crime.

A ces paroles insensées, la plus vive colère s'empara de mon âme; j'oubliai la modération que je m'étais prescrite, je l'accablai de reproches, je lui appris ce que je pensais de la fausseté de ses paroles, je lui protestai mille fois de t'aimer toujours; et, sans attendre ses excuses, je le quittai, et je courus m'enfermer dans ma

chambre, où j'étais sûre qu'il ne pourrait me suivre.

O mon cher Aza, que la raison de ce pays est bizarre ! Elle convient en général que la première des vertus est de faire du bien, d'être fidèle à ses engagemens; elle défend en particulier de tenir ceux que le sentiment le plus pur a formés. Elle ordonne la reconnaissance, et semble prescrire l'ingratitude.

Je serais louable si je te rétablissais sur le trône de tes pères; je suis criminelle en te conservant un bien plus précieux que tous les empires du Monde. On m'approuverait si je récompensais tes bienfaits par les trésors du Pérou. Dépourvue de tout, dépendante de tout, je ne possède que ma tendresse; on veut que je te la ravisse : il faut être ingrate pour avoir de la vertu. Ah ! mon cher Aza, je les trahirais toutes si je cessais un moment de t'aimer. Fidèle à leurs loix, je le serai à mon amour; je ne vivrai que pour toi.

LETTRE VINGT-TROISIÈME.

Retour de Déterville de l'armée. Son entretien avec Zilia, qui lui témoigne la reconnaissance la plus vive, mais en conservant toujours tout son amour pour Aza. Douleur de Déterville. Générosité de son amour. Reproche de Céline à Zilia.

Je crois, mon cher Aza, qu'il n'y a que la joie de te voir qui pourrait l'emporter sur celle que m'a causée le retour de Déterville ; mais, comme il ne m'était plus permis d'en goûter sans mélange, elle a été bientôt suivie d'une tristesse qui dure encore.

Céline était hier matin dans ma chambre quand on vint mystérieusement l'appeler : il n'y avait pas long-temps qu'elle m'avait quittée, lorsqu'elle me fit dire de me rendre au parloir ; j'y courus : quelle

fut ma surprise d'y trouver son frère avec elle !

Je ne dissimulai point le plaisir que j'eus de le voir ; je lui dois de l'estime et de l'amitié : ces sentimens sont presque des vertus ; je les exprimai avec autant de vérité que je les sentais.

Je voyais mon libérateur, le seul appui de mes espérances : j'allais parler sans contrainte de toi, de ma tendresse, de mes desseins ; ma joie allait jusqu'au transport.

Je ne parlais pas encore français lorsque Déterville partit ; combien de choses n'avais-je pas à lui apprendre, combien d'éclaircissement à lui demander, combien de reconnaissance à lui témoigner ? Je voulais tout dire à la fois, je disais mal, et cependant je parlais beaucoup.

Je m'aperçus pendant ce temps-là que la tristesse qu'en entrant j'avais remarquée sur le visage de Déterville, se dissipait et faisait place à la joie : je m'applaudissais ; elle m'animait à l'exciter encore. Hélas ! devais-je craindre d'en donner trop à un ami à qui je dois tout, et de qui j'attends

tout ! Cependant ma sincérité le jeta dans une erreur qui me coûte à présent bien des larmes.

Céline était sortie en même temps que j'étais entrée ; peut-être sa présence aurait-elle épargné une explication si cruelle.

Déterville, attentif à mes paroles, paraissait se plaire à les entendre, sans songer à m'interrompre. Je ne sais quel trouble me saisit, lorsque je voulus lui demander des instructions sur mon voyage, et lui en expliquer le motif ; mais les expressions me manquèrent, je les cherchais : il profita d'un moment de silence, et, mettant un genou en terre devant la grille à laquelle ses deux mains étaient attachées, il me dit d'une voix émue : A quel sentiment, divine Zilia, dois-je attribuer le plaisir que je vois aussi naïvement exprimé dans vos beaux yeux que dans vos discours ? Suis-je le plus heureux des hommes au moment même où ma sœur vient de me faire entendre que j'étais le plus à plaindre ? Je ne sais, lui répondis-je, quel chagrin Céline a pu vous donner ; mais je suis bien assurée que vous n'en rece-

vrez jamais de ma part. Cependant, répliqua-t-il, elle m'a dit que je ne devais pas espérer d'être aimé de vous. Moi! m'écriai-je, en l'interrompant, moi, je ne vous aime point! Ah! Déterville, comment votre sœur peut-elle me noircir d'un tel crime? L'ingratitude me fait horreur: je me haïrais moi-même, si je croyais pouvoir cesser de vous aimer.

Pendant que je prononçais ce peu de mots, il semblait, à l'avidité de ses regards, qu'il voulait lire dans mon âme.

Vous m'aimez, Zilia, me dit-il, vous m'aimez, et vous me le dites! je donnerais ma vie pour entendre ce charmant aveu; je ne puis le croire lors même que je l'entends. Zilia, ma chère Zilia, est-il bien vrai que vous m'aimez? Ne vous trompez-vous pas vous-même! Votre ton, vos yeux, mon cœur, tout me séduit; peut-être n'est-ce que pour me replonger plus cruellement dans le désespoir d'où je sors.

Vous m'étonnez, repris-je; d'où naît votre défiance? Depuis que je vous connais, si je n'ai pu me faire entendre par

des paroles, toutes mes actions n'ont-elles pas dû vous prouver que je vous aime? Non, répliqua-t-il, je ne puis encore me flatter : vous ne parlez pas assez bien le français pour détruire mes justes craintes; vous ne cherchez point à me tromper, je le sais : mais expliquez-moi quel sens vous attachez à ces mots adorables, « je vous « aime. » Que mon sort soit décidé; que je meure à vos pieds, de douleur ou de plaisir.

Ces mots, lui dis-je un peu intimidée par la vivacité avec laquelle il prononça ces dernières paroles, ces mots doivent, je crois, vous faire entendre que vous m'êtes cher, que votre sort m'intéresse, que l'amitié et la reconnaissance m'attachent à vous; ces sentimens plaisent à mon cœur, et doivent satisfaire le vôtre.

Ah! Zilia, me répondit-il, que vos termes s'affaiblissent, que votre ton se refroidit! Céline m'aurait-elle dit la vérité? N'est-ce point pour Aza que vous sentez tout ce que vous dites? Non, lui dis-je, le sentiment que j'ai pour Aza est tout différent de ceux que j'ai pour vous; c'est ce

que vous appelez l'amour.......... Quelle peine cela peut-il vous faire, ajoutai-je, en le voyant pâlir, abandonner la grille, et jeter au ciel des regards remplis de douleur? J'ai de l'amour pour Aza, parce qu'il en a pour moi, et que nous devions être unis. Il n'y a là-dedans nul rapport avec vous. Les mêmes, s'écria-t-il, que vous trouvez entre vous et lui, puisque j'ai mille fois plus d'amour qu'il n'en ressentit jamais.

Comment se pourrait-il, repris-je? Vous n'êtes point de ma nation; loin que vous m'ayez choisie pour votre épouse, le hasard seul nous a joints, et ce n'est même que d'aujourd'hui que nous pouvons librement nous communiquer nos idées. Par quelle raison auriez-vous pour moi les sentimens dont vous parlez?

En faut-il d'autres que vos charmes et mon caractère, me répliqua-t-il, pour m'attacher à vous jusqu'à la mort? Né tendre, paresseux, ennemi de l'artifice, les peines qu'il aurait fallu me donner pour pénétrer le cœur des femmes, et la crainte de n'y pas trouver la franchise que j'y désirais, ne m'ont laissé pour elles qu'un

goût vague ou passager; j'ai vécu sans passion jusqu'au moment où je vous ai vue: votre beauté me frappa, mais son impression aurait peut-être été aussi légère que celle de beaucoup d'autres, si la douceur et la naïveté de votre caractère ne m'avaient présenté l'objet que mon imagination m'avait si souvent composé. Vous savez, Zilia, si je l'ai respecté cet objet de mon adoration : que ne m'en a-t-il pas coûté pour résister aux occasions séduisantes que m'offrait la familiarité d'une longue navigation! Combien de fois votre innocence vous aurait-elle livrée à mes transports, si je les eusse écoutés! Mais, loin de vous offenser, j'ai poussé la discrétion jusqu'au silence; j'ai même exigé de ma sœur qu'elle ne vous parlerait pas de mon amour; je n'ai rien voulu devoir qu'à vous-même. Ah, Zilia! si vous n'êtes point touchée d'un respect si tendre, je vous fuirai; mais, je le sens, ma mort sera le prix du sacrifice.

Votre mort! m'écriai-je, pénétrée de la douleur sincère dont je le voyais accablé : hélas, quel sacrifice! Je ne sais si celui de ma vie ne me serait pas moins affreux.

Eh! bien, Zilia, me dit-il, si ma vie vous est chère, ordonnez donc que je vive. Que faut-il faire, lui dis-je? M'aimer, répondit-il, comme vous aimiez Aza. Je l'aime toujours de même, lui répliquai-je, et je l'aimerai jusqu'à la mort: je ne sais, ajoutai-je, si vos lois vous permettent d'aimer deux objets de la même manière: mais nos usages et mon cœur me le défendent. Contentez-vous des sentimens que je vous promets; je ne puis en avoir d'autres: la vérité m'est chère, je vous la dis sans détour.

De quel sang-froid vous m'assassinez, s'écria-t-il! Ah! Zilia, que je vous aime, puisque j'adore jusqu'à votre cruelle franchise! Eh bien! continua-t-il après avoir gardé quelques momens le silence, mon amour surpassera votre cruauté. Votre bonheur m'est plus cher que le mien. Parlez-moi avec cette sincérité qui me déchire sans ménagement. Quelle est votre espérance sur l'amour que vous conservez pour Aza?

Hélas! lui dis-je, je n'en ai qu'en vous seul. Je lui expliquai ensuite comment

j'avais appris que la communication aux Indes n'était pas impossible; je lui dis que je m'étais flattée qu'il me procurerait les moyens d'y retourner, ou tout au moins qu'il aurait assez de bonté pour faire passer jusqu'à toi des nœuds qui t'instruiraient de mon sort, et pour m'en faire avoir les réponses, afin qu'instruite de ta destinée, elle serve de règle à la mienne.

Je vais prendre, me dit-il avec un sang froid affecté, les mesures nécessaires pour découvrir le sort de votre amant : vous serez satisfaite à cet égard; cependant vous vous flatteriez en vain de revoir l'heureux Aza. Des obstacles invincibles vous séparent.

Ces mots, mon cher Aza, furent un coup mortel pour mon cœur : mes larmes coulèrent en abondance, elles m'empêchèrent long-temps de répondre à Déterville, qui de son côté gardait un morne silence. Eh bien! lui dis-je enfin, je ne le verrai plus, mais je n'en vivrai pas moins pour lui : si votre amitié est assez généreuse pour nous procurer quelque correspondance, cette satisfaction suffira pour me rendre la vie moins insupportable, et je mourrai

contente, pourvu que vous me promettiez de lui faire savoir que je suis morte en l'aimant. . .

Ah! c'en est trop, s'écria-t-il en se levant brusquement : oui, s'il est possible, je serai le seul malheureux. Vous connaîtrez ce cœur que vous dédaignez; vous verrez de quels efforts est capable un amour tel que le mien, et je vous forcerai au moins à me plaindre. En disant ces mots, il sortit et me laissa dans un état que je ne comprends pas encore; j'étais demeurée debout, les yeux attachés sur la porte par où Déterville venait de sortir, abîmée dans une confusion de pensées que je ne cherchais pas même à démêler : j'y serais restée longtemps si Céline ne fût entrée dans le parloir.

Elle me demanda vivement pourquoi Déterville était sorti sitôt. Je ne lui cachai pas ce qui s'était passé entre nous. D'abord elle s'affligea de ce qu'elle appelait le malheur de son frère. Ensuite, tournant sa douleur en colère, elle m'accabla des plus durs reproches, sans que j'osasse y opposer un seul mot. Qu'aurais-je pu lui dire? mon

trouble me laissait à peine la liberté de penser ; je sortis, elle ne me suivit point. Retirée dans ma chambre, j'y suis restée un jour sans oser paraître, sans avoir eu de nouvelles de personne, et dans un désordre d'esprit qui ne me permettait pas même de t'écrire.

La colère de Céline, le désespoir de son frère, ses dernières paroles, auxquelles je voudrais et je n'ose donner un sens favorable, livrèrent mon âme tour-à-tour aux plus cruelles inquiétudes.

J'ai cru enfin que le seul moyen de les adoucir était de te les peindre, de t'en faire part, de chercher dans ta tendresse les conseils dont j'ai besoin ; cette erreur m'a soutenue pendant que j'écrivais ; mais qu'elle a peu duré! Ma lettre est finie, et les caractères n'en sont tracés que pour moi.

Tu ignores ce que je souffre ; tu ne sais pas même si j'existe, si je t'aime. Aza, mon cher Aza, ne le sauras-tu jamais ?

LETTRE VINGT-QUATRIÈME.

Maladie de Zilia. Refroidissement de Céline à son égard. Mort de la mère de Déterville. Remords de Zilia, et à quelle occasion.

Je pourrais encore appeler une absence le temps qui s'est écoulé, mon cher Aza, depuis la dernière fois que je t'ai écrit.

Quelques jours après l'entretien que j'eus avec Déterville, je tombai dans une maladie que l'on nomme la fièvre. Si, comme je le crois, elle a été causée par les passions douloureuses qui m'agitèrent alors, je ne doute pas qu'elle n'ait été prolongée par les tristes réflexions dont je suis occupée, et par le regret d'avoir perdu l'amitié de Céline.

Quoiqu'elle ait paru s'intéresser à ma maladie, qu'elle m'ait rendu tous les soins qui dépendaient d'elle, c'était d'un air si

froid, elle a eu si peu de ménagement pour mon âme, que je ne puis douter de l'altération de ses sentimens. L'extrême amitié qu'elle a pour son frère l'indispose contre moi; elle me reproche sans cesse de le rendre malheureux; la honte de paraître ingrate m'intimide, les bontés affectées de Céline me gênent, mon embarras la contraint, la douceur et l'agrément sont bannis de notre commerce.

Malgré tant de contrariétés et de peine de la part du frère et de la sœur, je ne suis pas insensible aux évènemens qui changent leurs destinées.

La mère de Déterville est morte. Cette mère dénaturée n'a point démenti son caractère, elle a donné tout son bien à son fils aîné. On espère que les gens de loi empêcheront l'effet de cette injustice. Déterville, désintéressé par lui-même, se donne des peines infinies pour tirer Céline de l'oppression. Il semble que son malheur redouble son amitié pour elle; outre qu'il vient la voir tous les jours, il lui écrit soir et matin. Ses lettres sont remplies de plaintes si tendres contre moi, d'inquié-

tudes si vives sur ma santé, que, quoique Céline affecte, en me les lisant, de ne vouloir que m'instruire du progrès de leurs affaires, je démêle aisément son véritable motif.

Je ne doute pas que Déterville ne les écrive, afin qu'elles me soient lues; néanmoins je suis persuadée qu'il s'en abstiendrait s'il était instruit des reproches dont cette lecture est suivie. Ils font leur impression sur mon cœur. La tristesse me consume.

Jusqu'ici, au milieu des orages, je jouissais de la faible satisfaction de vivre en paix avec moi-même : aucune tache ne souillait la pureté de mon âme, aucun remords ne la troublait; à présent je ne puis penser, sans une sorte de mépris pour moi-même; que je rends malheureuses deux personnes auxquelles je dois la vie; que je trouble le repos dont elles jouiraient sans moi; que je leur fais tout le mal qui est en mon pouvoir; et cependant je ne puis, ni ne veux cesser d'être criminelle. Ma tendresse pour toi triomphe de mes remords. Aza, que je t'aime!

LETTRE VINGT-CINQUIÈME.

Déterville instruit Zilia sur le sort d'Aza, qu'elle veut aller trouver en Espagne. Déterville, au désespoir, consent à ses désirs.

Que la prudence est quelquefois nuisible, mon cher Aza! J'ai résisté long-temps aux pressantes instances que Déterville m'a fait faire de lui accorder un moment d'entretien. Hélas! je fuyais mon bonheur. Enfin, moins par complaisance que par lassitude de disputer avec Céline, je me suis laissée conduire au parloir. A la vue du changement affreux qui rend Déterville presque méconnaissable, je suis restée interdite; je me repentais déjà de ma démarche; j'attendais, en tremblant, les reproches qu'il me paraissait en droit de me faire. Pouvais-je deviner qu'il allait combler mon âme de plaisir?

Pardonnez-moi, Zilia, m'a-t-il dit, la violence que je vous fais; je ne vous aurais pas obligée à me voir, si je ne vous apportais autant de joie que vous me causez de douleur. Est-ce trop exiger, qu'un moment de votre vue, pour récompense du cruel sacrifice que je vous fais? et, sans me donner le temps de répondre : Voici, continua-t-il, une lettre de ce parent dont on vous a parlé. En vous apprenant le sort d'Aza, elle vous prouvera, mieux que tous mes sermens, quel est l'excès de mon amour; et tout de suite il me fit la lecture de cette lettre. Ah! mon cher Aza, ai-je pu l'entendre sans mourir de joie? Elle m'apprend que tes jours sont conservés, que tu es libre, que tu vis sans péril à la cour d'Espagne. Quel bonheur inespéré!

Cette admirable lettre est écrite par un homme qui te connaît, qui te voit, qui te parle; peut-être tes regards ont-ils été attachés un moment sur ce précieux papier. Je ne pouvais en arracher les mieus ; je n'ai retenu qu'à peine des cris de joie prêts à m'échapper; les larmes de l'amour inondaient mon visage.

.. Si j'avais suivi les mouvemens de mon cœur, cent fois j'aurais interrompu Déterville pour lui dire tout ce que la reconnaissance m'inspirait; mais je n'oubliais point que mon bonheur devait augmenter ses peines; je lui cachai mes transports, il ne vit que mes larmes.

Eh! bien, Zilia, me dit-il, après avoir cessé de lire, j'ai tenu ma parole : vous êtes instruite du sort d'Aza; si ce n'est point assez, que faut-il faire de plus? Ordonnez sans contrainte; il n'est rien que vous ne soyez en droit d'exiger de mon amour, pourvu qu'il contribue à votre bonheur.

Quoique je dusse m'attendre à cet excès de bonté, elle me surprit et me toucha.

Je fus quelques momens embarrassée de ma réponse; je craignais d'irriter la douleur d'un homme si généreux. Je cherchais des termes qui exprimassent la vérité de mon cœur, sans offenser la sensibilité du sien; je ne les trouvais pas : il fallait parler.

Mon bonheur, lui dis-je, ne sera jamais sans mélange, puisque je ne puis concilier les devoirs de l'amour avec ceux de l'ami-

tié ; je voudrais regagner la vôtre et celle de Céline ; je voudrais ne vous point quitter, admirer sans cesse vos vertus, payer tous les jours de ma vie le tribut de reconnaissance que je dois à vos bontés. Je sens qu'en m'éloignant de deux personnes si chères, j'emporterai des regrets éternels. Mais...... Quoi ! Zilia, s'écria-t-il, vous voulez nous quitter ! Ah ! je n'étais point préparé à cette funeste résolution ; je manque de courage pour la soutenir. J'en avais assez pour vous voir ici dans les bras de mon rival. L'effort de ma raison, la délicatesse de mon amour m'avaient affermi contre ce coup mortel ; je l'aurais préparé moi-même, mais je ne puis me séparer de vous ; je ne puis renoncer à vous voir. Non, vous ne partirez point, continua-t-il avec emportement, n'y comptez pas, vous abusez de ma tendresse, vous déchirez sans pitié un cœur perdu d'amour. Zilia, cruelle Zilia, voyez mon désespoir, c'est votre ouvrage. Hélas ! de quel prix payez-vous l'amour le plus pur !

C'est vous, lui dis-je, effrayée de sa résolution, c'est vous que je devrais accuser.

Vous flétrissez mon âme en la forçant d'être ingrate ; vous désolez mon cœur par une sensibilité infructueuse. Au nom de l'amitié, ne ternissez pas une générosité sans exemple par un désespoir qui ferait l'amertume de ma vie sans vous rendre heureux. Ne condamnez point en moi le même sentiment que vous ne pouvez surmonter ; ne me forcez pas à me plaindre de vous ; laissez-moi chérir votre nom, le porter au bout du monde, et le faire révérer à des peuples adorateurs de la vertu.

Je ne sais comment je prononçai ces paroles : mais Déterville, fixant ses yeux sur moi, semblait ne me point regarder ; renfermé en lui-même, il demeura long temps dans une profonde méditation ; de mon côté, je n'osais l'interrompre : nous observions un égal silence, quand il reprit la parole et me dit avec une espèce de tranquillité : Oui, Zilia, je connais, je sens toute mon injustice ; mais renonce-t-on de sang-froid à la vue de tant de charmes ! Vous le voulez, vous serez obéie. Quel sacrifice, ô ciel ! Mes tristes jours s'écouleront, finiront sans vous voir. Au moins si

la mort.... N'en parlons plus, ajouta-t-il en s'interrompant; ma faiblesse me trahirait : donnez-moi deux jours pour m'assurer de moi-même, je reviendrai vous voir; il est nécessaire que nous prenions ensemble des mesures pour votre voyage. Adieu, Zilia. Puisse l'heureux Aza sentir tout son bonheur! En même temps il sortit.

Je te l'avoue, mon cher Aza, quoique Déterville me soit cher, quoique je fusse pénétrée de sa douleur, j'avais trop d'impatience de jouir en paix de ma félicité, pour n'être pas bien-aise qu'il se retirât.

Qu'il est doux, après tant de peines, de s'abandonner à la joie! Je passai le reste de la journée dans les plus tendres ravissemens. Je ne t'écrivis point; une lettre était trop peu pour mon cœur, elle m'aurait rappelé ton absence. Je te voyais, je te parlais, cher Aza! Que manquerait-il à mon bonheur, si tu avais joint à la précieuse lettre que j'ai reçue quelques gages de ta tendresse? Pourquoi ne l'as-tu pas fait? On t'a parlé de moi, tu es instruit de mon sort, et rien ne me parle de ton amour. Mais puis-je douter de ton cœur?

Le mien répond. Tu m'aimes, ta joie est égale à la mienne, tu brûles des mêmes feux, la même impatience te dévore; que la crainte s'éloigne de mon âme, que la joie y domine sans mélange. Cependant tu as embrassé la religion de ce peuple féroce. Quelle est-elle? Exige-t-elle que tu renonces à ma tendresse, comme celle de France voudrait que je renonçasse à la tienne? Non, tu l'aurais rejetée.

Quoi qu'il en soit, mon cœur est sous tes lois; soumise à tes lumières, j'adopterai aveuglément tout ce qui pourra nous rendre inséparables. Que puis-je craindre? Bientôt réunie à mon bien, à mon être, à mon tout, je ne penserai plus que par toi, je ne vivrai plus que pour t'aimer.

LETTRE VINGT-SIXIÈME.

Zilia, déterminée par les raisons de Déterville, se résoud à attendre Aza.

C'est ici, mon cher Aza, que je te reverrai; mon bonheur s'accroît chaque jour par ses propres circonstances. Je sors de l'entrevue que Déterville m'avait assignée; quelque plaisir que je me sois fait de surmonter les difficultés du voyage, de te prévenir, de courir au-devant de tes pas, je le sacrifie sans regret au bonheur de te voir plutôt.

Déterville m'a prouvé avec tant d'évidence que tu peux être ici en moins de temps qu'il ne m'en faudrait pour aller en Espagne, que, quoiqu'il m'ait généreusement laissé le choix, je n'ai pas balancé à t'attendre; le temps est trop cher pour le prodiguer sans nécessité.

Peut-être avant de me déterminer,

aurais-je examiné cet avantage avec plus de soin, si je n'eusse tiré des éclaircissemens sur mon voyage, qui m'ont décidée, en secret, sur le parti que je prends; et ce secret je ne puis le confier qu'à toi.

Je me suis souvenue que, pendant la longue route qui m'a conduite à Paris, Déterville donnait des pièces d'argent et quelquefois d'or dans tous les endroits où nous nous arrêtions. J'ai voulu savoir si c'était par obligation ou par simple libéralité. J'ai appris qu'en France, non-seulement on fait payer la nourriture aux voyageurs, mais encore le repos (1). Hélas! je n'ai pas la moindre partie de ce qui serait nécessaire pour contenter l'avidité de ce peuple intéressé; il faudrait le recevoir des mains de Déterville. Mais pourrais-je me résoudre à contracter volontairement un genre d'obligation, dont la honte va presque jusqu'à l'ignominie?

(1) Les Incas avaient établi sur les chemins de grandes maisons où l'on recevait les voyageurs sans aucuns frais.

Je ne le puis, mon cher Aza ; cette raison seule m'aurait déterminée à demeurer ici ; le plaisir de te voir plus promptement, n'a fait que confirmer ma résolution.

Déterville a écrit devant moi au ministre d'Espagne. Il le presse de te faire partir, avec une générosité qui me pénètre de reconnaissance et d'admiration.

Quels doux momens j'ai passés, pendant que Déterville écrivait ! Quel plaisir d'être occupée des arrangemens de ton voyage, de voir les apprêts de mon bonheur, de n'en plus douter !

Si d'abord il m'en a coûté pour renoncer au dessein que j'avais de te prévenir, je l'avoue, mon cher Aza, j'y trouve à présent mille sources de plaisir, que je n'y avais pas aperçues.

Plusieurs circonstances, qui ne me paraissaient d'aucune valeur pour avancer ou retarder mon départ, me deviennent intéressantes et agréables. Je suivais aveuglément le penchant de mon cœur, j'oubliais que j'allais te chercher au milieu de ces barbares Espagnols dont la seule idée me saisit d'horreur ; je trouve une satis-

faction infinie dans la certitude de ne les revoir jamais : la voix de l'amour éteignait celle de l'amitié. Je goûte sans remords la douceur de les réunir. D'un autre côté, Déterville m'a assuré qu'il nous était à jamais impossible de revoir la ville du Soleil. Après le séjour de notre patrie, en est-il un plus agréable que celui de la France ? Il te plaira, mon cher Aza : quoique la sincérité en soit bannie, on y trouve tant d'agrémens, qu'ils font oublier les dangers de la société.

Après ce que je t'ai dit de l'or, il n'est pas nécessaire de t'avertir d'en apporter : tu n'as que faire d'autre mérite ; la moindre partie de tes trésors suffit pour te faire admirer et confondre l'orgueil des magnifiques indigens de ce royaume ; tes vertus et tes sentimens ne seront estimés que de Déterville et de moi ; il m'a promis de te faire rendre mes nœuds et mes lettres ; il m'a assuré que tu trouverais des interprètes pour t'expliquer les dernières. On vient me demander le paquet, il faut que je te quittes : adieu, cher espoir de ma vie ; je continuerai à t'écrire : si je ne

puis te faire passer mes lettres, je te les garderai.

Comment supporterais-je la longueur de ton voyage, si je me privais du seul moyen que j'ai de m'entretenir de ma joie, de mes transports, de mon bonheur !

LETTRE VINGT-SEPTIÈME.

Toute l'amitié de Céline rendue à Zilia, et à quelle occasion. Noble fierté de Zilia, qui refuse les présens que Céline veut lui faire. On apporte à Zilia des coffres pleins des ornemens du Temple du Soleil. Billet de Déterville. Libéralité de Zilia.

DEPUIS que je sais mes lettres en chemin, mon cher Aza, je jouis d'une tranquillité que je ne connaissais plus. Je pense sans cesse au plaisir que tu auras à les recevoir, je vois tes transports, je les par-

tage; mon ame ne reçoit de toute part que des idées agréables, et, pour comble de joie, la paix est rétablie dans notre petite société.

Les juges ont rendu à Céline les biens dont sa mère l'avait privée. Elle voit son amant tous les jours; son mariage n'est retardé que par les apprêts qui y sont nécessaires. Au comble de ses vœux, elle ne pense plus à me quereller, et je lui en ai autant d'obligation que si je devais à son amitié les bontés qu'elle recommence à me témoigner. Quel qu'en soit le motif, nous sommes toujours redevables à ceux qui nous font éprouver un sentiment doux.

Ce matin elle m'en a fait sentir tout le prix, par une complaisance qui m'a fait passer d'un trouble fâcheux à une tranquillité agréable.

On lui a apporté une quantité prodigieuse d'étoffes, d'habits, de bijoux de toutes espèces; elle est accourue dans ma chambre, m'a emmenée dans la sienne; et, après m'avoir consultée sur les différentes

beautés de tant d'ajustemens, elle a fait elle-même un tas de ce qui avait le plus attiré mon attention, et d'un air empressé elle commandait déjà à nos Chinas de le porter chez moi, quand je m'y suis opposée de toutes mes forces. Mes instances n'ont d'abord servi qu'à la divertir; mais, voyant que son obstination augmentait avec mes refus, je n'ai pu dissimuler davantage mon ressentiment.

Pourquoi, lui ai-je dit les yeux baignés de larmes, pourquoi voulez-vous m'humilier plus que je ne le suis? Je vous dois la vie, et tout ce que j'ai; c'est plus qu'il n'en faut pour ne point oublier mes malheurs. Je sais que selon vos lois, quand les bienfaits ne sont d'aucune utilité à ceux qui les reçoivent, la honte en est effacée. Attendez donc que je n'en aie plus aucun besoin, pour exercer votre générosité. Ce n'est pas sans répugnance, ajoutai-je d'un ton plus modéré, que je me conforme à des sentimens si peu naturels. Nos usages sont plus humains; celui qui reçoit s'honore autant que celui qui

donné : vous m'avez appris à penser autrement ; n'était-ce donc que pour me faire des outrages ?

Cette aimable amie, plus touchée de mes larmes qu'irritée de mes reproches, m'a répondu d'un ton d'amitié : nous sommes bien éloignés mon frére et moi, ma chère Zilia, de vouloir blesser votre délicatesse ; il nous sièrait mal de faire les magnifiques avec vous, vous le connaîtrez dans peu ; je voulais seulement que vous partageassiez avec moi les présens d'un frère généreux ; c'était le plus sûr moyen de lui en marquer ma reconnaissance : l'usage, dans le cas où je suis, m'autorisait à vous les offrir ; mais, puisque vous en êtes offensée, je ne vous en parlerai plus. Vous me le promettez donc, lui ai-je dit ? Oui, m'a-t-elle répondu en souriant, mais permettez-moi d'en écrire un mot à Déterville.

Je l'ai laissé faire, et la gaieté s'est rétablie entre nous : nous avons recommencé à examiner ses parures plus en détail, jusqu'au temps où on l'a demandée au parloir : elle voulait m'y mener ;

mais, mon cher Aza, est-il pour moi quelques amusemens comparables à celui de t'écrire ? Loin d'en chercher d'autres, j'appréhende ceux que le mariage de Céline me prépare.

Elle prétend que je quitte la maison religieuse pour demeurer dans la sienne, quand elle sera mariée ; mais si j'en suis crue . . . .

Aza, mon cher Aza, par quelle agréable surprise ma lettre fut-elle hier interrompue ? Hélas ! je croyais avoir perdu pour jamais ces précieux monumens de notre ancienne splendeur ; je n'y comptais plus, je n'y pensais même pas. J'en suis environnée, je les vois, je les touche, et j'en crois à peine mes yeux et mes mains.

Au moment où je t'écrivais, je vis entrer Céline suivie de quatre hommes accablés sous le poids de gros coffres qu'ils portaient ; ils les posèrent à terre et se retirèrent. Je pensai que ce pouvait être de nouveaux dons de Déterville. Je murmurais déjà en secret, lorsque Céline me dit en me présentant des clefs : Ouvrez, Zilia, ouvrez sans vous effaroucher ; c'est de la

part d'Aza. Je le crus. A ton nom est-il rien qui puisse arrêter mon empressement? j'ouvris avec précipitation, et ma surprise confirma mon erreur, en reconnaissant tout ce qui s'offrit à ma vue pour des ornemens du temple du Soleil.

Un sentiment confus, mêlé de tristesse et de joie, de plaisir et de regrets, remplit tout mon cœur. Je me prosternai devant ces restes sacrés de notre culte et de nos autels; je les couvris de respectueux baisers, je les arrosai de mes larmes, je ne pouvais m'en arracher, j'avais oublié jusqu'à la présence de Céline; elle me tira de mon ivresse, en me donnant une lettre qu'elle me pria de lire.

Toujours remplie de mon erreur, je la crus de toi; mes transports redoublèrent; mais, quoique je la déchiffrasse avec peine, je connus bientôt qu'elle était de Déterville.

Il me sera plus aisé, mon cher Aza, de te la copier, que de t'en expliquer le sens.

BILLET DE DÉTERVILLE.

« Ces trésors sont à vous, belle Zilia,
« puisque je les ai trouvés sur le vaisseau
« qui vous portait. Quelques discussions
« arrivées entre les gens de l'équipage
« m'ont empêché jusqu'ici d'en disposer
« librement. Je voulais vous les présenter
« moi-même, mais les inquiétudes que
« vous avez témoignées ce matin à ma
« sœur, ne me laisse plus le choix du
« moment. Je ne saurais trop tôt dissiper
« vos craintes; je préférerai toute ma vie
« votre satisfaction à la mienne. »

Je l'avoue en rougissant, mon cher Aza, je sentis moins alors la générosité de Déterville, que le plaisir de lui donner des preuves de la mienne.

Je mis promptement à part un vase, que le hasard plus que la cupidité a fait tomber dans les mains des Espagnols. C'est le même, mon cœur l'a reconnu, que tes lèvres touchèrent le jour où tu voulus bien goûter du Aca (1) préparé de

(1) Boisson des Indiens.

ma main. Plus riche de ce trésor que de tous ceux qu'on me rendait, j'appelai les gens qui les avaient apportés : je voulais les leur faire reprendre pour les renvoyer à Déterville ; mais Céline s'opposa à mon dessein.

Que vous êtes injuste, Zilia, me dit-elle ! Quoi ! vous voulez faire accepter des richesses immenses à mon frère, vous que l'offre d'une bagatelle offense ! Rappelez votre équité, si vous voulez en inspirer aux autres.

Ces paroles me frappèrent. Je craignais qu'il n'y eût dans mon action plus d'orgueil et de vengeance que de générosité. Que les vices sont près des vertus ! j'avouai ma faute, j'en demandai pardon à Céline ; mais je souffrais trop de la contrainte qu'elle voulait m'imposer pour n'y pas chercher de l'adoucissement. Ne me punissez pas autant que je le mérite, lui dis-je d'un air timide ; ne dédaignez pas quelques modèles du travail de nos malheureuses contrées ; vous n'en avez aucun besoin, ma prière ne doit point vous offenser.

Tandis que je parlais, je remarquai que Céline regardait attentivement deux arbustes d'or chargés d'oiseaux et d'insectes d'un travail excellent; je me hâtai de les lui présenter avec une petite corbeille d'argent, que je remplis de coquillages, de poissons et de fleurs les mieux imitées : elle les accepta avec une bonté qui me ravit.

Je choisis ensuite plusieurs idoles des nations vaincues (1) par tes ancêtres, et une petite statue (2) qui représentait une vierge du Soleil; j'y joignis un tigre, un lion et d'autres animaux courageux; et je la priai de les envoyer à Déterville. Ecrivez-lui donc, me dit-elle, en souriant;

(1) Les Incas faisoient déposer dans le temple du Soleil les Idoles des peuples qu'ils soumettaient, après leur avoir fait accepter le culte du Soleil. Ils en avaient eux-mêmes, puisque l'Inca Huyana consulta l'Idole de Rimace. *Histoire des Incas, tom. 1, p. 350.*

(2) Les Incas ornaient leurs maisons de statues d'or de toute grandeur, et même de gigantesques.

sans une lettre de votre part, les présens seraient mal reçus.

J'étais trop satisfaite pour rien refuser; j'écrivis tout ce que me dicta ma reconnaissance, et, lorsque Céline fut sortie, je distribuai de petits présens à sa China, et à la mienne : j'en mis à part pour mon maître à écrire. Je goûtai enfin le délicieux plaisir de donner.

Ce n'a pas été sans choix, mon cher Aza; tout ce qui vient de toi, tout ce qui a des rapports intimes avec ton souvenir, n'est point sorti de mes mains.

La chaise d'or (1) que l'on conservait dans le temple pour le jour des visites du Capa-Inca, ton auguste père, placée d'un côté de ma chambre en forme de trône, me représente ta grandeur et la majesté de ton rang. La grande figure du Soleil, que je vis moi-même arracher du temple par les perfides Espagnols, suspendue au-dessus, excite ma vénération; je me prosterne devant elle, mon esprit l'adore, et

(1) Les Incas ne s'asseyaient que sur des sièges d'or massif.

mon cœur est tout à toi. Les deux palmiers que tu donnas au Soleil pour offrande et pour gage de la foi que tu m'avais jurée, placés aux deux côtés du trône, me rappellent sans cesse tes tendres sermens.

Des fleurs (1), des oiseaux répandus avec symétrie dans tous les coins de ma chambre, forment en raccourci l'image de ces magnifiques jardins, où je me suis si souvent entretenue de ton idée. Mes yeux satisfaits ne s'arrêtent nulle part sans me rappeler ton amour, ma joie, mon bonheur, enfin tout ce qui fera à jamais la vie de ma vie.

(1) On a déjà dit que les jardins du temple et ceux des maisons royales étaient remplis de toutes sortes d'imitation en or et en argent. Les Péruviens imitaient jusqu'à l'herbe appelée *mays*, dont ils faisaient des champs tout entiers.

LETTRE VINGT-HUITIÈME.

Zilia témoigne à Aza l'étonnement où l'a jetée le spectacle de nos jardins, jets d'eau, etc.

Je n'ai pu résister, mon cher Aza, aux instances de Céline; il a fallu la suivre, et nous sommes depuis deux jours à sa maison de campagne, où son mariage fut célébré en arrivant.

Avec quelle violence et quels regrets ne me suis-je pas arrachée à ma solitude! A peine ai-je eu le temps de jouir de la vue des ornemens précieux qui me la rendaient si chère, que j'ai été forcée de les abandonner; et pour combien de temps? Je l'ignore.

La joie et les plaisirs dont tout le monde paraît être enivré me rappellent avec plus de regrets les jours paisibles que je passais à t'écrire, ou du moins à penser à toi:

cependant je ne vis jamais des objets si nouveaux pour moi, si merveilleux et si propres à me distraire; et, avec l'usage passable que j'ai à présent de la langue du pays, je pourrais tirer des éclaircissemens aussi amusans qu'utiles, sur tout ce qui se passe sous mes yeux, si le bruit et le tumulte laissait à quelqu'un assez de sang-froid pour répondre à mes questions : mais jusqu'ici je n'ai trouvée personne qui en eût la complaisance; et je ne suis guères moins embarrassée que je ne l'étais en arrivant en France.

La parure des hommes et des femmes est si brillante, si chargée d'ornemens inutiles : les uns et les autres prononcent si rapidement ce qu'ils disent, que mon attention à les écouter m'empêche de les voir, et celle que j'emploie à les regarder m'empêche de les entendre. Je reste dans une espèce de stupidité qui fournirait sans doute beaucoup à leur plaisanterie, s'ils avaient le loisir de s'en apercevoir; mais ils sont si occupés d'eux-mêmes, que mon étonnement leur échappe. Il n'est que trop fondé, mon cher Aza; je vois ici des pro-

jets dont les ressorts sont impénétrables à mon imagination.

Je ne te parlerai pas de la beauté de cette maison, presque aussi grande qu'une ville; ornée comme un temple, et remplie d'un grand nombre de bagatelles agréables, dont je vois faire si peu d'usage que je ne puis me défendre de penser que les Français ont choisi le superflu pour l'objet de leur culte : on lui consacre les arts, qui sont ici tant au-dessus de la nature : ils semblent ne vouloir que l'imiter, ils la surpassent; et la manière dont ils font usage de ses productions paraît souvent supérieure à la sienne. Ils rassemblent dans les jardins, et presque dans un point de vue les beautés qu'elle distribue avec économie sur la surface de la terre, et les élémens soumis semblent n'apporter d'obstacles à leurs entreprises, que pour rendre leurs triomphes plus éclatans.

On voit la terre étonnée nourrir et élever dans son sein les plantes des climats les plus éloignés, sans besoin, sans nécessités apparentes, que celles d'obéir aux arts et d'orner l'idole du superflu. L'eau si

facile à diviser, qui semble n'avoir de consistance que par les vaisseaux qui la contiennent, et dont la direction naturelle est de suivre toutes sortes de pentes, se trouve forcée ici à s'élancer rapidement dans les airs, sans guide, sans soutien, par sa propre force, et sans autre utilité que le plaisir des yeux.

Le feu, mon cher Aza, le feu, ce terrible élément, je l'ai vu renonçant à son pouvoir destructeur, dirigé docilement par une puissance supérieure, prendre toutes les formes qu'on lui prescrit; tantôt dessinant un vaste tableau de lumière sur un ciel obscurci par l'absence du Soleil, et tantôt nous montrant cet astre divin descendu sur la terre avec ses feux, son activité, sa lumière éblouissante; enfin dans un éclat qui trompe les yeux et le jugement. Quel art, mon cher Aza! quels hommes! quel génie! J'oublie tout ce que j'ai entendu, tout ce que j'ai vu de leur petitesse; je retombe malgré moi dans mon ancienne admiration.

. . . .

LETTRE VINGT-NEUVIÈME.

Zilia moralise sur la vanité, la frivolité et la politesse des Français.

Ce n'est pas sans un véritable regret, mon cher Aza, que je passe de l'admiration du génie des Français au mépris de l'usage qu'ils en font. Je me plaisais de bonne foi à estimer cette nation charmante, mais je ne puis me refuser à l'évidence de ses défauts.

Le tumulte s'est enfin appaisé, j'ai pu faire des questions; on m'a répondu; il n'en faut pas davantage ici pour être instruite au-delà même de ce qu'on veut savoir. C'est avec une bonne foi et une légèreté hors de toute croyance, que les Français dévoilent les secrets de la perversité de leurs mœurs. Pour peu qu'on les interroge, il ne faut ni finesse, ni pénétration pour démêler que leur goût effréné

pour le superflu a corrompu leur raison, leur cœur et leur esprit; qu'il a établi des richesses chimériques sur les ruines du nécessaire; qu'il a substitué une politesse superficielle aux bonnes mœurs, et qu'il remplace le bon sens et la raison par le faux brillant de l'esprit.

La vanité dominante des Français est celle de paraître opulens. Le génie, les arts, et peut-être les sciences, tout se rapporte au faste; tout concourt à la ruine des fortunes, et comme si la fécondité de leur génie ne suffisait pas pour en multiplier les objets, je sais d'eux-mêmes qu'au mépris des biens solides et agréables que la France produit en abondance, ils tirent, à grands frais, de toutes les parties du Monde, les meubles fragiles et sans usage qui font l'ornement de leurs maisons; les parures éblouissantes dont ils sont couverts; jusqu'aux mets et aux liqueurs qui composent leurs repas.

Peut-être, mon cher Aza, ne trouverais-je rien de condamnable dans l'excès de ces superfluités, si les Français avaient des trésors pour y satisfaire, ou qu'ils n'em-

ployassent à contenter leur goût, que ce qui leur resterait après avoir établi leurs maisons sur une aisance honnête.

Nos lois, les plus sages qui aient été données aux hommes, permettent de certaines décorations dans chaque état qui caractérisent la naissance ou les richesses, et qu'à la rigueur on pourrait nommer du superflu; aussi n'est-ce que celui qui naît du dérèglement de l'imagination, celui qu'on ne peut soutenir sans manquer à l'humanité et à la justice, qui me paraît un crime; en un mot, c'est celui dont les Français sont idolâtres, et auquel ils sacrifient leur repos et leur honneur.

Il n'y a parmi eux qu'une classe de citoyens en état de porter le culte de l'idole à son plus haut degré de splendeur, sans manquer au devoir du nécessaire. Les grands ont voulu les imiter, mais ils ne sont que les martyrs de cette religion. Quelle peine! quel embarras! quel travail, pour soutenir leur dépense au-delà de leurs revenus! il y a peu de seigneurs qui ne mettent en usage plus d'industrie, de finesse et de supercherie pour se dis-

tinguer par de frivoles somptuosités, que leurs ancêtres n'ont employé de prudence, de valeur et de talens utiles à l'état pour illustrer leur propre nom. Et ne crois pas que je t'en impose, mon cher Aza, j'entends tous les jours avec indignation des jeunes gens se disputer entr'eux la gloire d'avoir mis le plus de subtilité et d'adresse dans les manœuvres qu'ils emploient pour tirer les superfluités dont ils se parent, des mains de ceux qui ne travaillent que pour ne pas manquer du nécessaire.

Quels mépris de tels hommes ne m'inspireraient-ils pas pour toute la nation, si je ne savais d'ailleurs que les Français pêchent plus communément faute d'avoir une idée juste des choses, que faute de droiture : leur légèreté exclut presque toujours le raisonnement. Parmi eux rien n'est grave, rien n'a de poids; peut-être aucun n'a jamais réfléchi sur les conséquences déshonorantes de sa conduite. Il faut paraître riche; c'est une mode, une habitude : on la suit; un inconvénient se présente; on le surmonte par une injustice; on ne croit que triompher d'une difficulté, mais l'illusion va plus loin.

Dans la plupart des maisons, l'indigence et le superflu ne sont séparés que par un appartement. L'un et l'autre partagent les occupations de la journée, mais d'une manière bien différente. Le matin, dans l'intérieur du cabinet, la voix de la pauvreté se fait entendre par la bouche d'un homme payé, pour trouver les moyens de les concilier avec la fausse opulence. Le chagrin et l'humeur préside à ces entretiens, qui finissent ordinairement par le sacrifice du nécessaire, que l'on immole au superflu. Le reste du jour, après avoir pris un autre habit, un autre appartement, et presque un autre être, ébloui de sa propre magnificence, on est gai, on se dit heureux : on va même jusqu'à se croire riche.

J'ai cependant remarqué que quelques-uns de ceux qui étalent leur faste avec le plus d'affectation n'osent pas toujours croire qu'ils en imposent. Alors ils se plaisantent eux-mêmes sur leur propre indigence ; ils insultent gaiement à la mémoire de leurs ancêtres, dont la sage économie se contentait de vêtemens commodes, de parures et d'ameublemens proportionnés à

leurs revenus plus qu'à leur naissance. *Leur* famille, dit-on, et leurs domestiques jouissaient d'une abondance frugale et honnête. Ils dotaient leurs filles et ils établissaient sur des fondemens solides la fortune du successeur de leur nom, et tenait en réserve de quoi réparer l'infortune d'un ami ou d'un malheureux.

Te le dirai-je, mon cher Aza? Malgré l'aspect ridicule sous lequel on me présentait les mœurs de ces temps reculés, elles me plaisaient tellement, j'y trouvais tant de rapport avec la naïveté des nôtres, que, me laissant entraîner à l'illusion, mon cœur tressaillait à chaque circonstance, comme si j'eusse dû, à la fin du récit, me trouver au milieu de nos chers citoyens. Mais aux premiers applaudissemens que j'ai donnés à ces coutumes si sages, les éclats de rire que je me suis attirés ont dissipé mon erreur, et je n'ai trouvé autour de moi que les Français insensés de ce temps-ci, qui font gloire du dérèglement de leur imagination.

La même dépravation qui a transformé les biens solides des Français en bagatelles

inutiles n'a pas rendu moins superficiels les liens de leur société. Les plus sensés d'entr'eux qui gémissent de cette dépravation m'ont assuré qu'autrefois, ainsi que parmi nous, l'honnêteté était dans l'âme et l'humanité dans le cœur : cela peut être; mais à présent, ce qu'ils appellent politesse leur tient lieu de sentiment. Elle consiste dans une infinité de paroles sans signification, d'égards sans estime, et de soins sans affection.

Dans les grandes maisons, un domestique est chargé de remplir les devoirs de la société. Il fait chaque jour un chemin considérable pour aller dire à l'un que l'on est en peine de sa santé, à l'autre que l'on s'afflige de son chagrin, ou que l'on se réjouit de son plaisir. A son retour, on n'écoute point les réponses qu'il rapporte. On est convenu réciproquement de s'en tenir à la forme, de n'y mettre aucun intérêt; et ces attentions tiennent lieu d'amitié.

Les égards se rendent personnellement; on les pousse jusqu'à la puérilité : j'aurais honte de t'en rapporter quelqu'un, s'il ne

fallait tout savoir d'une nation si singulière. On manquerait d'égards pour ses supérieurs, et même pour ses égaux, si, après l'heure du repas que l'on vient de prendre familièrement avec eux, on satisfaisait aux besoins d'une soif pressante, sans avoir demandé autant d'excuses que de permissions. On ne doit pas non plus laisser toucher son habit à celui d'une personne considérable ; et ce serait lui manquer que de la regarder attentivement ; mais ce serait bien pis si l'on manquait à la voir. Il me faudrait plus d'intelligence et plus de mémoire que je n'en ai pour te rapporter toutes les frivolités que l'on donne et que l'on reçoit pour des marques de considération, qui veut presque dire de l'estime.

A l'égard de l'abondance des paroles, tu entendras un jour, mon cher Aza, que l'exagération, aussitôt désavouée que prononcée, est le fonds inépuisable de la conversation des Français. Ils manquent rarement d'ajouter un compliment superflu à celui qui l'était déjà, dans l'intention de persuader qu'ils n'en font point. C'est avec des flatteries outrées qu'ils protestent de

la sincérité des louanges qu'ils prodiguent; et ils appuient leurs protestations d'amour et d'amitié de tant de termes inutiles, que l'on n'y reconnaît point le sentiment.

O mon cher Aza, que mon peu d'empressement à parler, que la simplicité de mes expressions doivent leur paraître insipides! Je ne crois pas que mon esprit leur inspire plus d'estime. Pour mériter quelque réputation à cet égard, il faut avoir fait preuve d'une grande sagacité à saisir les différentes significations des mots, et à déplacer leur usage. Il faut exercer l'attention de ceux qui écoutent par la subtilité des pensées, souvent impénétrables, ou bien en dérober l'obscurité, sous l'abondance des expressions frivoles. J'ai lu dans un de leurs meilleurs livres : « Que l'esprit « du beau monde consiste à dire agréable- « ment des riens, à ne se pas permettre le « moindre propos sensé, si on ne le fait « excuser par les grâces du discours; à « voiler enfin la raison, quand on est obligé « de la produire (1). »

(1) Considérations sur les Mœurs du siècle par M. Duclos.

Que pourrais-je dire qui pût te prouver mieux que le bon sens et la raison, qui sont regardés comme le nécessaire de l'esprit, sont méprisés ici comme tout ce qui est utile? Enfin, mon cher Aza, sois assuré que le superflu domine si souverainement en France que qui n'a qu'une fortune honnête est pauvre, qui n'a que des vertus est plat, et qui n'a que du bon sens est sot.

LETTRE TRENTIÈME.

Zilia se plaint à Aza de ce que Déterville évite de se remontrer auprès d'elle. Motif de sa tristesse à ce sujet.

Le penchant des Français les porte si naturellement aux extrêmes, mon cher Aza, que Déterville, quoiqu'exempt de la plus grande partie des défauts de sa nation, participe néanmoins à celui-là. Non content

de tenir la promesse qu'il m'a faite de ne plus me parler de ses sentimens, il évite avec une attention marquée de se rencontrer auprès de moi. Obligés de nous voir sans cesse, je n'ai pas encore trouvé l'occasion de lui parler.

Quoique la compagnie soit toujours fort nombreuse et fort gaie, la tristesse règne sur son visage. Il est aisé de deviner que ce n'est pas sans violence qu'il subit la loi qu'il s'est imposée. Je devrais peut-être lui en tenir compte; mais j'ai tant de questions à lui faire sur les intérêts de mon cœur, que je ne puis lui pardonner son affectation à me fuir.

Je voudrais l'interroger sur la lettre qu'il a écrite en Espagne, et savoir si elle peut être arrivée à présent; je voudrais avoir une idée juste du temps de ton départ, de celui que tu emploieras à faire ton voyage, afin de fixer celui de mon bonheur.

Une espérance fondée est un bien réel: mais, mon cher Aza, elle est bien plus chère quand on en voit le terme.

Aucun des plaisirs qui occupent la compagnie ne m'affecte; ils sont trop bruyans

pour mon âme ; je ne jouis plus de l'entretien de Céline. Toute occupée de son nouvel époux, à peine puis-je trouver quelques momens pour lui rendre des devoirs d'amitié. Le reste de la compagnie ne m'est agréable qu'autant que je puis en tirer des lumières sur les différens objets de ma curiosité, et je n'en trouve pas toujours l'occasion. Ainsi souvent seule au milieu du monde, je n'ai d'amusemens que mes pensées : elles sont toutes à toi, cher ami de mon cœur ; tu seras à jamais le seul confident de mon âme, de mes plaisirs et de mes peines.

LETTRE TRENTE-UNIÈME.

Rencontre imprévue de Zilia et de Déterville. Leur entretien. Alarmes et soupçons de Zilia sur la fidélité d'Aza, dont elle a appris le changement de religion.

J'avais grand tort, mon cher Aza, de désirer si vivement un entretien avec Déterville. Hélas ! il ne m'a que trop parlé ; quoique je désavoue le trouble qu'il a excité dans mon âme, il n'est point encore effacé.

Je ne sais quelle sorte d'impatience se joignit hier à l'ennui que j'éprouve souvent. Le monde et le bruit me devinrent plus importuns qu'à l'ordinaire : jusqu'à la tendre satisfaction de Céline et de son époux, tout ce que je voyais m'inspirait une indignation approchante du mépris. Honteuse de trouver des sentimens si in-

justes dans mon cœur, j'allai cacher l'embarras qu'ils me causaient dans l'endroit le plus reculé du jardin.

A peine m'étais-je assise au pied d'un arbre, que des larmes involontaires coulèrent de mes yeux. Le visage caché dans mes mains, j'étais ensevelie dans une rêverie si profonde, que Déterville était à genoux à côté de moi, avant que je l'eusse aperçu.

Ne vous offensez pas, Zilia, me dit-il ; c'est le hasard qui m'a conduit à vos pieds, je ne vous cherchais pas. Importuné du tumulte, je venais jouir en paix de ma douleur. Je vous ai aperçue, j'ai combattu avec moi-même pour m'éloigner de vous : mais je suis trop malheureux pour l'être sans relâche ; par pitié pour moi je me suis approché, j'ai vu couler vos larmes, je n'ai plus été le maître de mon cœur : cependant si vous m'ordonnez de vous fuir, je vous obéirai. Le pourrez-vous, Zilia ? Vous suis-je odieux ? Non, lui dis-je ; au contraire, asseyez-vous ; je suis bien aise de trouver une occasion de m'expliquer. Depuis vos derniers bienfaits........ N'en

parlons point, interrompit-il vivement. Attendez, repris-je, en l'interrompant à mon tour; pour être tout-à-fait généreux, il faut se prêter à la reconnaissance; je ne vous ai point parlé depuis que vous m'avez rendu les précieux ornemens du temple où j'ai été enlevée. Peut-être, en vous écrivant, ai-je mal exprimé les sentimens qu'un tel excès de bonté m'inspirait; je veux..... Hélas! interrompit-il encore, que la reconnaissance est peu flatteuse pour un cœur malheureux! Compagne de l'indifférence, elle ne s'allie que trop souvent avec la haine.

Qu'osez-vous penser? m'écriai-je : ah! Déterville! combien de reproches à vous faire, si vous n'étiez pas tant à plaindre! bien loin de vous haïr, dès le premier moment où je vous ai vu, j'ai senti moins de répugnance à dépendre de vous que des Espagnols. Votre douceur et votre bonté me firent désirer dès lors de gagner votre amitié. A mesure que j'ai démêlé votre caractère, je me suis confirmée dans l'idée que vous méritiez toute la mienne, et, sans parler des extrêmes obligations que je vous

ai, puisque ma reconnaissance vous blesse, comment aurais-je pu me défendre des sentimens qui vous sont dus?

Je n'ai trouvé que vos vertus dignes de la simplicité des nôtres. Un fils du Soleil s'honorerait de vos sentimens; votre raison est presque celle de la nature; combien de motifs pour vous chérir! jusqu'à la noblesse de votre figure, tout me plaît en vous; l'amitié a des yeux aussi bien que l'amour. Autrefois, après un moment d'absence, je ne vous voyais pas revenir sans qu'une sorte de sérénité ne se répandît dans mon cœur; pourquoi avez-vous changé ces innocens plaisirs en peines et en contraintes?

Votre raison ne paraît plus qu'avec effort. J'en crains sans cesse les écarts. Les sentimens dont vous m'entretenez, gênent l'expression des miens; ils me privent du plaisir de vous peindre sans détour les charmes que je goûterais dans votre amitié, si vous n'en troubliez la douceur. Vous m'ôtez jusqu'à la volupté délicate de regarder mon bienfaiteur; vos yeux embarrassent les miens; je n'y remarque plus

cette agréable tranquillité qui passait quelquefois jusqu'à mon âme; je n'y trouve qu'une morne douleur qui me reproche sans cesse d'en être la cause. Ah, Déterville! que vous êtes injuste, si vous croyez souffrir seul!

Ma cher Zilia, s'ecria-t-il, en me baisant la main avec ardeur, que vos bontés et votre franchise redoublent mes regrets! Quel trésor que la possession d'un cœur tel que le vôtre! Mais avec quel désespoir vous m'en faites sentir la perte! Puissante Zilia, continua-t-il, quel pouvoir est le vôtre! N'était-ce point assez de me faire passer de la profonde indifférence à l'amour excessif, de l'indolence à la fureur? faut-il encore vaincre des sentimens que vous avez fait naître? Le pourrai-je? Oui, lui dis-je, cet effort est digne de vous, de votre cœur. Cette action juste vous élève au-dessus des mortels. Mais pourrai-je y survivre, reprit-il douloureusement? n'espérez pas au moins que je serve de victime au triomphe de votre amant; j'irai loin de vous adorer votre idée; elle sera la nourriture amère de mon cœur! je vous aimerai,

et je ne vous verrai plus ! Ah ! du moins n'oubliez pas....

Les sanglots étouffèrent sa voix ; il se hâta de cacher les larmes qui couvraient son visage ; j'en répandais moi-même. Aussi touchée de sa générosité que de sa douleur, je pris une de ses mains, que je serrai dans les miennes ; non, lui dis-je, vous ne partirez point. Laissez-moi, mon ami, contentez-vous des sentimens que j'aurai toute ma vie pour vous ; je vous aime presqu'autant que j'aime Aza : mais je ne puis jamais vous aimer comme lui.

Cruel Zilia ! s'écria-t-il avec transport, accompagnerez-vous toujours vos bontés des coups les plus sensibles ? Un mortel poison détruira-t-il sans cesse le charme que vous répandez sur vos paroles ? Que je suis insensé de me livrer à leur douceur ! Dans quel honteux abaissement je me plonge ! C'en est fait, je me rends à moi-même, ajouta-t-il d'un ton ferme ; adieu, vous verrez bientôt Aza. Puisse-t-il ne pas vous faire éprouver les tourmens qui me dévorent, puisse-t-il être tel que vous le désirez, et digne de votre cœur.

Quelles alarmes, mon cher Aza, l'air dont il prononça ces dernières paroles, ne jeta-t-il pas dans mon âme! je ne pus me défendre des soupçons qui se présentèrent en foule à mon esprit. Je ne doutai pas que Déterville ne fût mieux instruit qu'il ne voulait le paraître, qu'il ne m'eût caché quelques lettres qu'il pouvait avoir reçues d'Espagne, enfin, oserai-je le prononcer, que tu ne fusses infidèle.

Je lui demandai la vérité avec les dernières instances : tout ce que je pus tirer de lui, ce fut des conjectures vagues, aussi propres à confirmer qu'à détruire mes craintes. Cependant les réflexions qu'il fit sur l'inconstance des hommes, sur les dangers de l'absence, et sur la légèreté avec laquelle tu avais changé de religion, jetèrent quelque trouble dans mon âme.

Pour la première fois, ma tendresse me devint un sentiment pénible; pour la première fois, je craignis de perdre ton cœur. Aza, s'il était vrai; si tu ne m'aimais plus.... Ah! que jamais un tel soupçon ne souille la pureté de mon cœur. Non, je serais seule coupable, si je m'arrêtais un

moment à cette pensée, indigne de ma candeur, de ta vertu, de ta constance. Non, c'est le désespoir qui a suggéré à Déterville ces affreuses idées. Son trouble et son égarement ne devaient-ils pas me rassurer? L'intérêt qui le faisait parler ne devait-il pas m'être suspect? Il me le fut, mon cher Aza : mon chagrin se tourna tout entier contre lui; je le traitai durement; il me quitta désespéré. Aza! je t'aime si tendrement! Non, jamais tu ne pourras m'oublier.

LETTRE TRENTE-DEUXIÈME.

Impatience de Zilia sur l'arrivée d'Aza. Elle demeure avec Céline et son mari, qui la répandent dans le grand monde. Ses réflexions sur le caractère des Français.

Que ton voyage est long, mon cher Aza! Que je désire ardemment ton arrivée! Le terme m'en paraît plus vague que je ne

l'avais encore envisagé; et je me garde bien de faire là-dessus aucune question à Déterville. Je ne puis lui pardonner la mauvaise opinion qu'il a de ton cœur. Celle que je prends du sien diminue beaucoup la pitié que j'avais de ses peines, et le regret d'être en quelque façon séparée de lui.

Nous sommes à Paris depuis quinze jours; je demeure avec Céline dans la maison de son mari, assez éloignée de celle de son frère, pour n'être point obligée à le voir à toute heure. Il vient souvent y manger; mais nous menons une vie si agitée, Céline et moi, qu'il n'a pas le loisir de me parler en particulier.

Depuis notre retour, nous employons une partie de la journée au travail pénible de notre ajustement, et le reste à ce qu'on appelle rendre des devoirs.

Ces deux occupations me paraîtraient aussi infructueuses qu'elles sont fatigantes, si la dernière ne me procurait les moyens de m'instruire encore plus particulièrement des mœurs du pays. A mon arrivée en France, n'ayant aucune connaissance de

la langue, je ne jugeais que sur les apparences. Losque je commençai à en faire usage, j'étais dans la maison religieuse : tu sais que j'y trouvais peu de secours pour mon instruction ; je n'ai vu à la campagne qu'une espèce de société particulière ; c'est à présent que, répandue dans ce qu'on appelle le grand monde, je vois la nation entière, et que je puis l'examiner sans obstacle.

Les devoirs que nous rendons consistent à entrer en un jour dans le plus grand nombre de maisons qu'il est possible pour y rendre et y recevoir un tribut de louanges réciproques sur la beauté du visage et de la taille, sur l'excellence du goût et du choix des parures, et jamais sur les qualités de l'âme.

Je n'ai pas été long-temps sans m'apercevoir de la raison qui fait prendre tant de peines, pour acquérir cet hommage frivole; c'est qu'il faut nécessairement le recevoir en personne, encore n'est-il que bien momentané. Dès que l'on disparaît, il prend une autre forme. Les agrémens que l'on trouvait à celle qui sort ne servent plus

que de comparaison méprisante pour établir les perfections de celle qui arrive.

La censure est le goût dominant des Français, comme l'inconséquence est le caractère de la nation. Leurs livres sont la critique générale des mœurs, et leur conversation celle de chaque particulier, pourvu néanmoins qu'ils soient absens; alors on dit librement tout le mal que l'on en pense, et quelquefois celui que l'on ne pense pas. Les plus gens de bien suivent la coutume; on les distingue seulement à une certaine formule d'apologie de leur franchise et de leur amour pour la vérité, au moyen de laquelle ils révèlent sans scrupule les défauts, les ridicules, et jusqu'aux vices de leurs amis.

Si la sincérité dont les Francais font usage les uns contre les autres n'a point d'exception, de même leur confiance réciproque est sans bornes. Il ne faut ni éloquence pour se faire écouter, ni probité pour se faire croire. Tout est dit, tout est reçu avec la même légèreté.

Ne crois pas pour cela, mon cher Aza, qu'en général les Français soient nés mé-

chans; je serais plus injuste qu'eux, si je te laissais dans l'erreur.

Naturellement sensibles, touchés de la vertu, je n'en ai point vu qui écoutât sans attendrissement le récit que l'on m'oblige souvent de faire de la droiture de nos cœurs, de la candeur de nos sentimens et de la simplicité de nos mœurs : s'ils vivaient parmi nous, ils deviendraient vertueux : l'exemple et la coutume sont les tyrans de leur conduite.

Tel qui pense bien d'un absent, en médit pour n'être pas méprisé de ceux qui l'écoutent : tel autre serait bon, humain, sans orgueil, s'il ne craignait d'être ridicule, et tel est ridicule par état, qui serait un modèle de perfection, s'il osait hautement avoir du mérite.

Enfin, mon cher Aza, chez la plupart d'entr'eux les vices sont artificiels comme les vertus, et la frivolité de leur caractère ne leur permet d'être qu'imparfaitement ce qu'ils sont. Tels à-peu-près que certains jouets de leur enfance, imitation informe des êtres pensans, ils ont du poids aux yeux, de la légèreté au tact, la surface colorée,

un intérieur informe, un prix apparent, aucune valeur réelle. Aussi ne sont-ils guères estimés par les autres nations que comme les jolies bagatelles le sont dans la société. Le bon sens sourit à leurs gentillesses, et les remet froidement à leur place.

Heureuse la nation qui n'a que la nature pour guide, la vérité pour principe, et la vertu pour modèle.

LETTRE TRENTE-TROISIÈME.

Suite des réflexions de Zilia sur le caractère des Français, surtout à l'égard des femmes.

Il n'est pas surprenant, mon cher Aza, que l'inconséquence soit une suite du caractère léger des Français; mais je ne puis assez m'étonner de ce qu'avec autant et plus de lumière qu'aucune autre nation, ils semblent ne pas apercevoir les contradictions

choquantes que les étrangers remarquent en eux dès la première vue.

Parmi le grand nombre de celles qui me frappent tous les jours, je n'en vois point de plus déshonorante pour leur esprit, que leur façon de penser sur les femmes. Ils les respectent, mon cher Aza, et en même temps ils les méprisent avec un égal excès.

La première loi de leur politesse, ou si tu veux de leur vertu (car jusqu'ici je ne leur en ai guères découvert d'autres), regardé les femmes. L'homme du plus haut rang doit des égards à celle de la plus vile condition ; il se couvrirait de honte, et de ce qu'on appelle ridicule, s'il lui faisait quelque insulte personnelle; et cependant l'homme le moins considérable, le moins estimé peut tromper, trahir une femme de mérite, noircir sa réputation par des calomnies, sans craindre ni blâme ni punition.

Si je n'étais assurée que bientôt tu pourras en juger par toi-même, oserais-je te peindre des contrastes que la simplicité de nos esprits peut à peine concevoir ? Docile aux notions de la nature, notre génie ne va pas au-delà. Nous avons trouvé que la force

et le courage dans un sexe indiquait qu'il devait être le soutien et le défenseur de l'autre; nos lois y sont conformes (1). Ici, loin de compatir à la faiblesse des femmes, celles du peuple, accablées de travail, n'en sont soulagées ni par les lois, ni par leurs maris; celles d'un rang plus élevé, jouet de la séduction ou de la méchanceté des hommes, n'ont, pour se dédommager de leurs perfidies, que les dehors d'un respect purement imaginaire, toujours suivi de la plus mordante satire.

Je m'étais bien aperçue, en entrant dans le monde, que la censure habituelle de la nation tombait principalement sur les femmes, et que les hommes, entre eux, ne se méprisaient qu'avec ménagement : j'en cherchais la cause dans leurs bonnes qualités, lorsqu'un accident me l'a fait découvrir parmi leurs défauts.

Dans toutes les maisons où nous sommes entrées depuis deux jours, on a raconté la mort d'un jeune homme tué par un de ses

(1) Les lois dispensaient les femmes de tout travail pénible.

amis, et l'on approuvait cette action barbare, par la seule raison que le mort avait parlé au désavantage du vivant; cette nouvelle extravagance me parut d'un caractère assez sérieux pour être approfondie. Je m'informai, et j'appris, mon cher Aza, qu'un homme est obligé d'exposer sa vie pour la ravir à un autre, s'il apprend que cet autre a tenu quelques discours contre lui; ou à se bannir de la société, s'il refuse de prendre une vengeance si cruelle. Il n'en fallut pas davantage pour m'ouvrir les yeux sur ce que je cherchais. Il est clair que les hommes naturellement lâches, sans honte et sans remords, ne craignent que les punitions corporelles, et que, si les femmes étaient autorisées à punir les outrages qu'on leur fait de la même manière dont ils sont obligés de se venger de la plus légère insulte, tel que l'on voit reçu et accueilli dans la société, ne serait plus; ou retiré dans un désert, il y cacherait sa honte et sa mauvaise foi. L'impudence et l'effronterie dominent entièrement les jeunes hommes, surtout quand ils ne risquent rien. Le motif de leur conduite avec les femmes n'a pas besoin d'autre

éclaircissement : mais je ne vois pas encore le fondement du mépris intérieur que je remarque pour elles presque dans tous les esprits; je ferai mes efforts pour le decouvrir; mon propre intérêt m'y engage. O mon cher Aza ! quelle serait ma douleur, si à ton arrivée on te parlait de moi comme j'entends parler des autres !

LETTRE TRENTE-QUATRIÈME.

Zilia continue ses réflexions sur les mœurs de la nation française.

Il m'a fallu beaucoup de temps, mon cher Aza, pour approfondir la cause du mépris que l'on a presque généralement ici pour les femmes. Enfin je crois l'avoir découvert dans le peu de rapport qu'il y a entre ce qu'elles sont et ce que l'on s'imagine qu'elles devraient être. On voudrait, comme ailleurs, qu'elles eussent du mérite et de la vertu. Mais il faudrait que la nature les fit

ainsi ; car l'éducation qu'on leur donne est si opposée à la fin qu'on se propose, qu'elle me paraît être le chef-d'œuvre de l'inconséquence française.

On sait au Pérou, mon cher Aza, que, pour préparer les humains à la pratique des vertus, il faut leur inspirer dès l'enfance un courage et une certaine fermeté d'âme qui leur forment un caractère décidé ; on l'ignore en France. Dans le premier âge les enfans ne paraissent destinés qu'au divertissement des parens et de ceux qui les gouvernent. Il semble que l'on veuille tirer un honteux avantage de leur incapacité à découvrir la vérité. On les trompe sur ce qu'ils ne voient pas. On leur donne des idées fausses de ce qui se présente à leurs sens, et l'on rit inhumainement de leurs erreurs ; on augmente leur sensibilité et leur faiblesse naturelle par une puérile compassion pour les petits accidens qui leur arrivent : on oublie qu'ils doivent être des hommes.

Je ne sais quelles sont les suites de l'éducation qu'un père donne à son fils : je ne m'en suis pas informée ; mais je sais que, du moment que les filles commencent à être

capables de recevoir des instructions, on les enferme dans une maison religieuse, pour leur apprendre à vivre dans le monde ; que l'on confie le soin d'éclairer leur esprit à des personnes auxquelles on ferait peut-être un crime d'en avoir, et qui sont incapables de leur former le cœur qu'elles ne connaissent pas.

Les principes de la religion, si propres à servir de germe à toutes les vertus, ne sont appris que superficiellement et par mémoire. Les devoirs à l'égard de la Divinité ne sont pas inspirés avec plus de méthode. Ils consistent dans de petites cérémonies d'un culte extérieur, exigées avec tant de sévérité, pratiquées avec tant d'ennui, que c'est le premier joug dont on se défait en entrant dans le monde ; et si l'on en conserve encore quelques usages, à la manière dont on s'en acquitte, on croirait volontiers que ce n'est qu'une espèce de politesse que l'on rend par habitude à la Divinité.

D'ailleurs rien ne remplace les premiers fondemens d'une éducation mal dirigée. On ne connaît presque point en France le respect pour soi-même, dont on prend tant

de soin de remplir le cœur de nos jeunes vierges. Ce sentiment généreux qui nous rend le juge le plus sévère de nos actions et de nos pensées, qui devient un principe sûr quand il est bien senti, n'est ici d'aucune ressource pour les femmes. Au peu de soin que l'on prend de leur âme, on serait tenté de croire que les Français sont dans l'erreur de certains peuples barbares qui leur en refusent une.

Régler les mouvemens du corps, arranger ceux du visage, composer l'extérieur, sont les points essentiels de l'éducation. C'est sur les attitudes plus ou moins gênantes de leurs filles que les parens se glorifient de les avoir bien élevées. Ils leur recommandent de se pénétrer de confusion pour une faute commise contre la bonne grâce : ils ne leur disent pas que la contenance honnête n'est qu'une hypocrisie, si elle n'est l'effet de l'honnêteté de l'âme. On excite sans cesse en elles ce méprisable amour-propre, qui n'a d'effet que sur les agrémens extérieurs. On ne leur fait pas connaître celui qui forme le mérite, et qui n'est satisfait que par l'estime. On borne

la seule idée qu'on leur donne de l'honneur à n'avoir point d'amans, en leur présentant sans cesse la certitude de plaire pour récompense de la gêne et de la contrainte qu'on leur impose; et le temps le plus précieux pour former l'esprit est employé à acquérir des talens imparfaits, dont on fait peu d'usage dans la jeunesse, et qui deviennent ridicules dans un âge plus avancé.

Mais ce n'est pas tout, mon cher Aza, l'inconséquence des Français n'a point de bornes. Avec de tels principes ils attendent de leurs femmes la pratique des vertus qu'ils ne leur font pas connaître ; ils ne leur donnent pas même une idée juste des termes qui les désignent. Je tire tous les jours plus d'éclaircissement qu'il ne m'en faut là-dessus, dans les entretiens que j'ai avec de jeunes personnes, dont l'ignorance ne me cause pas moins d'étonnement que tout ce que j'ai vu jusqu'ici.

Si je leur parle de sentimens, elles se défendent d'en avoir, parce qu'elles ne connaissent que celui de l'amour. Elles n'entendent, par le mot de bonté, que la compassion naturelle que l'on éprouve à la vue

d'un être souffrant, et j'ai même remarqué qu'elles en sont plus affectées pour des animaux que pour des humains; mais cette bonté tendre, réfléchie, qui fait faire le bien avec noblesse et discernement, qui porte à l'indulgence et à l'humanité, leur est totalement inconnue. Elles croient avoir rempli toute l'étendue des devoirs de la discrétion, en ne révélant qu'à quelques amies les secrets frivoles qu'elles ont surpris ou qu'on leur a confiés; mais elles n'ont aucune idée de cette discrétion circonspecte, délicate et nécessaire pour n'être point à charge, pour ne blesser personne, et pour maintenir le paix dans la société.

Si j'essaie de leur expliquer ce que j'entends par la modération, sans laquelle les vertus mêmes sont presque des vices; si je parle de l'honnêteté des mœurs, de l'équité à l'égard des inférieurs, si peu pratiquée en France, et de la fermeté à mépriser et à fuir les vicieux de qualité, je remarque à leur embarras qu'elles me soupçonnent de parler la langue péruvienne, et que la seule politesse les engage à feindre de m'entendre.

Elles ne sont pas mieux instruites sur la connaissance du monde, des hommes et de la société. Elles ignorent jusqu'à l'usage de leur langue naturelle; il est rare qu'elles la parlent correctement, et je ne m'aperçois pas, sans une extrême surprise, que je suis à present plus savante qu'elles à cet égard.

C'est dans cette ignorance que l'on marie les filles, à peine sorties de l'enfance. Dès-lors il semble, au peu d'intérêt que les parens prennent à leur conduite, qu'elles ne leur appartiennent plus. La plupart des maris ne s'en occupent pas davantage. Il serait encore temps de réparer les défauts de la première éducation; on n'en prend pas la peine.

Une jeune femme, libre dans son appartement, y reçoit sans contrainte les compagnies qui lui plaisent. Ses occupations sont ordinairement puériles, toujours inutiles, et peut-être au-dessous de l'oisiveté. On entretient son esprit tout au moins de frivolités malignes ou insipides, plus propres à la rendre méprisable que la stupidité même. Sans confiance en elle, son mari

ne cherche point à la former au soin de ses affaires, de sa famille et de sa maison. Elle ne participe au tout de ce petit univers que par la représentation. C'est une figure d'ornement, pour amuser les curieux ; aussi, pour peu que l'humeur impérieuse se joigne au goût de la dissipation, elle donne dans tous les travers, passe rapidement de l'indépendance à la licence, et bientôt elle arrache le mépris et l'indignation des hommes malgré leur penchant et leur intérêt à tolérer les vices de la jeunesse en faveur de ses agrémens.

Quoique je te dise la vérité avec toute la sincérité de mon cœur, mon cher Aza, garde-toi bien de croire qu'il n'y ait point ici de femme de mérite. Il en est d'assez heureusement nées pour se donner à elles-mêmes ce que l'éducation leur refuse. L'attachement à leurs devoirs, la décence de leurs mœurs et les agrémens honnêtes de leur esprit attirent sur elles l'estime de tout le monde. Mais le nombre de celles-là est si borné, en comparaison de la multitude, qu'elles sont connues et révérées par leur propre nom. Ne crois pas non plus que le

dérangement de la conduite des autres vienne de leur mauvais naturel. En général il me semble que les femmes naissent ici, bien plus communément que chez nous, avec toutes les dispositions nécessaires pour égaler les hommes en mérite et en vertus. Mais comme s'ils en convenaient au fond de leur cœur, et que leur orgueil ne pût supporter cette égalité, ils contribuent en toute manière à les rendre méprisables, soit en manquant de considération pour les leurs, soit en séduisant celles des autres.

Quand tu sauras qu'ici l'autorité est entièrement du côté des hommes, tu ne douteras pas, mon cher Aza, qu'ils ne soient responsables de tous les désordres de la société. Ceux qui par une lâche indifférence laissent suivre à leurs femmes le goût qui les perd, sans être les plus coupables, ne sont pas les moins dignes d'être méprisés; mais on ne fait pas assez d'attention à ceux qui, par l'exemple d'une conduite vicieuse et indécente, entraînent leurs femmes dans le déréglement ou par dépit ou par vengeance.

Et en effet mon cher Aza, comment ne seraient-elles pas révoltées contre l'injus-

tice des lois qui tolèrent l'impunité des hommes, poussée au même excès que leur autorité Un mari, sans craindre aucune punition, peut avoir pour sa femme les manières les plus rebutantes; il peut dissiper en prodigalités, aussi criminelles qu'excessives, non-seulement son bien, celui de ses enfans, mais même celui de la victime qu'il fait gémir presque dans l'indigence, par une avarice pour les dépenses honnêtes, qui s'allie très-communément ici avec la prodigalité. Il est autorisé à punir rigoureusement l'apparence d'une légère infidélité, en se livrant sans honte à toutes celles que le libertinage lui suggère. Enfin, mon cher Aza, il semble qu'en France les liens du mariage ne soient réciproques qu'au moment de la célébration, et que dans la suite les femmes seules y doivent être assujéties.

Je pense et je sens que ce serait les honorer beaucoup que de les croire capables de conserver de l'amour pour leur mari, malgré l'indifférence et les dégoûts dont la plupart sont accablées; mais qui peut résister au mépris !

Le premier sentiment que la nature a

mis en nous, est le plaisir d'être; et nous le sentons plus vivement et par degrés a mesure que nous nous apercevons du cas que l'on fait de nous.

Le bonheur machinal du premier âge est d'être aimé de ses parens, et accueilli des étrangers. Celui du reste de la vie est de sentir l'importance de notre être, à proportion qu'il devient nécessaire au bonheur d'un autre. C'est toi, mon cher Aza, c'est ton amour extrême, c'est la franchise de nos cœurs, la sincérité de nos sentimens qui m'ont dévoilé les secrets de la nature et ceux de l'amour. L'amitié, ce sage et doux lien, devrait peut-être remplir tous nos vœux; mais elle partage sans crime et sans scrupule son affection entre plusieurs objets; l'amour, qui donne et qui exige une préférence exclusive, nous présente une idée si haute, si satisfaisante de notre être, qu'elle seule peut contenter l'avide ambition de primauté qui naît avec nous, qui se manifeste dans tous les âges, dans tous les temps, dans tous les états, et le goût naturel pour la propriété achève de déterminer notre penchant à l'amour.

Si la possession d'un meuble, d'un bijou, d'une terre est un des sentimens les plus agréables que nous éprouvions, quel doit être celui qui nous assure la possession d'un cœur, d'une âme, d'un être libre indépendant, et qui se donne volontairement en échange du plaisir de posséder en nous les mêmes avantages ?

S'il est donc vrai, mon cher Aza, que le désir dominant de nos cœurs soit celui d'être honoré en général et chéri de quelqu'un en particulier, conçois-tu par quelle inconséquence les Français peuvent espérer qu'une jeune femme, accablée de l'indifférence offensante de son mari, ne cherche pas à se soustraire à l'espèce d'anéantissement qu'on lui présente sous toutes sortes de formes ? Imagines-tu qu'on puisse lui proposer de ne tenir à rien dans l'âge où les prétentions vont toujours au-delà du mérite ? Pourrais-tu comprendre sur quel fondement on exige d'elle la pratique des vertus, dont les hommes se dispensent, en leur refusant les lumières et les principes nécessaires pour les pratiquer? Mais ce qui se conçoit encore moins, c'est que les parens et les maris se

plaignent réciproquement du mépris que l'on a pour leurs femmes et leurs filles, et qu'ils en perpétuent la cause de race en race avec l'ignorance, l'incapacité et la mauvaise éducation.

O mon cher Aza, que les vices brillans d'une nation d'ailleurs si séduisante ne nous dégoûtent point de la naïve simplicité de nos mœurs ! N'oublions jamais, toi, l'obligation où tu es d'être mon exemple, mon guide et mon soutien dans le chemin de la vertu ; et moi, celle où je suis de conserver ton estime et ton amour, en imitant mon modèle.



LETTRE TRENTE-CINQUIÈME.

Déterville, avec une partie des richesses de Zilia, lui fait l'acquisition d'une terre, où, sans l'avoir prévenue, il lui donne unne fete agréable.

Nos visites et nos fatigues, mon cher Aza, ne pouvaient se terminer plus agréablement. Quelle journée délicieuse j'ai passé hier! Combien les nouvelles obligations que j'ai à Déterville et à sa sœur me sont agréables! Mais combien elles me seront chères, quand je pourrai les partager avec toi!

Après deux jours de repos, nous partîmes hier matin de Paris, Céline, son frère, son mari et moi, pour aller, disait-elle, rendre une visite à la meilleure de ses amies. Le voyage ne fut pas long; nous arrivâmes de très-bonne heure à une maison de campagne, dont la situation et les approches

me parurent admirables ; mais ce qui m'étonna en y entrant, fut d'en trouver toutes les portes ouvertes, et de n'y rencontrer personne.

Cette maison, trop belle pour être abandonnée, trop petite pour cacher le monde qui aurait dû l'habiter, me paraissait un enchantement. Cette pensée me divertit ; je demandai à Céline si nous étions chez une de ces fées dont elle m'avait fait lire les histoires, où la maîtresse du logis était invisible, ainsi que les domestiques.

Vous la verrez, me répondit-elle ; mais, comme des affaires importantes l'appellent ailleurs pour toute la journée, elle m'a chargée de vous engager à faire les honneurs de chez elle pendant son absence ; mais avant toutes choses, ajouta-t-elle, il faut que vous signiez le consentement que vous donnez, sans doute, à cette proposition. Ah ! volontiers, lui dis-je, en me prêtant à la plaisanterie.

Je n'eus pas plutôt prononcé ces paroles, que je vis entrer un homme vêtu de noir, qui tenait un écritoire et du papier, déjà

écrit; il me le présenta, et j'y plaçai mon nom où l'on voulut.

Dans l'instant même, parut un autre homme d'assez bonne mine, qui nous invita, selon la coutume, de passer avec lui dans l'endroit où l'on mange. Nous y trouvâmes une table servie avec autant de propreté que de magnificence; à peine étions-nous assis, qu'une musique charmante se fit entendre dans la chambre voisine; rien ne manquait de tout ce qui peut rendre un repas agréable. Déterville même semblait avoir oublié son chagrin pour nous exciter à la joie: il me parlait en mille manières de ses sentimens pour moi, mais toujours d'un ton flateur, sans plainte ni reproche.

Le jour était serein; d'un commun accord nous résolûmes de nous promener en sortant de table. Nous trouvâmes les jardins beaucoup plus étendus que la maison ne semblait le promettre. L'art et la symétrie ne s'y faisaient admirer que pour rendre plus touchans les charmes de la simple nature.

Nous bornâmes notre course dans un bois,

qui termine ce beau jardin ; assis tous quatre sur un gazon délicieux, nous vîmes venir à nous d'un côté une troupe de paysans vêtus proprement à leur manière, précédés de quelques instrumens de musique, et de l'autre une troupe de jeunes filles vêtues de blanc, la tête ornée de fleurs champêtres, qui chantaient d'une façon rustique, mais mélodieuse, des chansons, où j'entendis, avec surprise, que mon nom était souvent répété.

Mon étonnement fut bien plus fort, lorsque les deux troupes nous ayant joints, je vis l'homme le plus apparent quitter la sienne, mettre un genou en terre, et me présenter dans un grand bassin plusieurs clefs avec un compliment, que mon trouble m'empêcha de bien entendre ; je compris seulement qu'étant le chef des villageois de la contrée, il venait me rendre hommage en qualité de leur souveraine, et me présenter les clefs de la maison dont j'étais aussi la maîtresse.

Dès qu'il eut fini sa harangue, il se leva pour faire place à la plus jolie d'entre les jeunes filles. Elle vint me présenter une

gerbe de fleurs, ornée de rubans, qu'elle accompagna aussi d'un petit discours à ma louange, dont elle s'acquitta de bonne grâce.

J'étais trop confuse, mon cher Aza, pour répondre à des éloges que je méritais si peu. D'ailleurs, tout ce qui se passait avait un ton si approchant de celui de la vérité, que, dans bien des momens, je ne pouvais me défendre de croire ce que néanmoins je trouvais incroyable. Cette pensée en produisit une infinité d'autres : mon esprit était tellement occupé, qu'il me fut impossible de proférer une parole : si ma confusion était divertissante pour la compagnie, elle était si embarrassante pour moi, que Déterville en fut touché; il fit un signe à sa sœur; elle se leva après avoir donné quelques pièces d'or aux paysans et aux jeunes filles, en leur disant que c'étaient les prémices de mes bontés pour eux : elle me proposa de faire un tour de promenade dans le bois; je la suivis avec plaisir, comptant bien lui faire des reproches de l'embarras où elle m'avait mise, mais je n'en eus pas le temps. A peine

avions-nous fait quelques pas, qu'elle s'arrêta; et me regardant avec une mine riante : Avouez, Zilia, me dit-elle, que vous êtes bien fâchée contre nous, et que vous le serez bien davantage si je vous dis qu'il est très-vrai que cette terre et cette maison vous appartiennent.

A moi, m'écriai-je! Ah! Céline! Est-ce là ce que vous m'aviez promis? Vous poussez trop loin l'outrage, ou la plaisanterie. Attendez, me dit-elle plus sérieusesement : si mon frère avait disposé de quelque partie de vos trésors pour en faire l'acquisition, et qu'au lieu des ennuyeuses formalités dont il s'est chargé, il ne vous eût réservé que la surprise, nous haïriez-vous bien fort? ne pourriez-vous nous pardonner de vous avoir procuré, à tout évènement, une demeure telle que vous avez paru l'aimer, et de vous avoir assuré une vie indépendante? Vous avez signé ce matin l'acte authentique qui vous met en possession de l'une et l'autre. Grondez-nous à présent tant qu'il vous plaira, ajouta-t-elle en riant, si rien de tout cela ne vous est agréable.

Ah ! mon aimable amie ! m'écriai-je, en me jetant dans ses bras. Je sens trop vivement des soins si généreux pour vous exprimer ma reconnaissance. Il ne me fut possible de prononcer que ce peu de mots, j'avais senti d'abord l'importance d'un tel service. Touchée, attendrie, transportée de joie en pensant au plaisir que j'aurais à te consacrer cette charmante demeure, la multitude de mes sentimens en étouffait l'expression. Je faisais à Céline des caresses qu'elle me rendait avec la même tendresse; et, après m'avoir donné le temps de me remettre, nous allâmes retrouver son frère et son mari.

Un nouveau trouble me saisit en abordant Déterville, et jeta un nouvel embarras dans mes expressions ; je lui tendis la main, il la baisa sans proférer une parole, et se détourna pour cacher des larmes qu'il ne put retenir, et que je pris pour des signes de satisfaction qu'il avait de me voir si contente ; j'en fus attendrie jusqu'à en verser aussi quelques-unes. Le mari de Céline, moins intéressé que nous à ce qui se passait, remit bientôt la conversation

sur le ton de plaisanterie; il me fit des complimens sur ma nouvelle dignité, et nous engagea à retourner à la maison pour en examiner, disait-il, les défauts, et faire voir à Déterville que son goût n'était pas aussi sûr qu'il s'en flattait.

Te l'avouerai-je, mon cher Aza? Tout ce qui s'offrit à mon passage me parut prendre une nouvelle forme; les fleurs me semblaient plus belles, les arbres plus verts, la symétrie des jardins mieux ordonnée. Je trouvai la maison plus riante, les meubles plus riches, les moindres bagatelles m'étaient devenues intéressantes.

Je parcourus les appartemens dans une ivresse de joie qui ne me permettait pas de rien examiner; le seul endroit où je m'arrêtai fut dans une assez grande chambre entourée d'un grillage d'or, légèrement travaillé, qui renfermait une infinité de livres de toutes couleurs, de toutes formes, et d'une propreté admirable; j'étais dans un tel enchantement, que je croyais ne pouvoir les quitter sans les avoir tous lus. Céline m'en arracha, en me faisant souvenir d'une clef d'or que Déterville m'avait remise. Je m'en

servis pour ouvrir précipitamment une porte que l'on me montra ; et je restai immobile à la vue des magnificences qu'elle renfermait.

C'était un cabinet tout brillant de glaces et de peintures : les lambris à fond vert, ornés de figures extrêmement bien dessinées, imitaient une partie des jeux et des cérémonies de la ville du Soleil, telles à-peu-près que je les avais dépeintes à Déterville.

On y voyait nos vierges représentées en mille endroits avec le même habillement que je portais en arrivant en France ; on disait même qu'elles me ressemblaient.

Les ornemens du temple que j'avais laissés dans la maison religieuse, soutenus par des pyramides dorées, ornaient tous les coins de ce magnifique cabinet. La figure du Soleil, suspendue au milieu d'un plafond peint des plus belles couleurs du ciel, achevait par son éclat d'embellir cette charmante solitude ; et des meubles commodes assortis aux peintures la rendaient délicieuse.

Déterville profitant du silence où me retenaient ma surprise, ma joie et mon admiration, me dit en s'approchant de moi :

vous pourrez vous apercevoir, belle Zilia, que la chaise d'or ne se trouve point dans ce nouveau temple du Soleil; un pouvoir magique l'a transformée en maison, en jardin, en terres. Si je n'ai pas employé ma propre science à cette métamorphose, ce n'a pas été sans regret : mais il a fallu respecter votre délicatesse. Voici, me dit-il, en ouvrant une petite armoire pratiquée adroitement dans le mur, voici les débris de l'opération magique. En même temps il me fit voir une cassette remplie de pièces d'or à l'usage de France. Ceci, vous le savez, continua-t-il, n'est pas ce qui est le moins nécessaire parmi nous : j'ai cru devoir vous en conserver une petite provision.

Je commençais à lui témoigner ma vive reconnaissance et l'admiration que me causaient des soins si prévenans, quand Céline m'interrompit et m'entraîna dans une chambre à côté du merveilleux cabinet. Je veux aussi, me dit-elle, vous faire voir la puissance de mon art. On ouvrit de grandes armoires remplies d'etoffes admirables, de linge, d'ajustemens, enfin de tout ce qui est à l'usage des femmes, avec une telle abondance,

que je ne pus m'empêcher d'en rire, et de demander à Céline combien d'années elle voulait que je vécusse pour employer tant de belles choses. Autant que nous en vivrons mon frère et moi, me répondit-elle : et moi, repris-je, je désire que vous viviez l'un et l'autre autant que je vous aimerai, et vous ne mourrez pas les premiers.

En achevant ces mots, nous retournâmes dans le temple du Soleil : c'est ainsi qu'ils nommèrent le merveilleux cabinet. J'eus enfin la liberté de parler ; j'exprimai, comme je le sentais, les sentimens dont j'étais pénétrée. Quelle bonté ! que de vertus dans les procédés du frère et de la sœur !

Nous passâmes le reste du jour dans les délices de la confiance et de l'amitié, je leur fis les honneurs du souper encore plus gaîment que je n'avais fait ceux du dîner. J'ordonnais librement à des domestiques que je savais être à moi ; je badinais sur mon autorité et mon opulence ; je fis tout ce qui dépendait de moi, pour rendre agréables à mes bienfaiteurs leurs propres bienfaits. . . . . . .

Je crus cependant m'apercevoir qu'à mesure que le temps s'écoulait, Déterville retombait dans sa mélancolie, et même qu'il échappait de temps en temps des larmes à Céline ; mais l'un et l'autre reprenaient si promptement un air serein, que je crus m'être trompée.

Je fis mes efforts pour les engager à jouir quelques jours avec moi du bonheur qu'ils me procuraient : je ne pus l'obtenir. Nous sommes revenus cette nuit, en nous promettant de retourner incessamment dans mon palais enchanté.

O mon cher Aza, quelle sera ma félicité, quand je pourrai l'habiter avec toi !

LETTRE TRENTE-SIXIÈME.

Transports de Zilia à la nouvelle de la prochaine arrivée d'Aza.

La tristesse de Déterville et de sa sœur, mon cher Aza, n'a fait qu'augmenter depuis notre retour de mon palais enchanté : ils me sont trop chers l'un et l'autre pour ne m'être pas empressée à leur en demander le motif; mais, voyant qu'ils s'obstinaient à me le taire, je n'ai plus douté que quelque nouveau malheur n'ait traversé ton voyage, et bientôt mon inquiétude a surpassé leur chagrin. Je n'en ai pas dissimulé la cause, et mes amis ne l'ont pas laissé durer longtemps.

Déterville m'a avoué qu'il avait résolu de me cacher le jour de ton arrivée, afin de me surprendre, mais que mon inquiétude lui faisait abandonner son dessein. En effet, il m'a montré une lettre du guide qu'il t'a fait

donner, et par le calcul du temps et du lieu où elle a été écrite, il m'a fait comprendre que tu peux être ici aujourd'hui, demain, dans ce moment même, enfin qu'il n'y a plus de temps à mesurer jusqu'à celui qui comblera tous mes vœux.

Cette première confidence faite, Déterville n'a plus hésité de me dire tout le reste de ses arrangemens. Il m'a fait voir l'appartement qu'il te destine : tu logeras ici, jusqu'à ce qu'unis ensemble, la décence nous permette d'habiter mon délicieux chateau. Je ne te perdrai plus de vue, rien ne nous séparera; Déterville a pourvu à tout, et m'a convaincue plus que jamais de l'excès de sa générosité.

Après cet éclaircissement, je ne cherche plus d'autre cause à la tristesse qui le dévore que ta prochaine arrivée. Je le plains : je compatis à sa douleur ; je lui souhaite un bonheur qui ne dépende point de mes sentimens, et qui soit une digne récompense de sa vertu.

Je dissimule même une partie des transports de ma joie pour ne pas irriter sa peine : c'est tout ce que je puis faire; mais je suis

trop occupée de mon bonheur pour le renfermer entièrement; ainsi, quoique je te crois fort près de moi, que je tressaille au moindre bruit, que j'interrompe ma lettre presque à chaque mot pour courir à la fenêtre, je ne laisse pas de continuer à t'écrire; il faut ce soulagement au transport de mon cœur. Tu es plus près de moi, il est vrai; mais ton absence en est-elle moins réelle que si les mers nous séparaient encore? Je ne te vois point, tu ne peux m'entendre: pourquoi cesserais-je de m'entretenir avec toi de la seule façon dont je puis le faire? Encore un moment, et je te verai; mais ce moment n'existe point. Eh! puis-je mieux employer ce qui me reste de ton absence qu'en te peignant la vivacité de ma tendresse? Hélas! tu l'as vue toujours gémissante. Que ce temps est loin de moi! Avec quel transport il sera effacé de mon souvenir! Aza, cher Aza! que ce nom est doux! Bientôt je ne t'appellerai plus en vain; tu m'entendras, tu voleras à ma voix: les plus tendres expressions de mon cœur seront la récompense de ton empressement....

LETTRE TRENTE-SEPTIÈME.

AU CHEVALIER DÉTERVILLE.

A Malte.

Arrivée d'Aza. Reproches de Zilia à Déterville, qui s'est retiré à Malte. Ses soupçons fondés sur le froid de l'abord de son amant.

Avez-vous pu, Monsieur, prévoir sans remords le chagrin mortel que vous deviez joindre au bonheur que vous me prépariez? Comment avez-vous eu la cruauté de faire précéder votre départ par des circonstances si agréables, par des motifs de reconnaissance si pressans, à moins que ce ne fût pour me rendre plus sensible à votre désespoir et à votre absence? Comblée, il y a deux jours, des douceurs de l'amitié, j'en éprouve aujourd'hui les peines les plus amères.

Céline, toute affligée qu'elle est, n'a que

trop bien exécuté vos ordres. Elle m'a présenté Aza d'une main, et de l'autre votre cruelle lettre. Au comble de mes vœux la douleur s'est fait sentir dans mon âme; en retrouvant l'objet de ma tendresse, je n'ai point oublié que je perdais celui de tous mes autres sentimens. Ah! Déterville! que pour cette fois votre bonté est inhumaine! Mais n'espérez pas exécuter jusqu'à la fin vos injustes résolutions. Non, la mer ne vous séparera pas à jamais de tout ce qui vous est cher; vous entendrez prononcer mon nom, vous recevrez mes lettres, vous écouterez mes prières; le sang et l'amitié reprendront leurs droits sur votre cœur; vous vous rendrez à une famille à laquelle je suis responsable de votre perte.

Quoi! pour récompense de tant de bienfaits, j'empoisonnerais vos jours et ceux de votre sœur! je romprais une si tendre union! je porterais le désespoir dans vos cœurs, même en jouissant encore des effets de vos bontés! Non, ne le croyez pas: je ne me vois qu'avec horreur dans une maison que je remplis de deuil; je reconnais vos soins au bon traitement que je reçois

de Céline, au moment même où je lui pardonnerais de me haïr ; mais quels qu'ils soient, j'y renonce, et je m'éloigne pour jamais des lieux que je ne puis souffrir, si vous n'y revenez. Mais que vous êtes aveugle, Déterville! Quelle erreur vous entraîne dans un dessein si contraire à vos vues? Vous vouliez me rendre heureuse, vous ne me rendez que coupable; vous vouliez sécher mes larmes, vous les faites couler, et vous perdez par votre éloignement le fruit de votre sacrifice.

Hélas! peut-être n'auriez-vous trouvé que trop de douceur dans cette entrevue, que vous avez crue si redoutable pour vous? Cet Aza, l'objet de tant d'amour, n'est plus le même Aza, que je vous ai peint avec des couleurs si tendres. Le froid de son abord, l'éloge des Espagnols, dont cent fois il a interrompu les doux épanchemens de mon âme, l'indifférence offensante avec laquelle il se propose de ne faire en France qu'un sejour de peu de durée, la curiosité qui l'entraine loin de moi à ce moment même, tout me fait craindre des maux dont mon cœur frémit. Ah! Déterville! peut-être ne serez-

vous pas long-temps le plus malheureux.

Si la pitié de vous-même ne peut rien sur vous, que les devoirs de l'amitié vous ramènent : elle est le seul asile de l'amour infortuné. Si les maux que je redoute allaient m'accabler, quels reproches n'auriez-vous pas à vous faire ? Si vous m'abandonnez, où trouverai-je des cœurs sensibles à mes peines ? La générosité, jusqu'ici la plus forte de vos passions, céderait-elle enfin à l'amour mécontent? Non, je ne puis le croire; cette faiblesse serait indigne de vous; vous êtes incapable de vous y livrer : mais venez m'en convaincre, si vous aimez votre gloire et mon repos.

LETTRE TRENTE-HUITIÈME.

AU CHEVALIER DÉTERVILLE.

A Malte.

Aza infidèle. Comment et par quel motif. Désespoir de Zilia.

Si vous n'étiez la plus noble des créatures, Monsieur, je serais la plus humiliée; si vous n'aviez l'âme la plus humaine, le cœur le plus compatissant, serait-ce à vous que je ferais l'aveu de ma honte et de mon désespoir! Mais, hélas! que me reste-t-il à craindre? Qu'ai-je à ménager? Tout est perdu pour moi.

Ce n'est plus la perte de ma liberté, de mon rang, de ma patrie que je regrette; ce ne sont plus les inquiétudes d'une tendresse innocente qui m'arrachent des pleurs: c'est

la bonne foi violée, c'est l'amour méprisé qui dechire mon âme. Aza est infidèle.

Aza infidèle ! Que ces funestes mots ont de pouvoir sur mon âme.........mon sang se glace......un torrent de larmes.....

J'appris des Espagnols à connaître les malheurs; mais le dernier de leurs coups est le plus sensible : ce sont eux qui m'enlèvent le cœur d'Aza ; c'est leur cruelle religion qui autorise le crime qu'il commet ; elle approuve, elle ordonne l'infidélité, la perfidie, l'ingratitude; mais elle défend l'amour de ses proches. Si jétais étrangère, inconnue, Aza pourrait m'aimer : unis par les liens du sang, il doit m'abandonner, m'ôter la vie sans honte, sans regrets, sans remords.

Hélas ! toute bizarre qu'est cette religion, s'il n'avait fallu que l'embrasser pour retrouver le bien qu'elle m'arrache, j'aurais soumis mon esprit à ses illusions. Dans l'amertune de mon âme, j'ai demandé d'être instruite ; mes pleurs n'ont point été écoutés. Je ne puis être admise dans une société si pure, sans abandonner le motif qui me détermine, sans renoncer à ma tendresse,

c'est-à-dire, sans changer mon existence.

Je l'avoue, cette extrême sévérité me frappe autant qu'elle me révolte : je ne puis refuser une sorte de vénération à des lois qui dans toute autre chose me paraissent si pures et si sages; mais est-il en mon pouvoir de les adopter ? Et quand je les adopterais, quel avantage m'en reviendrait-il ? Aza ne m'aime plus, ah ! malheureuse !...

Le cruel Aza n'a conservé de la candeur de nos mœurs que le respect pour la vérité dont il fait un si funeste usage. Séduit par les charmes d'une jeune Espagnole, prêt à s'unir à elle, il n'a consenti à venir en France que pour se dégager de la foi qu'il m'avait jurée ; que pour ne me laisser aucun doute sur ses sentimens ; que pour me rendre une liberté que je déteste ; que pour m'oter la vie.

Oui, c'est en vain qu'il me rend à moi-même; mon cœur est à lui, il y sera jusqu'à la mort.

Ma vie lui appartient : qu'il me la ravisse et qu'il m'aime.

Vous saviez mon malheur; pourquoi ne me l'avez-vous éclairci qu'à demi ? Pour-

quoi ne me laissâtes-vous entrevoir que des soupçons qui me rendirent injuste à votre égard ? Et pourquoi vous en fais-je un crime ? Je ne vous aurais pas cru; aveugle, prévenue, j'aurais été moi-même au-devant de ma funeste destinée, jaurais conduit sa victime à ma rivale, je serais à présent.... O dieux, sauvez moi cette horrible image...

Déterville, trop généreux ami ! suis-je digne d'être écoutée ? Oubliez mon injustice ; plaignez une malheureuse dont l'estime pour vous est encore au-dessus de sa faiblesse pour un ingrat.

LETTRE TRENTE-NEUVIÈME.

AU CHEVALIER DÉTERVILLE.

A Malte.

Aza quitte Zilia pour retourner en Espagne, et s'y marier.

PUISQUE vous vous plaignez de moi, Monsieur, vous ignorez l'état dont les cruels soins de Céline viennent de me tirer. Comment vous aurais-je écrit ? Je ne pensais plus. S'il m'était resté quelque sentiment, sans doute la confiance en vous en eût été un ; mais environnée des ombres de la mort, le sang glacé dans les veines, j'ai long-temps ignoré ma propre existence ; j'avais oublié jusqu'à mon malheur. Ah ! dieux ! pourquoi, en me rappelant à la vie, m'a-t-on rappelée à ce funeste souvenir !

Il est parti ! je ne le verrai plus ! il me

fuit, il ne m'aime plus, il me l'a dit : tout est fini pour moi. Il prend une autre épouse, il m'abandonne, l'honneur l'y condamne. Eh bien ! cruel Aza, puisque le fantastique honneur de l'Europe a des charmes pour toi, que n'imitais-tu aussi l'art qui l'accompagne ?

Heureuses Françaises, on vous trahit; mais vous jouissez long-temps d'une erreur qui ferait à présent tout mon bien. La dissimulation vous prépare au coup mortel qui me tue. Funeste sincérité de ma nation, vous pouvez donc cesser d'être une vertu ? Courage, fermeté, vous êtes donc des crimes, quand l'occasion le veut ?

Tu m'as vu à tes pieds, barbare Aza ; tu les a vus baignés de mes larmes, et ta fuite.... Moment horrible ! pourquoi ton souvenir ne m'arrache-t-il pas la vie ?

Si mon corps n'eût succombé sous l'effort de la douleur, Aza ne triompherait pas de ma faiblesse.... Tu ne serais pas parti seul. Je te suivrais, ingrat ; je te verrais, je mourrais du moins à tes yeux.

Déterville, quelle faiblesse fatale vous a éloigné de moi ? Vous m'eussiez secouru;

ce que n'a pu faire le désordre de mon désespoir, votre raison, capable de persuader, l'aurait obtenu; peut-être Aza serait encore ici. Mais, déjà arrivé en Espagne, au comble de ses vœux...... Regrets inutiles, désespoir infructueux.!.... Douleur, accablemoi.

Ne cherchez point, Monsieur, à surmonter les obstacles qui vous retiennent à Malte, pour revenir ici. Qu'y feriez-vous ? Fuyez une malheureuse qui ne sent plus les bontés que l'on a pour elle, qui s'en fait un supplice, qui ne veut que mourir.

LETTRE QUARANTIÈME.

Zilia cherche dans la retraite la consolation à ses douleurs.

RASSUREZ-VOUS, trop généreux ami, je n'ai pas voulu vous écrire que mes jours ne fussent en sûreté, et que moins agitée je

ne pusse calmer vos inquiétudes. Je vis; le destin le veut, je me soumets à ses lois.

Les soins de votre aimable sœur m'ont rendu la santé, quelques retours de raison l'ont soutenue. La certitude que mon malheur est sans remède a fait le reste. Je sais qu'Aza est arrivée en Espagne, que son crime est consommé. Ma douleur n'est pas éteinte; mais la cause n'est plus digne de mes regrets : s'il en reste dans mon cœur, ils ne sont dus qu'aux peines que je vous ai causées, qu'à mes erreurs, qu'à l'égarement de ma raison.

Hélas ! à mesure qu'elle m'éclaire, je découvre son impuissance : que peut-elle sur une âme désolée ? l'excès de la douleur nous rend la faiblesse de notre premier âge. Ainsi que dans l'enfance, les objets seuls ont du pouvoir sur nous; il semble que la vue soit le seul de nos sens qui ait une communication intime avec notre âme. J'en ai fait une cruelle expérience.

En sortant de la longue et accablante léthargie où me plongea le départ d'Aza, le premier désir que m'inspira la nature, fut de me retirer dans la solitude que je dois à

votre prévoyante bonté : ce ne fut pas sans peine que j'obtins de Céline la permission de m'y faire conduire. J'y trouve des secours contre le désespoir que le monde et l'amitié même ne m'auraient jamais fournis. Dans la maison de votre sœur, ses discours consolans ne pouvaient prévaloir sur les objets qui me retraçaient sans cesse la perfidie d'Aza.

La porte par laquelle Céline l'amena dans ma chambre, le jour de votre départ et de son arrivée, le siège sur lequel il s'assit, la place où il m'annonça mon malheur, où il me rendit mes lettres, jusqu'à son ombre effacée d'un lambris où je l'avais vu se former, tout faisait chaque jour de nouvelles plaies à mon cœur.

Ici je ne vois rien qui ne me rappelle les idées agréables que j'y reçus à la première vue ; je n'y retrouve que l'image de votre amitié et de celle de votre aimable sœur.

Si le souvenir d'Aza se présente à mon esprit, c'est sous le même aspect où je le voyais alors. Je crois y attendre son arrivée. Je me prête à cette illusion autant qu'elle m'est agréable ; si elle me quitte, je

prends des livres, je lis d'abord avec effort; insensiblement de nouvelles idées enveloppent l'affreuse vérité renfermée au fond de mon cœur, et donnent à la fin quelque relâche à ma tristesse.

L'avouerai-je ? les douceurs de la liberté se présentent quelquefois à mon imagination, je les écoute ; environnée d'objets agréables, leur propriété a des charmes que je m'efforce de goûter : de bonne foi avec moi-même, je compte peu sur ma raison. Je me prête à mes faiblesses, je ne combats celles de mon cœur qu'en cédant à celles de mon esprit. Les maladies de l'âme ne souffrent pas les remèdes violens.

Peut-être la fastueuse décence de votre nation ne permet-elle pas à mon âge l'indépendance et la solitude où je vis ; du moins toutes les fois que Céline me vient voir, veut-elle me le persuader ; mais elle ne m'a pas encore donné d'assez fortes raisons pour m'en convaincre : la veritable décence est dans mon cœur. Ce n'est point au simulacre de la vertu que je rends hommage, c'est à la vertu même. Je la prendrai toujours pour juge et pour guide de

mes actions. Je lui consacre ma vie, et mon cœur à l'amitié. Hélas ! quand y régnera-t-elle sans partage et sans retour ?

LETTRE QUARANTE-UNIÈME et dernière.

AU CHEVALIER DÉTERVILLE,

A Paris.

Zilia témoigne à Déterville la constante résolution où elle est de n'avoir jamais pour lui d'autres sentimens que ceux de l'amitié.

Je reçois presque en même temps, monsieur, la nouvelle de votre départ de Malte et celle de votre arrivée à Paris. Quelque plaisir que je me fasse de vous revoir, il ne peut surmonter le chagrin que me cause le billet que vous m'écrivez en arrivant.

ornerez mon esprit de ce qui peut le rendre amusant, vous jouirez de votre ouvrage; je tâcherai de vous rendre agréables les charmes naïfs de la simple amitié, et je me trouverai heureuse d'y réussir.

Céline, en nous partageant sa tendresse, répandra dans nos entretiens la gaieté qui pourrait y manquer : que nous restera-t-il à désirer ?

Vous craignez en vain que la solitude n'altère ma santé. Croyez-moi, Déterville; elle ne devient jamais dangereuse que par l'oisiveté. Toujours occupée, je saurai me faire des plaisirs nouveaux de tout ce que l'habitude rend insipide.

Sans approfondir les secrets de la nature, le simple examen de ses merveilles n'est-il pas suffisant pour varier et renouveler sans cesse des occupations toujours agréables ? La vie suffit-elle pour acquérir une connaissance légère, mais intéressante de l'univers, de ce qui m'environne, de ma propre existence ?

Le plaisir d'être, ce plaisir oublié, ignoré même de tant d'aveugles humains; cette pensée si douce, ce bonheur si pur, *je suis*,

je vis, *j'existe*, pourrait seul rendre heureux, si l'on s'en souvenait, si l'on en jouissait, si l'on en connaissait le prix. Venez, Déterville, venez apprendre de moi à économiser les ressources de notre âme, et les bienfaits de la nature. Renoncez aux sentimens tumultueux, destructeurs imperceptibles de notre être; venez apprendre à connaître les plaisirs innocens et durables; venez en jouir avec moi : vous trouverez dans mon cœur, dans mon amitié, dans mes sentimens tout ce qui peut vous dédommager de l'amour.

FIN DES LETTRES D'UNE PÉRUVIENNE.

TABLE DES LETTRES D'UNE PÉRUVIENNE.

LETTRE PREMIÈRE.

LETTRE DEUXIÈME.

LETTRE TROISIÈME.

LETTRE QUATRIÈME.

LETTRE CINQUIÈME.

LETTRE SIXIÈME.

LETTRE SEPTIÈME.

LETTRE HUITIÈME.

LETTRE NEUVIÈME.

LETTRE DIXIÈME.

LETTRE ONZIÈME.

LETTRE DOUZIÈME.

LETTRE TREIZIÈME.

LETTRE DIX-NEUVIÈME.

LETTRE VINGTIÈME.

LETTRE VINGT-UNIÈME.

LETTRE VINGT-DEUXIÈME.

LETTRE VINGT-TROISIÈME.

LETTRE VINGT-QUATRIÈME.

LETTRE VINGT-CINQUIÈME.

LETTRE VINGT-SIXIÈME.

LETTRE VINGT-SEPTIÈME.

LETTRE VINGT-HUITIÈME.

LETTRE VINGT-NEUVIÈME.

LETTRE TRENTIÈME.

LETTRE TRENTE-UNIÈME.

LETTRE TRENTE-DEUXIÈME.

LETTRE TRENTE-TROISIÈME.

LETTRE TRENTE-QUATRIÈME.

LETTRE TRENTE-CINQUIÈME.

LETTRE TRENTE-SIXIÈME.

LETTRE TRENTE-SEPTIÈME.

AU CHEVALIER DÉTERVILLE.

A Malte.

Fin de la Table du premier Volume.



